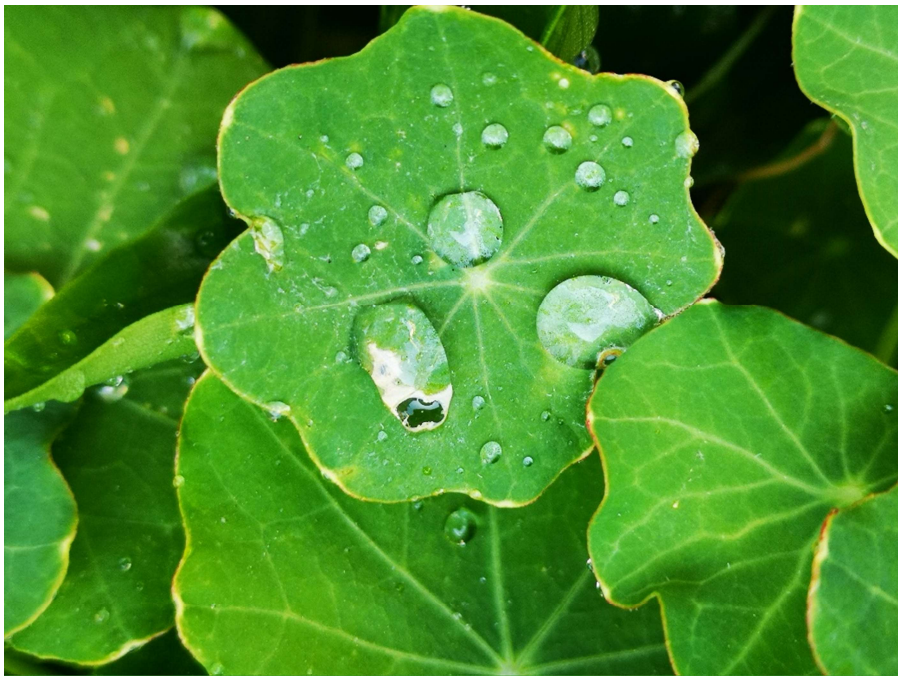

Objectivité dans la recherche scientifique (2020)

Numéro dirigé par Cyrielle Garson et Giuseppe Sofo

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Photo de couverture de Marie-Jeanne Galera

La revue Sphères se veut principalement sphère d'échanges pluridisciplinaires entre les différents domaines de recherche en Sciences Humaines et Sociales, tout en s'ouvrant à d'autres disciplines universitaires selon les thématiques choisies au fil de ses numéros. Publiée au sein du laboratoire de recherche Identité Culturelle, Textes et Théâtralité (ICTT, ÉA 4277), la revue s'est dotée en 2018 d'un nouveau comité de direction, et d'un nouveau comité éditorial pluridisciplinaire et international, qui comprend jeunes chercheurs et chercheuses, ainsi que professionnel·les de théâtre venant de plusieurs pays européens (France, Angleterre, Italie, Grèce, Allemagne), afin de permettre une approche interdisciplinaire et qui associe la théorie à la pratique. Depuis 2019, la revue figure au sein du catalogue des EUA (Éditions Universitaires d'Avignon).

Directeur :
Giuseppe Sofo, Università Ca' Foscari Venezia

Éditrice adjointe :
Cyrielle Garson, Avignon Université

Comité éditorial :
Anne-Laure Andevert, Avignon Université
Johanna Bielher, Avignon Université
Jacopo Bodini, Université Jean Moulin Lyon 3
Giuseppe Gatti, Università Roma Tre
Roberto Laghi, Avignon Université
Christine Müller, Universität Bremen
Niki Orfanou, Roehampton University, London

Table des matières

Giuseppe Sofo
« Objectivité dans la recherche scientifique » 1

Lucien Derainne
« "L'observateur observé" : critique littéraire de quelques formules fondant l'objectivité sur la réflexivité en sciences humaines » 5

Victor Collard
« L'objectivité dans les sciences sociales et le détour par l'affect : recul "subjectiviste" ou objectivité renforcée ? » 17

Natacha Aprile
« Preuves et objectivité : l'inégalité des exigences scientifiques dans les études du genre et des sexualités » 31

Hervé Toussaint Ondoua
« Ernst Cassirer et la question de la réalité : La recherche scientifique et la question de l'idéalisme subjectif » 45

Anne-Laure Biales
« L'objectivité du chercheur en terrain connu » 58

Leonardo Duran
« Quel français enseigner ? Complémentarité et contradictions du matériel d'enseignement du Français Langue Étrangère (FLE) » 70

Dinh Phuc Luu
« L'objectivité et la microstructure de l'écrit de recherche » 83

Pauline Gaudier
« La subjectivisation de l'objectivité littéraire dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide » 93

Luis-Gil Moreno-Jiménez, Juan-Manuel Torres-Moreno
« Génération de phrases littéraires : une approche combinant Traitement Automatique des Langues et Apprentissage automatique » 106

Hors dossier
Giuseppe Sofo
« Une lecture génétique de la traduction grâce aux Archives Janheinz Jahn » 119

Comptes rendus
Molly Gilbertson, « Ecopoetics: Essays in the Field » 142
Roberto Laghi, « Personne ne sort les fusils » 144
Romain Leclerq, « Le Royaume-Uni et l'Europe : Histoire d'une Relation Complexe » 149
Elodie Puisnel, « Historians on Hamilton » 151

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Objectivité dans la recherche scientifique

Giuseppe SOFO
Université Ca' Foscari Venise

Pour citer cet article : Giuseppe SOFO, « Objectivité dans la recherche scientifique » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 1-4.

Le numéro 2020 de *Sphères* est consacré à un sujet au centre des préoccupations théoriques de tout chercheur et toute chercheuse quel que soit le domaine : l'objectivité dans la recherche scientifique. La journée d'étude consacrée à ce sujet le 25 avril 2019 sur le campus d'Avignon Université a vu la participation de doctorant·es de plusieurs universités françaises et surtout de disciplines différentes, ce qui a donné lieu à trois ateliers thématiques distincts : « L'objectivité selon les disciplines », « Objectivité et sciences du langage » et « Objectivité et pratiques artistiques ». Pour la revue, nous avons choisi un itinéraire de lecture qui part de la définition du concept d'objectivité, pour passer ensuite par le lien entre pratique et recherche et aux applications du concept d'objectivité dans la création littéraire.

Ce numéro de *Sphères* se veut synthèse de cette journée d'études de 2019, mais pour la première fois la revue s'ouvre aussi à d'autres contributions : un article consacré au sujet traité par un chercheur qui n'avait pas présenté sa communication au colloque, des comptes rendus d'ouvrages, en français et en anglais, et un article « hors dossier ». L'objectif de cette ouverture est de permettre à d'autres jeunes chercheurs et chercheuses de proposer les produits de leur recherche pour une publication dans la revue.

Dans la première partie de la revue, nous allons étudier le concept d'objectivité et sa fonctionnalité dans la recherche. En étudiant l'usage de formules utilisées pour apprendre aux chercheurs à être objectifs, **Lucien Derraine** nous amène à la source du terme « objectivité », apparu dans les années 1840 pour désigner une nouvelle croyance, c'est-à-dire la possibilité d'appréhender le réel en annulant toute trace du sujet. L'objectivité, nous dit Derraine, n'est pourtant « ni la neutralité, ni l'impartialité, ni l'indépendance d'esprit ». **Victor Collard** considère l'objectivité en sciences sociales comme l'un des problèmes épistémologiques les plus importants que ce champ disciplinaire ait à affronter. L'« impureté » humaine de l'objet d'études des sciences sociales a conduit les chercheurs vers une étude plus attentive de cette question, devenue ainsi « un horizon régulateur vers lequel tendre tout en étant conscient de ne jamais l'atteindre ». **Natacha Aprile** évoque la question de la « légitimité » des études et du chercheur ou de la chercheuse face à son sujet de recherche, cruciale dans le domaine des études du genre et de la sexualité, où l'objectivité – qu'Aprile considère « illusoire » – est régulièrement questionnée et souvent utilisée pour invalider les travaux des chercheurs et chercheuses militant·es. **Hervé Toussaint Ondoua** nous propose une réflexion sur le langage et sur son pouvoir de représentation (ou de remplacement) de la réalité. Si le monde n'est plus à connaître, mais à interpréter, car notre ontologie dépend entièrement des formes de notre langage, nous passons du primat de la matière à celui du langage. De ce point de vue, la rupture avec la logique classique platonicienne s'opère avec le déplacement de la question de l'être vers la question du discours, avec des conséquences fondamentales pour la notion d'objectivité elle-même.

La deuxième partie nous invite à découvrir le lien entre recherche et pratique, toujours au prisme du concept d'objectivité. **Anne-Laure Biales** s'interroge sur l'influence de la pratique sur l'objectivité

dans la recherche. L'expérience d'enseignante de Biales l'a amené à une recherche en milieu scolaire qui lui a posé des problèmes d'objectivité, de méthodologie, et à la résurgence de la dichotomie entre « distanciation » et « implication ». Son article devient ainsi le récit d'une « aventure en tant qu'enseignante et doctorante » dans lequel on lit le seuil entre praticienne et chercheuse. **Leonardo Duran**, sur la base d'exemples concrets d'un manuel de FLE, propose de mettre en évidence les contradictions d'un ouvrage didactique qui met en avant la variation de la francophonie orale, mais dont les supports renvoient tout de même à un français hexagonal qui confronte l'étudiant à un type d'*input* décalé par rapport à la réalité communicative de la langue étudiée. Cet article nous pousse à remettre en question l'authenticité des supports utilisés et à nous poser des questions fondamentales pour l'apprentissage de toute langue et à tout niveau : Quel français enseigner ? Pour quoi ? Pour qui ? **Dinh Phuc Luu** nous invite enfin à une réflexion sur l'objectivité de l'écrit de recherche, critère incontournable du discours scientifique, et propose de cerner les notions de l'écrit de recherche et de sa microstructure, de l'objectivité, identifiants quelques traits de base de la microstructure, pour offrir un support de travail aux jeunes chercheurs et chercheuses.

La dernière partie de la revue se penche sur la création littéraire. **Pauline Gaudier** s'interroge sur la question d'objectivité dans la création littéraire à travers une étude de l'œuvre d'André Gide et Marcel Proust. Ces auteurs souhaitent pratiquer la littérature selon une méthode scientifique adaptée et s'inspirent de la biologie et de l'observation stricte plutôt que des mathématiques et du calcul déductif pour fonder leur narration sur une « subjectivité objective ». De même, en revendiquant l'usage de l'imagination, ils nous suggèrent que le romancier ne peut se rapprocher de l'objectivité qu'en prenant en compte la subjectivité intrinsèque à l'homme. L'article de **Luis-Gil Moreno-Jiménez** et **Juan-Manuel Torres-Moreno** nous propose une nouvelle approche pour la génération de phrases littéraires en espagnol qui comprend deux étapes : d'abord l'analyse et la modélisation de structures grammaticales et ensuite la génération du contenu sémantique, des *corpora* fonctionnels au développement des modèles informatiques. Le défi est de générer des phrases grammaticalement correctes et suffisamment cohérentes, ayant une certaine perception littéraire, en préservant les caractéristiques émotionnelles du texte original et les résultats nous paraissent très intéressants, tout comme les perspectives futures dont les auteurs écrivent en fin d'article. Cet article qui explore les possibilités offertes par les outils des humanités numériques anticipe ainsi le sujet des journées doctorales de l'Institut des Amériques qui auront lieu à Avignon du 21 au 23 Avril 2021, consacrées aux « Humanités numériques dans et sur les Amériques » et qui donneront lieu au numéro 2022 de *Sphères*.

La revue se conclut avec notre premier article « hors dossier » par **Giuseppe Sofo**, consacré à une « lecture génétique de la traduction » grâce à une étude~~s~~ des Archives Janheinz Jahn et de toutes les possibilités que les archives de traducteur nous offrent pour une lecture non seulement des produits finis

mais surtout du processus de traduction, et avec les comptes rendus de quatre ouvrages par trois étudiant·es de Master et un doctorant d'Avignon Université. Nous invitons ainsi tous nos lecteurs et toutes nos lectrices, jeunes chercheurs et chercheuses de toute université à nous envoyer des articles et des comptes rendus pour le prochain numéro. Les propositions pour la section thématique, consacrée en 2021 à « Science et fiction » et pour la section « Hors dossier » sont à envoyer avant le 31 mai 2021 et seront soumises à un process d'évaluation en double aveugle par les pairs, les propositions pour la section des « Comptes rendus » sont à envoyer avant le 30 septembre 2021 et seront sélectionnées par le comité éditorial.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

« L'observateur observé » : critique littéraire de quelques formules fondant l'objectivité sur la réflexivité en sciences humaines

Lucien DERAINNE
Université Jean Monnet de Saint-Étienne

Pour citer cet article : Lucien DERAINNE, « 'L'observateur observé' : critique littéraire de quelques formules fondant l'objectivité sur la réflexivité en sciences humaines » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 5-16.

Résumé

L'objectivité n'est ni la neutralité, ni l'impartialité, ni l'indépendance d'esprit. Apparu dans les années 1840, le mot désigne une nouvelle croyance : on pourrait appréhender le réel en annulant toute trace du sujet. En sciences humaines, pourtant, il est difficile de nier l'engagement du chercheur, son investissement émotionnel ou ses biais idéologiques. C'est pourquoi s'est imposée petit à petit l'idée qu'il fallait être réflexif pour être objectif. Faute de pouvoir s'effacer, le chercheur devrait au moins expliciter ce qui le détermine en s'incluant lui-même sous le champ de la critique. Appliqué à l'observation en sociologie ou en ethnologie, ce nouvel impératif s'est décliné en slogans récurrents : « la sociologie de la sociologie », « observe-toi toi-même », « l'observateur observé », « l'auto-analyse »… En étudiant l'usage de ces formules, cet article montre que la méthodologie scientifique mobilise une pluralité de valeurs, religieuses, morales, proverbiales, etc. Cette analyse pointera aussi quelques limites de la réflexivité : il ne suffit pas d'être conscient d'un biais pour le lever.

Mots clés : sciences humaines, objectivité, méthodologie scientifique, réflexivité

Il existe deux manières d'aborder l'objectivité. L'objectivité peut d'abord être considérée d'un point de vue *normatif* comme un idéal scientifique auquel les savants essaient de se conformer. C'est la fonction des textes méthodologiques de prouver que cet idéal est respecté par un travail donné, que ce soit sur un mode défensif (« voici pourquoi la méthode que j'ai utilisée dans mon travail est objective »), ou sur un mode offensif (« il faudrait changer les critères du "scientifique" »). On notera que si la méthodologie est bien un discours de savants à destination de savants, elle n'est pas pour autant un discours *scientifique*. En effet, un physicien qui écrit sur les lois de la matière tient un discours scientifique parce qu'il a étudié cet objet de façon méthodique, rigoureuse, informée. De la même façon, un sociologue des sciences qui parle de la méthode tient lui aussi un discours scientifique puisque la méthode est sa spécialité, son objet principal d'étude ; il l'a questionnée sur le terrain. Mais en revanche, un physicien qui parle de méthode ne tient pas un discours scientifique au sens où il aurait étudié cet objet. La méthodologie est donc un discours professionnel par lequel la communauté scientifique définit les valeurs qu'elle reconnaît comme siennes ; et parmi ces valeurs se trouve l'objectivité.

La seconde manière d'aborder l'objectivité consiste à adopter un point de vue *descriptif*. Partant du constat que l'objectivité a cours dans la science actuelle, il s'agirait de comprendre comment les individus et les institutions s'y réfèrent, sans prendre position sur sa légitimité. Ainsi conçue, l'objectivité ne correspond qu'à une époque de la science. Les travaux en épistémologie historique de Lorraine Daston, Peter Galison ou Ian Hacking ont montré que la notion était anachronique avant les années 1840[1]. Dans un article de journal de 1830, Balzac est l'un des premiers à se moquer du mot, qu'il perçoit comme un néologisme ampoulé[2]. Au-delà du terme qui mettra longtemps à être accepté (« Quel vilain mot[3] ! », ajoute entre parenthèses Maupassant dès qu'il l'emploie), c'est l'idée elle-même qui introduit une rupture intellectuelle.

L'objectivité, en effet, ce n'est ni l'impartialité, ni la neutralité, ni l'indépendance d'esprit, mais une conception singulière de la vérité qui suppose un certain type de sujet. Dans le cas de la méthode qui nous servira ici d'exemple, l'observation, l'objectivité correspond à la croyance que l'observateur est substituable. Pour être objective, une observation doit être menée de façon à être indépendante de la qualité ou de la complexion de l'observateur, si bien qu'un individu quelconque occupant son point de vue devrait pouvoir constater la même chose que lui. « Je veux reproduire les choses comme elles sont ou comme elles seraient, même si moi je n'existais pas », résume Hippolyte Taine[4]. Ce n'est pas un hasard

[1] Ian Hacking, *Representing and Intervening : introductory topics in the philosophy of natural science*. Cambridge : Cambridge University Press, 1983 ; Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivity*. New York : Zone books, 2010.
[2] Honoré de Balzac, « Les Mots à la mode ». *La Mode. Revue des modes, galerie de mœurs, album des salons*, 22 mai 1830, p. 194.
[3] Guy de Maupassant, « Le roman » [1887], in *Romans*. Paris : Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1987, p. 710.
[4] Cité et commenté dans François Brunet, *La naissance de l'idée de photographie*. Paris : PUF (Sciences, modernités, philosophies), 2000, p. 270.

si cette conception de la vérité apparaît en même temps que la photographie. Sur le modèle de la technique photographique, les adeptes de l'objectivité pensent qu'il est possible de reproduire mécaniquement le réel. Dans la littérature de mœurs des années 1850, l'observateur social est ainsi comparé, non à un photographe, mais à l'appareil photo lui-même : son œil doit devenir mécanique[5].

L'observation objective rompt donc avec deux notions fréquentes dans les textes méthodologiques du début du XIX^e^ siècle. Elle met d'abord fin au « génie observateur », c'est-à-dire à l'idée que certains hommes voient plus de choses que d'autres à cause d'une acuité particulière ou d'une finesse de perception. Par ailleurs, l'objectivité signe la défaite de l'introspection : le for intérieur d'un individu n'étant pas accessible aux autres, il ne fait plus partie du domaine de la science. À partir d'Auguste Comte, la psychologie, si elle veut être scientifique, devra se faire expérimentale.

Malheureusement ces nouvelles exigences scientifiques apparues dans les années 1840 se sont rapidement avérées utopiques dans les sciences humaines. Sur tous les grands thèmes de recherche – le genre, la race, la pauvreté, les classes sociales, etc. – on a pu montrer que la position sociale de l'observateur influait sur l'observation. Sur tous ces sujets de société, l'observateur a toujours des *intérêts* dans son objet. Il est toujours tributaire d'une « équation sociale et personnelle[6] ». Qui, par exemple, pourrait faire office d'observateur neutre sur un thème comme celui du droit des femmes ? Une femme observatrice aurait bien entendu des intérêts dans son objet d'étude ; mais n'est-ce pas aussi le cas des hommes ? En épigraphe du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir rappelle cette citation de François Poullain de la Barre : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie[7]. » Les différents points de vue sur l'objet forment ici un système dans lequel il n'y a pas de position neutre. Le même problème se répète au sujet des études postcoloniales, des classes sociales…

Face à cette difficulté, les sciences humaines ont développé une argumentation centrée autour d'un mot d'ordre : la réflexivité. Partant du constat que l'on ne peut être neutre, les discours méthodologiques expliquent qu'il reste possible d'atteindre une forme d'objectivité à la condition d'expliciter ses propres biais. Appliquée à la méthode de l'observation, ces injonctions ont conduit les chercheurs et chercheuses à adopter une nouvelle pratique consistant à observer, non plus un objet donné, mais la relation entre le sujet observateur et l'objet observé : « On s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la relation enquêteur/enquêtés constitue bien le pivot central de la démarche de recherche[8]. » Il faut, précise Olivier Schwartz, « placer la situation d'enquête et ses effets au centre de

[5] Victor Fournel, *Ce que l'on voit dans les rues de Paris*. Paris : E. Dentu, 1867, p. 268.
[6] Raymond Boudon, François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris : PUF (Quadrige), 1982, p. 428.
[7] Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe : les faits et les mythes. I*, [1949]. Paris : Gallimard, 2010.
[8] Christian Papinot, « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres "mauvais génies" des sciences sociales ». *SociologieS*, 2013, [en ligne, n. p.], §4.

l'analyse des matériaux. Puisqu'il n'y a pas d'observateur neutre […], il n'y a pas d'autres voies pour les comprendre que de suivre réflexivement ce qui se joue dans la relation du sociologue à ses enquêtés[9]. » C'est aussi le conseil que donne Pierre Bourdieu dans son propre vocabulaire : « L'objectivation du rapport subjectif à l'objet fait partie des conditions de l'objectivité[10]. »

Le recours à la réflexivité dans les sciences humaines accorde au discours méthodologique une fonction inédite. Puisque pour être objectif il faut désormais montrer qu'on a été conscient de ce qu'on a fait, le chercheur ou la chercheuse doit doubler l'exposé de ses résultats scientifiques par une parole qui en commente la production. La conscience méthodologique devient une condition de la scientificité.

Du point de vue logique, pourtant, cette solution n'était nullement nécessaire. La science n'est pas une affaire d'autocritique mais de critique par les pairs. Dès lors, prétendre que la réflexivité rend objectif, c'est prendre le risque d'occulter le dialogue avec la communauté scientifique, alors que celle-ci reste le principal crible qui détermine ce qui est « scientifique ». Pour prolonger cette réflexion critique sur la réflexivité, cet article se propose d'examiner quatre slogans récurrents dans les traités méthodologiques sur l'observation en sciences humaines : la « sociologie de la sociologie », « observe-toi toi-même », « l'observateur observé », « l'auto-analyse ». En regardant la manière dont les ethnologues et les sociologues actuels utilisent ces expressions, on montrera les présupposés de cette rhétorique de la réflexivité.

« La sociologie de la sociologie »

Parmi les différentes formules destinées à promouvoir la réflexivité dans les sciences de l'homme, « la sociologie de la sociologie » semble être la plus ambitieuse. L'expression est présentée comme une révélation par Everett Hughes :

> Dans la mesure où celui qui pratique l'observation de terrain se comporte en observateur conscient capable de s'analyser lui-même dans ce rôle, il devient alors un authentique sociologue. […] Lorsqu'il en prit conscience, notre petit groupe de travail s'exclama un jour, presque d'une seule voix : « Nous sommes en train de faire la sociologie de la sociologie[11] ! »

L'« authenticité » de la pratique scientifique est ainsi conditionnée à une conscience de soi. La formule retenue – la « sociologie de la sociologie » – donne à voir la réflexivité méthodologique par sa construction. La méthode est bien une connaissance sur la connaissance. C'est ainsi qu'Edgar Morin choisit pour sa somme *La Méthode* des titres de livres bâtis sur le même procédé : *La Nature de la nature*,

[9] Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible » in N. Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri.* Paris : Nathan (Essais et Recherche), 1993, p. 346.
[10] Pierre Bourdieu, « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°23, 1978, p. 68.
[11] Everett Hughes, *Le Regard sociologique. Essais choisis.* Paris : EHESS, 1996, p. 279.

La Vie de la vie[12], etc. Ces noms complétés par eux-mêmes représentent de manière presque iconique le passage à un second degré. Reprenant le même type de construction prépositionnelle pour sa leçon inaugurale au Collège de France, *Leçon sur la leçon*, Pierre Bourdieu met à son tour en avant la « sociologie de la sociologie » qu'il définit ainsi : « Toutes les propositions que cette science énonce peuvent et doivent s'appliquer au sujet qui fait de la science[13]. » Contre les « objectivations […] *partielles*[14] », la sociologie de la sociologie efface tous les angles morts. De même que le miroir d'un rétroviseur réincorpore dans le regard ce qui lui échappait, la réflexivité instaurerait une objectivité panoramique[15].

La formule « la sociologie de la sociologie » met donc en scène un parachèvement de la pensée, comme si la boucle du savoir était enfin bouclée :

> La réflexivité ultime du travail du sociologue consiste alors à interroger le mouvement d'ensemble de la pratique de la sociologie. Il s'agit pour le sociologue de faire la sociologie de sa sociologie, c'est-à-dire d'intégrer dans son analyse l'effet social du processus complet de recherche et d'accumulation du savoir dont il est à l'origine[16].

Version « ultime » de la réflexivité, connaissance du « mouvement d'ensemble » et du « processus complet », la sociologie de la sociologie, véritable couronnement de la méthode, semble mettre un terme aux biais qui minaient les sciences humaines. Par un retour réflexif sur elle-même, la discipline scientifique accèderait à une nouvelle dimension : à cet égard, la composition du nom avec lui-même fonctionne aussi en discours comme les superlatifs hébreux (« vanité des vanités »). La sociologie de la sociologie se prétend non seulement une sociologie réflexive mais aussi une super-sociologie.

Paradoxalement, cette formule ambitieuse est peut-être aussi celle qui avoue le plus clairement ses limites. D'abord cette formule donne envie d'être prolongée : si la « sociologie de la sociologie » révèle les angles morts de la « sociologie », ne faudrait-il pas à nouveau inventer une sociologie au troisième degré pour révéler les biais de cette sociologie au carré ? De manière plus précise, la rhétorique qui présente cette pratique réflexive comme l'aboutissement « ultime » de la science confond deux choses : le fait d'être conscient de ses biais et le fait de s'en être libéré. Supposons qu'un sociologue révèle que tous les chercheurs et chercheuses en sciences sociales sont issus d'un même cursus scolaire, ou qu'ils viennent des mêmes classes sociales. Ce constat serait intéressant, mais il ne serait pas libérateur. La conscience du fait ne change rien au problème, car il ne suffit pas d'être réflexif pour effacer un parcours ou une origine. Seule une action politique peut résoudre ce type de biais structurels.

---

[12] Edgar Morin, *La Méthode*. Paris : Seuil, 1977-2004, [six volumes].
[13] Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982, p. 8-9.
[14] *Ibid.,* p. 22.
[15] Ces théories sont développées à la fin de : Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité. Cours du collège de France 2000-2001*. Paris : Raisons d'agir éditions (Cours et travaux), 2001.
[16] Serge Paugam, « Conclusion : la réflexivité du sociologue » in S. Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*. Paris : PUF, 2012, p. 445.

La littérature moraliste et le roman d'analyse ont souvent pointé du doigt l'immoralisme de celui qui s'étudie. Commentant l'attitude du héros de son roman *Adolphe* (1816), qui s'analyse après avoir causé la mort d'une jeune femme qui l'aimait, Benjamin Constant précise qu'il ne suffit pas de se comprendre pour se racheter : « Je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir[17]. » De la même façon, il ne suffit pas que les sociologues actuels apprennent à se connaître pour devenir « objectifs » : la « sociologie de la sociologie » est une pratique parfaitement salubre, mais comme elle ne suffit pas à se libérer des biais qu'elle révèle, elle ne saurait être la dernière pierre de l'édifice méthodologique.

« Observe-toi toi-même »

Le deuxième slogan significatif, « Observe-toi toi-même », est principalement utilisé par les théoriciens de l'observation participante. Jean Peneff, qui introduit en France la tradition méthodologique de l'École de Chicago, écrit ainsi : « La légitimité de l'observation concerne toutes les sciences. Il faut donc réhabiliter sa forme sociologique dans un puissant instrument de l'objectivation sociale et de l'objectivation de soi. Observe-toi toi-même si tu veux observer les autres »[18].

Dans son manuel très personnel et original, *Le Goût de l'observation*, le chercheur revient sur ce conseil au moment de conclure son parcours : face à la subjectivité du chercheur, « "observe-toi toi-même si tu veux observer les autres" est la seule préconisation opposable[19] ». Sans employer exactement la même formule, la plupart des tenants de l'observation participante tombent d'accord sur l'idée : « L'observateur fait partie de son observation » confirme Olivier Schwartz[20]. Il faut se surveiller au moment où l'on observe si l'on veut comprendre les biais que la situation d'observation introduit nécessairement dans le monde étudié. Quoique ce précepte rompe avec l'objectivité traditionnelle, qui efface le sujet, elle renoue là encore avec des pratiques littéraires de l'examen de soi, à l'image de Balzac qui écrivait : « Je m'étudie moi-même comme je pourrais le faire pour un autre[21]. »

Toutes ces formules reposent toutefois sur un présupposé contestable : il existerait une symétrie entre l'observation de soi et l'observation d'autrui. Or, c'est un présupposé risqué pour plusieurs raisons. D'abord, les deux observations ne passent pas du tout par les mêmes procédés. L'observation d'autrui passe par les sens ; l'observation de soi par la mémoire. D'autre part, les deux observations ne tendent pas vers un même but. Un ami de Chateaubriand, le moraliste Joseph Joubert, remarquait en 1805 : « Se

[17] Benjamin Constant, *Adolphe* [1816]. Paris : GF, 2013, p. 144.
[18] Jean Peneff, « Le sens de l'observation est-il utile en sociologie ? ». *SociologieS*, 2011, [en ligne, n.p.], §23.
[19] Jean Peneff, *Le goût de l'observation*. Paris : La Découverte (Grands repères), 2009, p. 256.
[20] O. Schwartz, art. cit., p. 344.
[21] Honoré de Balzac, *Correspondance*. Paris : Garnier, 1960, t. I, p. 269.

connaître soi-même est un devoir. Mais il ne nous est point ordonné de connaître les autres[22]. » Il dévoilait par là une différence d'orientation qui vaut encore pour la méthodologie actuelle des sciences humaines. Lorsque le sociologue ou l'ethnologue observe un individu ou un groupe, il adopte une posture descriptive. Son principal souci est de ne pas perturber l'objet et de préserver autant que possible l'intégrité des situations auxquelles il est confronté. À l'inverse, on ne s'observe soi-même que pour se perfectionner, améliorer sa méthode, détruire ses préjugés. Comme le dit Joubert, la connaissance réflexive est *normative* : elle tend vers une morale ou une hygiène. Parlant du nécessaire travail d'autocritique, le sociologue Serge Paugam écrit par exemple :

> Le réussir une fois ne signifie pas qu'il n'est plus à faire, tant les prénotions, une fois domptées, peuvent, comme les mauvaises herbes, refaire surface et envahir à nouveau le champ analytique du sociologue. Seule une vigilance permanente, fruit d'une pratique réflexive, peut en venir à bout[23].

Comme l'illustre la métaphore des mauvaises herbes, il existe, en sociologie comme dans toutes les sciences, une affinité entre les discours méthodologiques et les discours moraux. Depuis Max Weber, on considère que la science est un domaine où doit prévaloir la neutralité axiologique : le scientifique n'a pas à parler en termes de *bien* ou de *mal*[24]. Tout autre est le cas de la méthodologie. Ce type de discours ne cesse de faire des prescriptions, d'expliquer comme bien se comporter, de rappeler quelles sont les conduites saines ou les méthodes condamnables, etc. C'est pourquoi l'écriture méthodologique emprunte volontiers ses formules aux discours moraux ou religieux. Ainsi l'expression « observe-toi toi-même », avant d'être employée dans des textes sociologiques, avait donné son titre à une célèbre Homélie de Saint-Basile. Elle est par ailleurs construite sur le modèle de la maxime gravée au fronton du temple de Delphes durant l'antiquité : « Connais-toi toi-même ». De la morale antique à l'épistémologie contemporaine, la filiation est directe, quoiqu'elle passe par plusieurs voies. À titre d'exemple, *Nosce te ipsum* fut la devise de la première société anthropologique française, la Société des observateurs de l'homme fondée en 1800. La phrase est rappelée par Joseph-Marie de Gérando au début d'un mémoire qui, selon plusieurs historiens, édicte pour la première fois les principes de l'observation participante[25].

L'étude de cette formule montre donc que les discours méthodologiques se caractérisent par un fort dialogisme. Loin de passer par un métalangage, la réflexion sur la méthode reprend des éléments aux discours moraux, philosophiques, religieux, littéraires, etc. L'expression « l'observateur observé » en offrira un autre exemple.

---

[22] Joseph Joubert, *Carnets*. Paris : Gallimard (nrf), 1994, t. II, p. 55 (note du 13 juin 1805).
[23] S. Paugam, art. cit., p. 443.
[24] Voir la contribution de Victor Collard à ce volume pour une synthèse sur la neutralité axiologique.
[25] Joseph-Marie de Gérando, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*. Paris : Société des Observateurs de l'Homme, 1800 ; Jean Copans, Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme de l'an VIII*. Paris : Jean-Michel Place (Les Cahiers de Gradhiva ; 23), 1994.

« L'observateur observé »

Sur le plan linguistique, l'expression « observateur observé » ne renvoie pas à une action réflexive mais à une action réciproque. Ce n'est pas un individu qui se regarde lui-même, mais un observateur qui est à son tour regardé par autrui. L'expression revient ainsi dans plusieurs textes d'ethnologie pour rappeler que l'observateur participant doit contrôler l'image qu'il renvoie. Florence Weber décrit de la sorte le travail de l'enquêteur : « C'est une succession quotidienne de situations dont toutes ont le même enjeu : la place que l'observateur observé occupera, bon gré mal gré, dans l'espace social[26]. » Olivier Schwartz rappelle pour sa part qu'il faut tenir compte de la « contre interprétation de l'"observateur" par les "observés[27]" » tandis que Gérard Mauger insiste sur l'existence d'une « enquête sur l'enquêteur[28]. »

Comme la précédente, cette formule tire son efficacité de la présence sous-jacente de discours axiologiques. L'expression fait écho aux constructions du type « l'attrapeur attrapé », « l'arroseur arrosé », ou aux proverbes comme « rira bien qui rira le dernier » ou « tel est pris qui croyait prendre ». On comprend pourquoi cette sagesse populaire intéresse les discours méthodologiques. En représentant le retournement comique et inéluctable de la domination, elle lève symboliquement l'un des principaux biais qui menacent l'objectivité de l'observateur : le fait que son regard soit toujours une domination, que l'observation est l'exercice d'un pouvoir. Le chercheur qui exerce ce pouvoir se donne alors bonne conscience en laissant entendre que l'arroseur peut aussi être arrosé.

Selon les textes, ce discours se développe selon deux axes. Les uns vont jusqu'à l'autodérision. Le discours méthodologique prend alors un tour burlesque : le chercheur raconte comment il s'est fait duper par les individus qu'il venait observer ou comment il a commis des erreurs. Le texte retrace « les "échecs" et autres déconvenues du chercheur sur son terrain[29] ». Le livre *Un anthropologue en déroute* de Nigel Barley offre un cas limite de cette attitude, puisque le discours méthodologique est devenu un roman comique à part entière. Comme le précise la couverture, l'argument repose entièrement sur une inversion de la domination exercée au cours du regard : « L'objet de l'observation, en fait, c'est lui[30]. »

Au contraire, d'autres chercheurs choisissent d'utiliser la formule pour mettre en scène une contrition douloureuse du sujet sur lui-même. C'est dans ce cas seulement que l'expression « observateur observé » prend une signification réflexive, comme dans l'ouvrage *Observers observed*[31] ou comme dans cette remarque de Pierre Bourdieu :

---

[26] Florence Weber, *Le travail d'à-côté, étude d'ethnographie ouvrière*. Paris : EHESS, 2001, p. 25.
[27] O. Schwartz, art. cit., p. 343.
[28] Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire ». *Genèses : sciences sociales et histoire*, n° 6, 1991, p. 133.
[29] C. Papinot, art. cit., §21.
[30] Nigel Barley *Un anthropologue en déroute*. Paris : Payot, 1992.
[31] George W. Stocking (dir.), *Observers observed. Essays on ethnographic fieldwork*. Madison : University of Wisconsin press (History of anthropology), 1983.

> Le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les "limites de son cerveau", mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent[32].

On retrouve ici l'affinité entre le discours méthodologique et la parole religieuse. Le texte de Bourdieu – auteur des *Méditations pascaliennes* – s'ouvre sur une critique acerbe des « délices faciles de l'exploration de soi ». Contre ce « simple divertissement narcissique », Bourdieu se réclame d'une haine du *moi* quasi-janséniste. L'objectivation participante suppose une forme de violence opérée sur soi : il s'agit de « retourner en quelque sorte l'anthropologie contre elle-même » en appliquant à son propre cas toute la « la panoplie des armes anthropologiques », ainsi que « les instruments les plus brutalement objectivistes[33] ». Comme l'expression « observateur observé » ne porte pas en elle-même de marque linguistique de la réflexivité, elle semble supposer un regard jeté depuis l'extérieur sur le sujet observateur : en cela elle illustre bien cette réflexivité qui cherche à s'objectiver de force.

« L'auto-analyse »

Le mot composé *auto-analyse* fonctionne de manière assez similaire. C'est une expression très prisée des textes méthodologiques sur l'observation en sociologie ou en ethnographie. L'une de ses premières apparitions dans cette acception semble être la préface par laquelle Jean-Claude Passeron introduit l'ouvrage *The Use of Literacy* de Richard Hoggart :

> Protestation élevée au nom de l'objectivité scientifique contre les poncifs aristocratiques, populistes, apocalyptiques ou niaisement optimistes qui s'interposent entre la vie des classes populaires et ses observateurs, nécessairement intellectuels ou bourgeois, *The Use of Literacy* relève aussi pour une bonne part […] de l'autobiographie ou de l'auto-analyse[34].

Le mot *auto-analyse*, rapproché de l'*autobiographie* avec qui il partage son préfixe réflexif, fait bien ici partie du vocabulaire de « l'objectivité scientifique ». L'aspect méthodologique de l'examen de soi est théorisé par Florence Weber dans *Le Travail d'à-côté*. Weber commence par renvoyer à Passeron (« Je reprends ce terme, d'origine psychanalytique, dans le sens d'auto-analyse sociologique que lui donne J. C. Passeron[35] ») puis consacre un chapitre introductif à cette méthode. La réflexivité doit pallier l'impossible neutralité que l'on attend d'un observateur : « C'est en ce sens que toute enquête comporte une part d'auto-analyse. Il n'y a pas d'extériorité absolue du chercheur[36]. » À partir du texte de Weber, le mot gagne les manuels méthodologiques. *L'observation directe* de Anne-Marie Arborio et Pierre Fournier

[32] Pierre Bourdieu, « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections », art. cit., p. 68.
[33] Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p. 47.
[34] Jean-Claude Passeron, « Préface », in R. Hoggart, *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris : Les Éditions de Minuit (Le Sens commun), 1970, p. 9.
[35] F. Weber, ouv. cit., p. 22 (note).
[36] *Ibid.,* p. 25.

accorde ainsi une bonne place à « ce que F. Weber (2009) appelle une "auto-analyse" de sa participation à la situation[37]. » L'intérêt de la méthode est glosé de la sorte : « Contre le risque de mobilisation inconsciente de préjugés, l'auto-analyse consiste pour le chercheur à interroger son histoire personnelle pour mettre au jour ses propres catégories, socialement construites, de perception[38]. »

Comme avec les expressions précédentes, on voit que la réflexivité scientifique est justifiée par des discours qui ne se préoccupent pas seulement des exigences scientifiques. L'auto-analyse semble ainsi porteuse d'une dimension thérapeutique. Sous prétexte d'« établir la distance adéquate[39] » du chercheur à son objet, les discours méthodologiques promettent en fait une véritable réconciliation du sujet avec lui-même : « Seule une véritable socio-analyse de ce rapport profondément obscur à lui-même peut permettre d'accéder à cette sorte de réconciliation du chercheur avec lui-même, et avec ses propriétés sociales, qui produit une anamnèse libératrice »[40].

Le passage du plan scientifique au plan thérapeutique est facilité par une confusion des valeurs entre le normal et le pathologique. La pensée scientifique, pensée exigeante, exceptionnelle, en vient à être présentée comme une pensée *normale*, non pas au sens où elle serait la plus répandue statistiquement mais au sens où elle serait la seule pensée saine, par opposition aux préjugés pathologiques. Le terme *auto-analyse*, d'origine psychanalytique, contribue à cette conversion des valeurs.

Conclusion

Cet article a voulu montrer la dimension syncrétique et rhétorique, non de la science, mais de la *méthodologie*, c'est-à-dire du discours qui justifie les valeurs de la science. L'étude de quelques expressions représentatives a laissé voir que la méthodologie n'était ni un discours pur, ni un métalangage auto-suffisant, mais un discours mêlé de formules religieuses, thérapeutiques, morales, proverbiales, etc. Ce constat n'a rien d'inquiétant. Il signifie simplement que la science n'est pas une sphère parfaite qui tiendrait debout par cohérence interne mais qu'elle appartient à un écosystème culturel et qu'elle repose sur un consensus d'ordre politique. Or, cette fondation politique du savoir, à laquelle participe le langage, est tout aussi valable et tout aussi stable que des fondations philosophiques ou logiques. Ainsi la critique rhétorique du discours méthodologique ne doit pas conduire à déplorer l'impureté de la science. En revanche, elle peut contribuer à clarifier certaines expressions, ou à éviter certains glissements de sens. Il s'agit d'un côté d'admettre la pluralité des valeurs mobilisées dans la science, et de l'autre de défaire les purs jeux de mots. L'objectivité étant elle-même une valeur dans le domaine scientifique, il devient parfois trop facile de s'en réclamer, la méthodologie prenant alors le pas sur la méthode. Ainsi par exemple du

[37] Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*. Paris : Nathan (« 128 »), 2000, p. 82.
[38] *Ibid.,* p. 83.
[39] *Ibid.,* p. 87.
[40] Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante ». art. cit., p. 56.

verbe *objectiver*, utilisé à tout propos dans les sciences humaines. Littéralement, il signifie « transformer quelque chose en objet d'étude ». Mais dans les textes, on l'utilise pour dire que l'on va étudier scientifiquement cette chose, comme si tout *objet* ne pouvait qu'être étudié *objectivement* ! La réflexivité du chercheur en sciences humaines ne suffira jamais à l'absoudre de ses biais ni à modifier comme par magie ses positionnements idéologiques : en revanche, appliquée à la langue, à la logique et à la méthode, elle peut lui permettre d'éviter des fautes de raisonnement ou de pensée ; et c'est déjà beaucoup.

Bibliographie

Arborio Anne-Marie, Fournier Pierre, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*. Paris : Nathan (« 128 »), 2000.

Balzac Honoré de, *Correspondance*. Paris : Garnier, 1960.

Barley Nigel, *Un anthropologue en déroute*. Paris : Payot, 1992.

Boudon Raymond, Bourricaud François, *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris : PUF (Quadrige), 1982.

Beauvoir Simone de, *Le Deuxième sexe : les faits et les mythes. I* [1949]. Paris : Gallimard, 2010.

Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, 2003, p. 43-58.

Bourdieu Pierre, « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°23, 1978, p. 67-69.

Bourdieu Pierre, *Leçon sur la leçon*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

Bourdieu Pierre, *Science de la science et réflexivité. Cours du collège de France 2000-2001*. Paris : Raisons d'agir éditions (Cours et travaux), 2001.

Brunet François, *La naissance de l'idée de photographie*. Paris : PUF (Sciences, modernités, philosophies), 2000.

Constant Benjamin, *Adolphe* [1816]. Paris : GF, 2013.

Copans Jean, Jamin Jean (dir.), *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme de l'an VIII*. Paris : Jean-Michel Place (Les Cahiers de Gradhiva ; 23), 1994.

Daston Lorraine, Galison Peter, *Objectivity*. New York : Zone books, 2010.

Fournel Victor, *Ce que l'on voit dans les rues de Paris*. Paris : E. Dentu, 1867.

Gérando Joseph-Marie de, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*. Paris : Société des Observateurs de l'Homme, 1800.

Hacking Ian, *Representing and Intervening : introductory topics in the philosophy of natural science*. Cambridge : Cambridge University Press, 1983.

Hughes Everett, *Le Regard sociologique. Essais choisis*. Paris : EHESS, 1996.

Joubert Joseph, *Carnets*. Paris : Gallimard (« nrf »), 1994.

Mauger Gérard, « Enquêter en milieu populaire ». *Genèses : sciences sociales et histoire*, n°6, 1991, p. 125-143.

Maupassant Guy de, « Le roman » [1887], dans *Romans*. Paris : Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1987.

Morin Edgar, *La Méthode*. Paris : Seuil, 1977-2004, [six volumes].

Papinot Christian, « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres "mauvais génies" des sciences sociales ». *SociologieS*, 2013.

Passeron Jean-Claude Passeron, « Préface », in Richard Hoggart, *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris : Les Éditions de Minuit (Le Sens commun), 1970.

Paugam Serge, « Conclusion : la réflexivité du sociologue », in Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*. Paris : PUF, 2012.

Peneff Jean, *Le goût de l'observation*. Paris : La Découverte (Grands repères), 2009.

Peneff Jean, « Le sens de l'observation est-il utile en sociologie ? ». *SociologieS*, 2011.

Schwartz Olivier, « L'empirisme irréductible », in Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*. Paris : Nathan, (Essais et Recherche), 1993, p. 265-308.

Stocking George W. (dir.), *Observers observed. Essays on ethnographic fieldwork*. Madison : University of Wisconsin press (History of anthropology), 1983.

Weber Florence, *Le travail d'à-côté, étude d'ethnographie ouvrière*. Paris : EHESS, 2001.

Biographie

Lucien Derainne est agrégé de lettres et doctorant contractuel à l'université Jean Monnet de Saint Étienne. Ses travaux menés dans le cadre de l'UMR 5317 IHRIM et dirigés par Jean-Marie Roulin portent sur les discours méthodologiques traitant de l'observation avant le positivisme, le réalisme et l'objectivité, dans la science et dans la littérature.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

L'objectivité dans les sciences sociales et le détour par l'affect : recul "subjectiviste" ou objectivité renforcée ?

Victor Collard
EHESS

Pour citer cet article : Victor COLLARD, « L'objectivité dans les sciences sociales et le détour par l'affect : recul "subjectiviste" ou objectivité renforcée ? » in Sphères, n° 5, 2020, pp. 17-30.

Résumé

L'objectivité en sciences sociales peut être considérée comme l'un des problèmes épistémologiques les plus importants que ce champ disciplinaire ait à affronter. La considération polémique de Durkheim sur la nécessité de « considérer les faits sociaux comme des choses » trahissait le besoin des fondateurs de la sociologie de s'approcher d'une objectivité qui apparaissait comme principe constitutif de la science au regard par exemple des sciences physiques et biologiques. Parce que l'objet qu'étudient les sciences sociales présente cette « impureté » d'être humain et ainsi doué d'une subjectivité, mais aussi parce que le chercheur entretient lui-même un lien avec cet objet humain qu'il étudie, l'objectivité paraît redoutablement complexe à mettre en œuvre. Précisément parce qu'elle était généralement jugée moins présente en sociologie que dans d'autres disciplines, les sociologues ont particulièrement travaillé cette question de l'objectivité en en faisant un horizon régulateur vers lequel tendre tout en étant conscient de ne jamais l'atteindre. En utilisant les ressources mêmes de la sociologie, ils ont tenté d'étudier les conditions personnelles ou institutionnelles et sociales du respect de l'objectivité. Il semble néanmoins que la polémique autour de l'objectivité ait fini par délaisser l'objectivité du sujet étudié et à se concentrer sur celle du savant. Est-il effectivement nécessaire de revenir de cette idée d'une objectivité appliquée aux êtres humains et de ne pas s'aventurer dans ces réflexions qualifiées parfois d'objectivistes ou « anti-humanistes théoriques », assez largement déconsidérées, ou est-il possible d'esquisser l'intérêt de ce que serait pour la sociologie d'assumer une objectivité jusqu'au bout ?

Mots clés : affect, sciences sociales, objectivisme, subjectivité

Introduction : Un problème majeur pour les sciences sociales : comment traiter objectivement de « sujets » ?

On peut dire que les sciences sociales sont marquées depuis le début par ce « désir de faire science »[1] qui a caractérisé les comparaisons souvent complexées qu'elles n'ont cessé d'opérer vis-à-vis des sciences de la nature et qui se sont concrétisées par la volonté d'utiliser, par exemple en économie, les mathématiques ou plus généralement la statistique mais aussi, à l'inverse, de s'éloigner de toute forme de littérature au sens où la science a par exemple construit une partie de sa scientificité sur sa distanciation vis-à-vis des enjeux littéraires[2]. Dans cette opposition entre science et littérature, le grand scientifique qu'était Buffon fut par exemple d'abord encensé pour son style admirable au moyen duquel il retranscrivait ses découvertes, avant au contraire d'être rejeté par les scientifiques à la fin du XIXème siècle à une époque où toute concession au style était considérée comme une marque de moindre scientificité[3].

L'objectivité s'inscrit dans ces propriétés majeures, à la recherche desquelles sont lancés les chercheurs toutes disciplines confondues. Si la science a obtenu la place privilégiée et relativement prestigieuse qu'elle occupe dans notre société c'est d'abord parce qu'elle est supposée en mesure de fournir des connaissances que l'on estime objectives, c'est-à-dire, lexicalement parlant, qui ne dépendent pas du sujet qui perçoit le monde. Contrairement à d'autres secteurs où tout discours peut être interprété comme la manifestation d'une volonté, d'un point de vue partiel et partial exprimé par le locuteur, (en politique par exemple), la science, pour des raisons qui tiennent notamment au temps qu'elle consacre aux sujets qu'elle traite et surtout aux méthodes qu'elle met en œuvre pour analyser ses objets d'études paraît à même de délivrer une connaissance qui n'est pas réductible à celui ou celle qui les énonce. Le fait de revendiquer l'objectivité, même dans le langage courant (« objectivement, je pense que…), est une façon d'insister sur le fait que la chose en question est vraie indépendamment du point de vue particulier à partir duquel l'on s'exprime.

Or à la façon dont les dominants sont « dominés par leur domination » pour reprendre les mots de Marx remâchés par Bourdieu, c'est-à-dire que leur domination n'emporte pas nécessairement une conscience de la domination et les rend particulièrement aveugles aux mécanismes qui régissent un système de domination qu'ils s'entêtent de par leur position à trouver « naturel », on pourrait dire que ce sont les disciplines dominées comme les sciences sociales qui ont très vite constaté que leur positionnement scientifique assez dominé les forçait à se défendre des accusations de manque d'objectivité.

[1] Frédéric Lordon, « Le désir de faire science », Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 119, 1997, p. 27-35.
[2] Wolf Lepenies, *Les trois cultures. La sociologie entre science et littérature*, (trad. Françoise Laroche), Éditions Maison des sciences de l'Homme, 1985.
[3] *Ibid.*

Ce sont en effet précisément les disciplines les plus complexées qui ont été les plus traumatisées par ce problème et ont donc été obligées de produire un discours pour s'en prémunir. Pour lancer une fausse polémique de fin de colloque, je dirais ainsi que c'est le privilège mais en fait l'inconvénient des sciences qu'on dit « dures » ou parfois même « pures », ou « naturelles » de ne pas avoir à se justifier, en tout cas de la même façon, d'un improbable manque d'objectivité puisque précisément elles travaillent indéniablement sur des « objets » alors que les sciences sociales travaillent, au moins en partie, sur des individus.

Parce que l'objet qu'étudient les sciences sociales présente cette « impureté » d'être humain et ainsi doué d'une subjectivité, mais aussi parce que le chercheur entretient lui-même un lien avec cet objet humain qu'il étudie, l'objectivité, en sciences sociales, paraît pourtant redoutablement complexe à mettre en œuvre. Parce qu'elle était généralement jugée moins présente en sociologie que dans d'autres disciplines, tous les sociologues ont particulièrement travaillé cette question de l'objectivité car tous ont été obligés de se positionner par rapport à elle.

Selon la présentation courante dans la discipline sociologique, qui enferme donc sa part de caricature, un premier courant qu'on appelle l'individualisme méthodologique a choisi de placer sa focale sur les individus, c'est-à-dire qu'il considère que le niveau de compréhension des événements qui se produisent dans une société est à situer au point de vue des acteurs qui la composent. Ce faisant, ce courant individualiste a assumé d'établir une distinction entre sciences compréhensives et explicatives, une distinction que l'on doit au célèbre épistémologue Wilhelm Dilthey[4] et qui a connu un fort succès en sciences sociales. Il y aurait ainsi d'un côté les « sciences explicatives » donc, celles qui étudient scientifiquement les rapports de cause à effet entre objets et dans lesquelles on peut situer notamment la physique. Et d'un autre côté nous aurions les « sciences compréhensives », celles qui s'intéressent à l'homme d'une façon ou d'une autre, et qui sont donc contraintes d'intégrer le sens que leurs objets d'étude mettent dans leurs actions, et ne peuvent donc « expliquer » le comportement mais uniquement, et de manière plus « affaiblie » le « comprendre ».

1 Les propositions de limitation des contradictions présentées par les sociologues

Il ne s'agira aucunement de prétendre à une quelconque exhaustivité sur une thématique épistémologique aussi générale mais il est possible de présenter brièvement trois réponses importantes qui ont émergé en sciences sociales pour contrer le danger que représenterait le fait de ne pas, au moins dans l'intention, faire montre de se conformer à cet impératif d'objectivité.

[4] Wilhelm Dilthey, *Introduction a l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, PUF, 1942 [1883].

La neutralité axiologique

Je ne peux qu'y consacrer que quelques mots alors qu'il s'agit d'une question qui a donné lieu à un grand nombre de controverses mais pour la résumer brièvement on pourrait dire ceci. Max Weber, l'une des grandes figures de la sociologie allemande, évoque dans une conférence sur le métier de savant en 1917, en pleine guerre donc et face à un auditoire d'étudiants assez pangermanistes, la nécessité sur laquelle il reviendra plus précisément dans ses *Essais sur la science*[5] de respecter, d'un terme qui est resté extrêmement célèbre, la « neutralité axiologique ». Celle-ci désignerait la capacité pour un enseignant et un chercheur de mettre de côté ses valeurs pour atteindre un niveau de scientificité satisfaisant et qui l'éloigne notamment des considérations politiques au sens large dont le lyssenkisme - c'est-à-dire ce dévoiement de la science auquel a participé l'agronome Lyssenko en URSS en acceptant de conformer ses résultats scientifiques aux objectifs politiques du régime au point de parler d'une « génétique bourgeoise » - a été l'un des exemples les plus traumatisants pour la communauté scientifique.

Or, la neutralité axiologique est d'autant moins convaincante qu'Isabelle Kalinowski a notamment montré que cette traduction du terme allemand « *Wertfreiheit* » avait fait l'objet d'une manipulation par un disciple de Raymond Aron, Julien Freund, qui s'en était servi pour discréditer les enseignants marxistes des années 1950-1960 alors même que Max Weber souhaitait simplement avec ce concept dissuader les professeurs de se servir de leur cours comme une tribune politique[6]. Weber, qui formulait des opinions plutôt bellicistes aurait eu tout loisir de profiter d'avoir devant lui un public d'étudiants désireux également d'en découdre, mais il eut l'intégrité d'appeler au contraire à un respect du fait que la science et la politique devaient faire l'objet de temps et d'espaces séparés. Il n'était en revanche pas assez naïf pour penser qu'il serait possible d'imaginer une sorte de sas de décontamination par lequel passerait tout scientifique qui pourrait presque magiquement avant d'écrire un article ou de monter sur scène pour présenter une communication mettre au vestiaire tout engagement dans la conduite de la science.

Loin de la caricature de ce terme que l'on a souvent en tête, Weber n'était pas dupe de l'impossibilité d'une parfaite neutralité. A cet égard, il écrit :

> En particulier, la distinction que l'on fait fréquemment dans nos disciplines entre les évaluations pratiques de l'ordre de la politique des partis et celles qui ont un autre caractère [scientifique] me semble absolument irréalisable. Elle est seulement propre à masquer aux auditeurs la portée pratique de la prise de position [scientifique] que l'on suggère[7].

[5] Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Agora, Poche, 1992 [1922].
[6] Isabelle Kalinowski, *La science, profession et vocation. Suivi de "Leçons wébériennes sur la science & la propagande"*, Agone, 2005.
[7] Max Weber, « Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques », 1917 in *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*

L'objectivation participante selon Bourdieu

Une deuxième proposition permettant de parvenir à une forme d'objectivité a été formulée par Pierre Bourdieu sous le nom d'objectivation participante. Elle désigne le fait qu'à l'objectivation du l'individu faisant l'objet d'une enquête par le sociologue, doit s'adjoindre l'objectivation du chercheur lui-même.

Bourdieu la définissait ainsi :

> Par objectivation participante, j'entends objectivation du sujet de l'objectivation, du sujet analysant, bref du chercheur lui-même. Ce qui pourrait faire croire que je me réfère à cette pratique qui a été mise à la mode, il y a quelques années, par certains anthropologues, notamment outre-Atlantique : celle qui consiste à s'observer observant, à observer l'observateur dans son travail d'observation ou de transcription de ses observations, dans et par un retour sur l'expérience du terrain sur le rapport aux informateurs et, *last but not least*, sur le récit de toutes ces expériences, qui conduit, bien souvent, à la conclusion assez désespérante, que tout cela est jamais en définitive que discours, texte, ou, pire, prétexte à texte[8].

Il s'agit pour Bourdieu de montrer, au-delà des caractéristiques particulières de l'objet d'étude des sciences sociales, qui a la propriété d'être animé, en partie réflexif, de parler *etc*, qu'un autre obstacle à l'objectivité consiste en ce que le sociologue (mais c'est la même chose, quoique dans une moindre mesure, pour tout chercheur en sciences sociales) risque d'entretenir un rapport particulier à son objet d'étude s'il ne prend pas garde à interroger et à mettre à distance ce rapport à son objet d'études. Certes, tout chercheur, même en sciences dites « dures », est justiciable d'une analyse des déterminations qui l'ont conduit à s'engager dans telle discipline et plus précisément tel ou tel sous-domaine de la discipline. C'est un truisme sociologique que de le dire mais l'on sait que faire de la philosophie ou de la physique théorique d'un côté, et de la sociologie ou de la chimie de l'autre, par exemple, nécessite des dispositions particulières que l'on retrouve dans des milieux sociaux différents : il faut un certain type de capital culturel et économique pour prétendre créer des concepts, réfléchir de manière abstraite, sur des macro-objets *etc* et il en faut d'autres pour au contraire s'engager sur un terrain particulier, des expériences particulières. De manière générale, tout chercheur quel que soit son domaine, et quelle que soit l'apparente exception que représente son parcours, répond lui aussi à des déterminations quand il choisit une discipline ou un objet d'étude particulier.

Cependant, à la différence des sciences naturelles à propos desquelles les déterminants sociaux conduisent à une discipline mais n'altèrent en rien le rapport aux objets physiques étudiés (il y a peu de chances que le sismologue soit pris d'affection pour un séisme qu'il étudie…), le sociologue risque d'être pollué par un rapport particulier à son objet qui l'a conduit à s'y engager. Pour prendre un exemple caricatural, le sociologue qui s'intéresse à la pauvreté ou à la discrimination, ou le chercheur en sciences

[8] Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante », Actes de la recherche en sciences sociales, n°150, 2003, p. 43-44.

politiques qui s'intéresse à un parti politique particulier, n'a-t-il pas fait ce choix en fonction de ce qu'il a lui-même vécu ou connu et qui l'a poussé, dans une vision parfois militante à vouloir rapporter et dénoncer les injustices qu'il étudie ? Certes, Bourdieu n'a pas la naïveté de penser qu'il y aurait des choix d'objet totalement libres et d'autres non, ou qu'il y a un danger majeur à n'être pas totalement neutre vis-à-vis de celui-ci (le simple fait de s'intéresser à une période historique particulière pour un historien a été motivé par des raisons particulières dont il n'a pas toujours conscience en intégralité) mais ce principe met en tout cas en garde le chercheur qui analyse souvent tout le monde sauf lui-même, en lui recommandant de prendre en compte et de ne pas être dupe de ses motivations afin de mieux les contrôler pour altérer le moins possible sa prétention à l'universalité de ses résultats.

L'objectivité par « l'acteur réseau »

La théorie de l'acteur réseau notamment développée par Michel Callon et Bruno Latour présente une autre façon d'aborder la question de l'objectivité et a cette particularité d'incorporer les « non-humains » à l'analyse en sciences sociales. Issue de la deuxième génération de la sociologie des sciences dans les années 1970, cette « anthropologie symétrique » qui vise à contester les visions dualistes en termes de « grand partage »[9] opposant nature et culture, pré-modernes et modernes, sociétés dites primitives et sociétés occidentales, voire non-humains et humain, les travaux de M. Callon et B. Latour tenter d'intégrer sans distinction ontologique ni hiérarchie, objets humains et non-humains au sein d'un réseau qui ne prend sens que dans les relations nouées entre ces divers acteurs[10]. L'exemple contemporain du réchauffement climatique et de son impact sur la couche d'ozone s'inscrit par exemple dans un réseau sociotechnique vaste qui est constitué par rien de moins que « tous les laboratoires travaillant directement ou indirectement sur le sujet, les mouvements écologistes, les gouvernements qui se rencontrent lors de sommets internationaux, les industries chimiques concernées et les Parlements qui promulguent les lois, mais également et surtout les substances chimiques et les réactions qu'elles produisent ainsi que les couches atmosphériques concernées »[11]. La frontière que ce courant brouille entre humains et non-humains est donc parallèlement une façon de considérer autrement l'objectivité recherchée par les sciences sociales en introduisant les objets qu'étudient généralement les sciences de la nature comme acteurs dans son discours.

[9] Bruno Latour, « Comment redistribuer le grand partage ? », Revue de synthèse, 3ème série, n°110, avril-juin 1983, p. 203-236.
[10] Michel Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction, la domestication des coquilles St Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de St Brieuc », L'année sociologique, n°36, 1986.
[11] Michel Callon, « Sociologie de l'acteur réseau », in Madeleine Akrich, Michel Callon, Bruno Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Presses des Mines, 2013.

2 Une proposition contemporaine : le structuralisme des passions ou le détour par l'affect.

Ces propositions, parmi de nombreuses autres qui ont essaimé dans le discours des sciences sociales, témoignent d'une difficulté ressentie plus fortement dans ce domaine qu'en sciences de la nature pour lesquelles l'objectivité semble tout entière comprise dans leur capacité précisément à traiter d'« objets ». Ces tentatives de résolution partielle des interrogations autour d'une objectivité inaccessible en sciences sociales ont en tout cas pour point commun de ne pas laisser une grande place à l'affect. Pourtant, des analyses de Durkheim sur « l'effervescence ou l'extase collective », aux descriptions de Bourdieu définissant la socialisation comme intégration des affects dans un « champ »[12], en passant par Mauss et son « expression obligatoire des sentiments », l'on constate la présence non négligeable de la symbolique des affects en sociologie qui amène peut-être à relativiser l'idée d'un *affective turn* qu'auraient connu les sciences sociales seulement à la fin du XXème siècle. Dans son analyse des *Transclasses*, ces individus qui parviennent malgré les obstacles sociaux à connaître une élévation sociale importante, la philosophe Chantal Jaquet mobilise ce concept d'affect pour comprendre les ressources qu'ont trouvées ces individus pour accomplir leur parcours : « L'affect joue un rôle décisif, et reste encore trop souvent négligé par certains sociologues au nom d'une méfiance à l'endroit de la psychologie, comme s'il ne faisait pas partie du social et se réduisait à un trait de caractère de toute éternité »[13]. Il convient en effet d'abord de comprendre pourquoi les affects ont souvent été considérés avec circonspection par la plupart des sociologues, dans un contexte de lutte avec la psychologie, qui les appréhendaient comme l'expression d'un subjectivisme trop sensible au ressenti des individus et contraire au projet sociologique qui était censé s'extraire de ce ressenti pour penser ces processus inconscients, mais aussi d'analyser en quoi ceux-ci pourraient fournir un argument paradoxal à cette quête de l'objectivité en sciences sociales.

Alors que les sociologues fondateurs avaient mis toute leur énergie à désubjectiviser et en ce sens à dépsychologiser le monde social pour penser des processus inconscients et l'analyse causale des effets de certaines structures comme la classe, le genre etc, pour parvenir à cette objectivité des faits sociaux, il semble pourtant qu'ils n'aient pu totalement renoncer à cette catégorie d'affects. S'ils se sont permis d'en revenir à une catégorie qu'ils avaient toutes les raisons de considérer avec méfiance, c'est peut-être qu'ils ont vu en l'affect une sorte de porte d'entrée, certes centrée en première instance sur le sujet qui les ressentent, mais dont l'émetteur serait un ensemble d'institutions dont ces affects ressentis par les individus seraient comme la trace visible. Ainsi, dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Durkheim soutient par exemple que « le deuil n'est pas l'expression spontanée d'émotions individuelles », mais plutôt un « devoir imposé par le groupe »[14].

[12] Voir par exemple Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Seuil, 2003 [1997], p. 237, 241 et 288.
[13] Chantal Jaquet, *Les transclasses. Ou la non-reproduction*, P.U.F, 2014, p. 223.
[14] Émile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, P.U.F, 1968, p. 567.

Il semble que le « structuralisme des passions », programme de recherches proposé par Frédéric Lordon pourrait être compris dans cette perspective de reprise du projet initial de l'hypothèse des fondateurs de la sociologie d'intégrer les affects comme des marques du social. Ce structuralisme des passions est basé à partir notamment de la philosophie de Spinoza et il n'est pas surprenant que les sociologues fondateurs formés à la philosophie (Durkheim, Mauss etc) se soient intéressés d'ailleurs à la philosophie spinoziste qui donnait en effet un cadre objectiviste et déterministe à des affects qui n'exprimaient pas la psychologie d'un individu mais la façon dont il avait été affecté, c'est-à-dire influencé par la société extérieure. Bourdieu évoque en un sens proche la figure du sociologue et estimait qu'« en bon savant positiviste, il ne dispose ni de la psychanalyse, ni d'une sociologie complexe qui lui permettraient d'analyser cette espèce de transaction dramatique entre les pulsions et les institutions »[15]. Bourdieu en tant que sociologue semblait se plaindre de cette impossibilité généralement admise que le sociologue doit se tenir à distance des affects. Or, nous pourrions alors formuler l'hypothèse que cette « sociologie complexe » dont il parle pourrait correspondre à l'esquisse d'un structuralisme des passions. Développé par Frédéric Lordon[16], ce programme de recherche vise à tenir « le meilleur des deux mondes » en s'intéressant à la fois à la façon dont la société influence les individus mais aussi au ressenti de ces individus notamment parce que ces affects ont des effets objectifs sur le monde social : ce sont les affects d'indignation (au sens fort que lui donne Spinoza) qui aboutissent éventuellement aux révolutions….

Or ce recours aux affects que la sociologie a maniés avec une grande précaution et rarement en le conscientisant totalement, s'est semble-t-il opéré précisément en rompant avec le vocabulaire faussement synonymique des « émotions » ou des « sentiments ». Ce qu'apporte en termes de valeur ajoutée le structuralisme des passions c'est une théorisation de l'affect qui l'éloigne du registre des émotions ou même des passions de l'âge classique pour en donner une définition plus clinique : l'affect c'est le mouvement du corps en réaction à une affection, c'est-à-dire une rencontre extérieure. Selon Ethique, III, définition 3, il s'agit d'une affection par laquelle ma puissance d'agir est augmentée ou diminuée (une *affection* me laissant indifférent n'est donc pas un affect). F. Lordon, reprenant une formulation de Gilles Deleuze, le résumaient de façon parlante : « L'affection c'est ce qui m'arrive, l'affect c'est ce que ça me fait »[17]. Le monde social est ainsi rempli d'affections (une rencontre avec un professeur, un grand livre, un film, un.e ami.e etc).

En définissant les affects comme le produit en l'individu de l'action de causes extérieures, Spinoza semble avoir légitimé le recours aux affects en sciences sociales en permettant de tenir ensemble l'analyse

[15] Jacques Maître, *Autobiographie d'un paranoïaque, L'abbé Berry (1878-1947) et le roman de Billy Introïbo*, Anthropos, 1994, p. XII.
[16] Frédéric Lordon, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Seuil, L'ordre philosophique, 2013.
[17] Frédéric Lordon, « L'empire des institutions (et leurs crises) », Revue de la régulation, 2010, https://journals.openedition.org/regulation/7748.

au niveau individuel du ressenti des acteurs tout en conservant une focale objectiviste permettant d'analyser cet « *homo passionalis* »[18] en substitut au peu crédible *homo oeconomicus*.

Ce structuralisme des passions permet également de contrer les images négatives des passions trop généralement opposées à la rationalité. Dans la typologie des types d'action que développait Weber, était dévalorisée l'action affectuelle par rapport à l'action rationnelle en finalité et l'action rationnelle en valeur[19]. Or cette dichotomie n'existe plus dans la typologie spinoziste. Toutes nos actions sont affectuelles et celles-ci ne s'opposent donc pas aux actions rationnelles. Les idées censées manifester la pure rationalité ne sont que des idées-forces, médiées par des supports affectifs : aucune idée ne flotte dans l'air, elle est toujours émise par un émetteur qui a des propriétés sociales qui nous conviennent ou nous disconviennent. Dans cette perspective, on ne considère pas la sociologie des émotions comme une branche de la sociologie comme il y a une sociologie du travail, de la famille, du sport *etc* mais bien l'émotion en tant que révélatrice d'enjeux sociaux présents à chaque fois dans ces différentes branches de la sociologie.

L'introduction des affects dans le monde social permet alors de remobiliser le niveau des individus tout en analysant ceux-ci non comme des donnés émanant de l'individu mais comme des réactions à son milieu social au sens large. F. Lordon donne un exemple de ce lien entre affects et causes macrosociales en distinguant trois grands types de régimes d'affects qui auraient parcouru l'histoire du capitalisme[20].

3 L'actualisation empirique du structuralisme des passions : comme adopter une perspective objectiviste en actes ?

Si l'on fait un rapide panorama de cette utilisation du spinozisme en sciences sociales, on constate que ce structuralisme des passions ou des affects a connu peu d'« actualisations ». Quelques démonstrations un peu plus empiriques ont été proposées par exemple dans *La politique du capital*[21] ; *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*[22] ou bien par comme le sociologue Gaétan Flocco dans *Des dominants très dominés : pourquoi les cadres acceptent leur servitude*[23] qui utilisent certains concepts du structuralisme des passions). En étudiant les affects, les sciences sociales se donneraient pourtant un moyen privilégié et plus accessible d'étudier en creux le monde social qui est en la cause. L'on pourrait alors peut-être se donner une formulation plus précise et heuristique de ce que la sociologie appréhende sous le concept de

[18] Frédéric Lordon, *Les affects de la politique*, Le Seuil, 2016.
[19] Max Weber, *Économie et société, I, Les catégories de la sociologie*, Agora, Pocket, 2003 [1922].
[20] Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude, Marx et Spinoza*, La Fabrique, 2010.
[21] Frédéric Lordon, *La politique du capital*, Odile Jacob, 2002.
[22] Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude*, *op. cit.*.
[23] Gaétan Flocco, *Des dominants très dominés : pourquoi les cadres acceptent leur servitude*, Raisons d'agir, 2015.

« dispositions »[24] et y voir une piste prometteuse, à condition d'être correctement conceptualisée, à la recherche de cette influence du social enfin visible sur l'individu et généralement plus postulée que réellement investiguée.

Il en va en effet d'un paradoxe : le structuralisme des passions que l'on assimile avec Spinoza à un objectivisme intégral au sens où il nie tout libre arbitre, toute autonomie à l'individu, ne pourra réellement convaincre qu'à partir du moment où il montrera ces traces du social, ce « social » que les tenants de l'individualisme méthodologique prennent pour une vulgaire option métaphysique, sur les individus et donc en en revenant au niveau individuel.

Pour donner des premiers éléments à ce que Lordon lui-même appelle une « clinique passionnelle » il paraît souhaitable de prolonger cette théorie de l'action des sociologues en l'appliquant à des cas concrets, de terrains d'enquêtes précis jusqu'aux décisions les plus banales de la vie quotidienne. Est-il ainsi possible d'appliquer ce cadre spinoziste intégralement déterministe et de penser un *homo passionalis* dépeint par Frédéric Lordon dans le monde social ?

On remarque d'abord que le structuralisme des passions peut en soi permettre de penser les actes les plus individuels qui soient. Pour contrer les hypothèses de liberté ou de cerveau commandant au corps, rien de mieux que de partir d'exemples les plus triviaux possibles. Plutôt que de voir un grand mérite et du courage dans le fait pour un doctorant de continuer à s'accrocher dans la lecture d'un ouvrage particulièrement difficile et ennuyeux ne serait-il pas plus pertinent d'y voir à l'œuvre un bilan affectif individuel dont il est impossible de saisir sur le coup l'ensemble des affects en présence (d'un côté, pression parentale, ambition très forte de réaliser une « grande œuvre », peur future mais déjà présente de se ridiculiser devant son jury de thèse etc tout cela va contribuer à ce qu'il continue sa lecture de l'ouvrage ; de l'autre, crainte véhiculée par ses amis de faire attention de ne pas « rater » sa vie à la passer à lire, rencontre amoureuse rendant le reste « fade » *etc.*) et dont l'équilibre toujours provisoire et pour l'instant en faveur de la poursuite de la lecture, pourrait au gré des nouveaux affects faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre, « menaçant » à tout moment l'individu de refermer l'ouvrage en question ? Sur des sujets autrement plus tragiques cette fois, le structuralisme des passions pourrait permettre de comprendre le passage à l'acte d'un terroriste et expliquer sans excuser les causes de ce geste, notamment pour répondre à ceux qui critiquent de manière absurde la sociologie en disant que tout enfant de milieu défavorisé ne devient pas terroriste et qu'il faudrait en ce sens cesser d'étudier les conditions sociales de ces actes extrêmes. Plutôt que d'encouragement un renoncement, le structuralisme des passions enjoint plutôt d'étudier le profil social d'un individu de manière beaucoup plus fine que ce à quoi l'on se limite généralement. La classe sociale ou le lieu d'habitation sont probablement tout à fait

[24] Emmanuel Bourdieu, *Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Seuil, 1998.

pertinents comme déterminant de la radicalisation même si ces cas très complexes obligent aussi à étudier, au plus près de l'individu, ces éléments paraissant aussi triviaux que sa relation avec ses parents, ses frères et sœurs, à l'école, ses relations amicales et amoureuses, et tout ce qui participe généralement d'une longue chaîne d'affects pas moins déterminés que l'appartenance à une classe sociale, mais plus micrologique et qui ont conduit à ces actes terribles sans être le résultat d'un choix.

C'est en cela que l'affect ne se vit pas seulement comme émotion mais aussi comme fluidifiant pour la sociologie en ce qu'il permet de ne pas en rester à des causalités trop hautes comme la classe sociale. C'est le sens d'une critique de certains instruments de la sociologie objectivante qui, en adoptant une focale haute pour sortir de la simple parole des acteurs et mettre à jour les structures qui contraignent le comportement des individus (classe sociale, genre etc), risque de s'interdire de redescendre au niveau des acteurs par crainte de renier sa perspective méthodologique. Pourtant, entre deux cadres très supérieurs, aucune propriété sociale générale n'est assez fine pour appréhender soit la présence constante du parent qui vérifie les devoirs quotidiennement soit au contraire celui qui saute d'avion en avion lors de voyages d'affaires perpétuels : la sociologie ne peut ainsi pas penser des facteurs rien moins que cruciaux à savoir l'absence ou la présence le structuralisme des passions le peut parce qu' il fait de l'affect une sorte de preuve *a posteriori* qu'il s'est produit quelque chose et que cet affect a nécessairement une cause : une rencontre extérieure qu'il faut tenter de mettre au jour. On a beau être frères et sœurs séparés de quelques années, la parentalité change les parents qui peuvent être plus stressés avec l'ainé qu'avec le petit dernier etc, entre l'aîné et le benjamin le statut social du foyer peut avoir changé suite à une augmentation de salaire forte des parents, les enseignants ne sont pas les mêmes, les fréquentations également. Comme le dit Bernard Lahire : « nous ne sommes jamais tout à fait dans le même groupe à des moments différents de l'histoire de ce groupe (e.g. deux enfants appartenant à une même fratrie ne naissent et ne vivent jamais exactement dans la même famille) »[25].

Bernard Lahire prend ainsi l'exemple de Salima[26], une jeune élève en CE2 dont les parents ne parlent pas français et dont les capitaux culturels sont très faibles, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir de bons résultats scolaires. Les sociologues se trouvent alors dans la configuration classique où les variables de la sociologie ne sont pas suffisantes pour expliquer une situation sociale et où le risque est donc de laisser penser que la sociologie est limitée par un grand nombre d'exceptions qui viennent la relativiser. Pourtant, il suffit d'aller étudier le milieu familial de Salima pour trouver ces « affections » qui permettent de dissiper le mystère : ses parents ont une grande frustration de ne pas avoir pu aller à l'école plus longtemps et surinvestissent donc chez Salima l'envie de réussite scolaire, le père est très strict quant au fait que ses devoirs soient faits. Mais ce n'est pas seulement cela, Salima est également incitée à écrire dès

[25] Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, La découverte, Fayard, 2011 [2001], p. 51.
[26] Bernard Lahire, *Tableaux de familles : Heurs et malheurs en milieux populaires*, Le Seuil/Gallimard, 1995.

qu'elle le peut, même une liste de courses, raconter à l'écrit les balades qu'elle fait avec son père en vacances etc et Bernard Lahire montre que la principale source de difficulté des enfants de milieux défavorisés est la façon dont ils ne font généralement aucune utilisation de l'écriture hors d'un cadre scolaire et donc stressant. C'est en étudiant ces affections que constituent ces attitudes des parents, qui créent chez Salima des affects qui la font notamment persévérer dans ses efforts, que l'on peut comprendre ces ressources sociales qu'une sociologie objectiviste rigide tend à masquer, interdisant de comprendre les parcours d'exception.

Conclusion

L'objectivité dans les sciences sociales est tout sauf une question mineure. C'est pour cette raison qu'elle a engagé des débats innombrables, qui ne se refermeront probablement jamais, sur lesquels les grandes figures de la sociologie et notamment Durkheim, Weber, Bourdieu ont été obligés de se positionner. Sa force est telle que personne ne peut raisonnablement s'en désintéresser et encore moins affirmer s'en affranchir, sous peine de voir son œuvre considérée comme manquant au minimum de recul qui qualifie la science. Pour autant l'objectivité fait généralement plus l'objet d'une pétition de principe ou l'expression d'un point de vue moral (la probité du chercheur) que d'un réel engagement pour la respecter. Assumer la comparaison des individus avec les objets pourrait pourtant constituer une façon radicale de désubjectiviser le monde social et de rendre compte d'une nouvelle façon d'appréhender le comportement des individus. Cette vision n'est pourtant pas sans danger car elle remet en question une grande partie de la façon dont nos institutions organisent ce rapport aux individus et à leur liberté : objectiver les individus c'est en effet, pareil à des objets physiques, leur ôter liberté, autonomie du sujet, responsabilité, mérite *etc.*

Or, en promouvant l'objectivisme intégral, la notion de responsabilité est supprimée, et c'est la justification même de la répression pénale qui l'est également puisque si l'action des individus n'est que le produit, intégralement déterminé et ne laissant aucune place à la liberté de choix, de l'ensemble des affections transformées en affects par les êtres humains au cours de leur existence, l'injustice est criante à emprisonner des individus qui n'avaient pas d'autres choix que de faire ce qu'ils ont fait. De même, si la réussite scolaire n'est pas due à un mérite particulier de l'étudiant mais à un ensemble d'affections (le fait d'être poussé par ses parents, de jouir de capitaux culturels et économiques *etc*), celle-ci doit donc être prise avec aussi peu d'étonnement et d'admiration que si l'on frappait deux pierres avec son pied avec des intensités inégales et que l'on constatait que l'une atterrissait plus loin que l'autre. C'est l'ensemble des institutions comme l'école, la prison, pour ne prendre que ces exemples, qui demanderaient alors à être révisées, ce qui ne lasse pas de poser des problèmes quant à l'organisation que réclamerait cette société. Mais comme le disait Durkheim dans sa formule célèbre : « Nous estimerions

que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques des problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est, au contraire, pour nous mettre en état de les mieux résoudre »[27].

Bibliographie

Ouvrages

Bourdieu Pierre, Jean-Claude Passeron, Jean-Claude Chamboredon, *Le métier de sociologue*, Mouton, 1968

Bourdieu Pierre, *Leçon sur la leçon*, Éditions de Minuit, 1982

Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Seuil, 2003 [1997]

Bourdieu Emmanuel, *Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Seuil, 1998

Citton Yves, Frédéric Lordon (dir.), *Spinoza et les sciences sociales, de la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Amsterdam, 2008

Dilthey Wilhelm, *Introduction a l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, PUF, 1942 [1883]

Durkheim Émile, *De la division du travail social*, P.U.F, [1893]

Durkheim Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, P.U.F, 2013 [1895]

Durkheim Émile, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, P.U.F, 1968 [1912]

Flocco Gaétan, *Des dominants très dominés : pourquoi les cadres acceptent leur servitude*, Raisons d'agir, 2015

Jaquet Chantal, *Les transclasses. Ou la non-reproduction*, P.U.F, 2014, p. 223

Kalinowski Isabelle, *La science, profession et vocation. Suivi de "Leçons wébériennes sur la science & la propagande"*, Agone, 2005

Lahire Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, La découverte, Fayard, 2011 [2001]

Lahire Bernard, *Tableaux de familles : Heurs et malheurs en milieux populaires*, Le Seuil/Gallimard, 1995

Lepenies Wolf, *Les trois cultures. La sociologie entre science et littérature*, (trad. Françoise Laroche), Éditions Maison des sciences de l'Homme, 1985

Lordon Frédéric, *Capitalisme, désir et servitude, Marx et Spinoza*, La Fabrique, 2010

Lordon Frédéric, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Seuil, 2013

Lordon Frédéric, *Les affects de la politique*, Le Seuil, 2016

Maître Jacques, *Autobiographie d'un paranoïaque, L'abbé Berry (1878-1947) et le roman de Billy Introïbo*, Anthropos, 1994

Spinoza Baruch, *Éthique*, (trad. Bernard Pautrat), Seuil, 2010

[27] Émile Durkheim, *De la division du travail social*, « Préface », P.U.F, 2013 [1893], p. XXXVIII-XXXIX.

Weber Max, *Essais sur la théorie de la science*, Agora, Pocket, 1992 [1922]

Weber Max, *Économie et société, I, Les catégories de la sociologie*, Agora, Pocket, 2003 [1922]

Articles

Bourdieu Pierre, « Le champ scientifique », Actes de la recherche en sciences sociales, 1976, p. 88-104

Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante », Actes de la recherche en sciences sociales, 2003

Busino Giovanni, « L'objectivité dans les sciences humaines in *La sociologie sens dessus dessous*, Librairie Droz, 1992, p. 259-265

Callon Michel, « Sociologie de l'acteur réseau », in Madeleine Akrich, Michel Callon, Bruno Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Presses des Mines, 2013

Callon Michel, « Éléments pour une sociologie de la traduction, la domestication des coquilles St Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de St Brieuc », L'année sociologique, n°36, 1986

Latour Bruno, « Comment redistribuer le grand partage ? », Revue de synthèse, 3ème série, n°110, avril-juin 1983, p. 203-236

Lordon Frédéric, « Le désir de faire science », Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 119, 1997, p. 27-35

Lordon Frédéric, « L'empire des institutions (et leurs crises) », Revue de la régulation, 2010, https://journals.openedition.org/regulation/7748

Biographie

Doctorant en sociologie à l'EHESS, Victor COLLARD travaille sur l'œuvre et la trajectoire de Pierre Bourdieu, l'histoire sociale des idées et l'épistémologie des sciences sociales.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Preuves et objectivité : l'inégalité des exigences scientifiques dans les études du genre et des sexualités

Natacha APRILE

Sorbonne Université - Centre André Chastel

Pour citer cet article : Natacha APRILE, « Preuve et objectivité : l'inégalité des exigences scientifiques dans les études du genre et des sexualités » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 31-44.

Résumé

Dans le domaine des recherches en histoire du genre et des sexualités, la notion d'objectivité est régulièrement questionnée. Celle-ci est souvent utilisée pour invalider les travaux des chercheur.es de ce domaine quand iels sont jugé.es trop subjectif.ves ou militant.es. Cependant, le choix d'une spécialisation est forcément le résultat d'une inclination et d'un intérêt particulier pour un sujet. À partir de ce postulat, l'objectivité détachée, tant fantasmée dans le milieu universitaire, est illusoire. Autre point délicat, la notion peut parfois être prétexte à questionner la légitimité d'un.e chercheur.e à étudier certains sujets. L'objectivité est alors une injonction qui recouvre plusieurs réalités et, dans les études du genre et de la sexualité, se transforme en obligation de prouver le bien-fondé de sa réflexion.

Mots Clés : études du genre, sexualité, LGBTQI+, objectivité universitaire

Note liminaire

Cette contribution est rédigée en écriture inclusive. Dans cette perspective, le pronom « iels » désigne un ensemble de personnes de genres variés.

Introduction

C'est un fait récurrent et inhérent à la recherche sur les questions du genre et des sexualités[1] : il faut prouver sa « légitimité » à étudier ces sujets[2]. La notion donc, telle qu'elle est définie dans le domaine de l'histoire de l'art, peut-être rapprochée de la légitimité à caractère « traditionnel »[3]. Elle repose sur le respect de la méthodologie telle qu'elle a été établie pour organiser et institutionnaliser la discipline au moment de sa naissance[4]. Cette question est, comme nous le verrons dans cette analyse, un enjeu crucial dans le processus de légitimation et d'acceptation des questions sur le genre et les sexualités. Par le terme « légitimité », il est également sous-entendu une demande d'impartialité et de détachement total du sujet d'étude, tout cela en s'appuyant sur des preuves communément acceptées par la communauté scientifique en sciences humaines et sociales : soit les documents matériels (ou archéologiques) et les traces écrites[5], ces dernières jouant un rôle prépondérant dans le domaine de l'histoire et de l'histoire de l'art. Mais comme le souligne à juste titre Régis Revenin, dans son article « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », il est vain de croire à l'objectivité absolue : le choix d'une spécialisation est forcément le résultat d'une inclination naturelle et d'un intérêt particulier pour un sujet[6]. À partir de ce

---

[1] L'usage qui est fait ici du terme « sexualité » englobe plusieurs réalités : la sexualité comme institution, comme expérience et pratique érotique mais aussi comme identité sociale et politique (distinctions qui ont été déterminée en sociologie, notamment par la sociologue Stevi Jackson). Dans cet article, il est fait mention « des sexualités » ; l'emploi du pluriel prenant en compte la diversité des pratiques, des contextes et des individu.es comme le souligne et l'explique très justement le récent ouvrage collectif dirigé par Sylvie Steinberg, *Une histoire des sexualités* (2018). I. Clair, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticence », Cahiers du Genre, 2013/1, n°54, p. 93-120, p. 93 ; S. Steinberg (dir.), *Une histoire des sexualités*, Paris, PUF, 2018.

[2] La légitimité, comme le rappelle Brigitte Bouquet, est une notion complexe qui a plusieurs acceptions. On distingue la légitimité de droit de la légitimité sociale et elle peut s'imposer de diverses manières : « par la tradition, le statut, la connaissance, l'expertise, la conviction… ». Max Weber, Jürgen Habermas et Pierre Bourdieu ont mis cette notion au cœur de leurs réflexions. B. Bouquet, « La complexité de la légitimité », *Vie sociale*, vol. 8, n°. 4, 2014, pp. 13-23, p. 13.

[3] Max Weber a théorisé qu'il y avait plusieurs légitimités : une à caractère rationnel et reposant sur la croyance en la légalité et le droit ; une à caractère traditionnel reposant sur la croyance en des traditions pérennes et en ceux qui les exercent ; et une autre à caractère charismatique qui est une forme de domination imposée par le caractère exemplaire d'une personne. Pierre Bourdieu voyait dans toutes les formes de légitimité l'expression de la domination et de l'arbitraire, étant toutes liées à l'exercice du pouvoir. B. Bouquet, *op. cit.*, p. 14.

[4] Sur la naissance de la discipline « Histoire de l'art » et ses enjeux, cf. G. Glorieux, *L'histoire de l'art. Objet, sources et méthodes*, Rennes, PUR, 2015 ; M. Passini, *L'oeil et l'archive. Une histoire de l'histoire de l'art*, Paris, La Découverte, 2017.

[5] L'analyse de l'histoire se base sur les sources orales (pour les périodes contemporaines), les sources écrites et les sources archéologiques. P. Bonnechere, "2. Les sources de l'histoire", *Profession historien,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, pp. 27-39.

[6] R. Revenin, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », Genre & Histoire, n°1, 2007, p. 2-18, p. 5.

postulat, l'objectivité, tant fantasmée dans le milieu universitaire, est illusoire. Plus délicat encore, cette notion est devenue le prétexte à questionner la légitimité d'une personne à étudier certains sujets. A l'occasion d'une journée d'étude toulousaine consacrée aux jeunes chercheur.es, le débat a été orienté autour des motivations et du recul à avoir pour mener des recherches sur les homosexualités. La question de la légitimité a rapidement émergé, cristallisant des avis divergents sur la possibilité des jeunes chercheur.es à s'emparer de ces questions. Du reste, les opinions étaient également contrastées sur le bien-fondé d'un avis critique concernant les difficultés des historien.nes du début du XX^e^ siècle à s'emparer de ces thématiques. Cette contribution entend exposer ici les multiples pistes de réflexions que cette journée d'étude a ouvertes sur la réception des études sur les sexualités, notamment dans le domaine de l'histoire de l'art.

L'injonction à l'objectivité

Il est un constat récurrent pour tous.tes chercheur.es spécialisé.es dans les études du genre et des sexualités, il faut accorder un soin particulier à l'objectivité et veiller à ne pas laisser transparaître une passion débordante pour son sujet d'étude. D'autant plus dans le domaine de l'histoire de l'art, ces problématiques restent très prégnantes. Souvent moqué, considéré comme drôle ou fantasque, ce champ d'étude engendre nombres d'interrogations annexes concernant l'engagement politique, voire même la sexualité, des chercheur.es. Ces éléments sont régulièrement invoqués pour souligner l'implication ou la subjectivité des scientifiques. Ils servent également à questionner la légitimité à aborder ces questions. En histoire de l'art, il persiste encore une forme de classification des sujets dignes d'appartenir au domaine et qui n'est pas sans rappeler le concept de la « hiérarchie de la crédibilité » théorisé par le sociologue Howard Becker en 1967. Dans un contexte où les sociologues s'intéressant aux homosexualités et aux « déviances » étaient accusés de partis-pris, Becker invitait alors les chercheur.es à inclure tous les points de vue et ainsi à refuser toute hiérarchie morale[7] :

> Dans tout système de groupe hiérarchisé, les participants considèrent comme allant de soi le fait que les membres des groupes les plus élevés dans la hiérarchie ont le droit de définir la façon dont les choses sont en réalité [...] ainsi la crédibilité et le droit d'être entendu sont répartis de manière différentielle suivant les niveaux du système. En tant que sociologues, nous sommes accusés de partis pris [...] parce que nous refusons d'accorder du crédit ou de la déférence à un ordre des statuts établis dans lequel la connaissance de la vérité et le droit d'être entendu ne sont pas également répartis.[8]

[7] G. S. Rubin, « Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, Hors-série, n° 1, 2011, p. 2.
[8] H. S. Becker, « Whose Side are we on? », *Social Problems*, 14, 3, hiver 1967, pp. 239-247, p. 241-242. Traduction de Christophe Broqua, dans G. S. Rubin, *op. cit.*, p. 2.

De nos jours, malgré une perception tout autre des homosexualités par la société, ces mots font encore écho avec les critiques émises à l'encontre du prisme du genre et des sexualités en histoire de l'art. Ces analyses ne bénéficient toujours pas de la même crédibilité que celle accordée aux études qui relèveraient, par exemple, de l'identification des œuvres.

En effet, il est projeté sur ce domaine d'étude de nombreux fantasmes qui gravitent principalement autour de l'angoisse d'une réécriture de l'histoire et d'une manipulation des documents à disposition pour faire correspondre les faits à un idéal imaginaire. Quand il est demandé quelles sont les preuves de l'homosexualité, de la bisexualité ou du lesbianisme d'un.e individu.e, la véracité même du propos est remise en question : il est projeté l'accusation implicite d'une falsification des faits et d'une projection contemporaine de la sexualité et de l'existence sur des sociétés du passé. Mais quelle doit être la nature des preuves pouvant justifier de la sexualité d'un.e individu.e ? Qu'est-ce qu'une preuve ? Giovanni Businо définissait la notion de la sorte : « La preuve assure l'historien dans sa quête de la vérité. Les indices-effets permettent d'inférer les causes supposées. Ils sont les aspects non-intentionnels de la personnalité, non contrôlés consciemment, bien présents même si parfois ils demeurent cachés. La notion de preuve est à la base du métier de l'historien »[9]. Le travail de l'historien consiste en l'élaboration de récits plausibles et, dans ces narrations possibles, les doutes et les incertitudes sont l'opportunité d'approfondir de nouvelles questions[10]. Il ne nous est pas toujours possible d'obtenir la preuve de faits et, comme le rappelle Carlo Ginzburg, le contexte est le « lieu de possibilités historiquement déterminées, [qui] sert à combler ce que les documents ne nous disent pas sur la vie d'une personne. Mais il s'agit là d'éventualités, pas de conséquences nécessaires ; de conjectures, pas de faits avérés »[11]. À partir de ce constat, au lieu d'être rejeté systématiquement, les questionnements relatifs aux questions de genre et de sexe devraient être envisagés comme une possibilité et analysés à l'aide des documents à notre disposition.

L'objectivité ou la non-implication

L'objectivité est un point crucial dans ce domaine d'étude, puisqu'elle est systématiquement remise en question. Les questionnements consistent à connaître la sexualité du chercheur ou de la chercheuse, confondant ainsi le.la scientifique et son sujet d'étude.

[9] G. Businо, « La preuve dans les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, n°123, 2003, pp. 11-61, p. 43.
[10] *Idem*, p. 44.
[11] C. Ginzburg, *Il giudice e lo storico. Considerazioni in margine al processo Sofri*, Torino, Einaudi, 1991 (trad. franç,, Lagrasse, Verdier, 1997), cité dans G. Businо, *op. cit.*, p. 44.

Le degré d'investissement personnel dans les études du genre ou de la sexualité ne représente toutefois aucune différence avec un autre domaine de recherche. La subjectivité est à la source de tout travail : la spécialisation est le fruit d'une sensibilité et d'un attrait tout particulier pour un sujet. On choisit un domaine de spécialisation parce qu'il nous plait, nous interpelle, et potentiellement réveille en nous une sensibilité. Il y a donc forcément un peu de soi, un soi qui est rationalisé et tempéré pour produire une réflexion la plus objective possible. En plus d'être archaïque et obsolète, l'interrogation présente une part d'hypocrisie : souligner la part de subjectivité ne consiste qu'à dénoncer une évidence, à la base même de la recherche[12]. Les travaux féministes en sociologie l'ont bien montré : tout point de vue est situé. Il est influencé, inconsciemment ou non, par le milieu socio-économique et les expériences vécues. L'oubli des femmes – mais également des autres catégories de la population – dans la narration de l'histoire met en évidence l'emploi d'un biais androcentrique de la recherche[13]. À ce titre, s'intéresser à l'histoire des « dominé.es » de l'histoire est effectivement un parti-pris[14] ; au même titre qu'une histoire des « dominant.es ». L'injonction à l'objectivité détachée et sans affect est alors impossible et illusoire. Mais le processus scientifique dans lequel s'intègre la recherche consiste à rationaliser ce qui est, au départ, une réflexion personnelle en dépassionnant le sujet et en gardant une juste distance entre l'intérêt pour son sujet et l'objectivité. Cela permet de maintenir une forme de détachement vis-à-vis de son objet d'étude sans y projeter des désirs, qui fausseraient les résultats de la recherche. L'application d'une méthodologie, quel que soit le domaine, est la condition à la recherche d'objectivité. En histoire de l'art, les dissensions méthodologiques sont nombreuses[15]. Dans les années 1990, deux méthodes s'opposaient : d'un côté une démarche d'identification des œuvres et leur classification et une autre qui repose sur l'interprétation. D'une part, un soin tout particulier était accordé aux documents et aux faits attestés et d'autre part le fonctionnement de l'image et son message prévalaient[16]. Ces deux approches méthodologiques ne sont pourtant pas antagonistes et, réunies, constituent une analyse complète. La recherche documentaire est un des fondements de l'histoire de l'art grâce auquel, par la suite, il est possible d'élaborer une interprétation à l'aide d'autres champs disciplinaires[17]. C'est justement dans cette démarche-là que s'inscrivent les études du genre et des sexualités.

---

[12] Il est intéressant de souligner que les sensibilités sont devenues depuis quelques années des objets de recherches qui contribue à la prise en considération d'aspects avant niés, voire même discrédités, dans des domaines comme l'histoire ou l'histoire de l'art. Nous pensons notamment à l'important travail de Georges Vigarello, cf. avec Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine, *Histoire de la virilité*, Paris, éditions Seuil, 2011 ; avec Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine, *Histoires des émotions*, Paris, éditions Seuil, 2016 ; *Histoire de la fatigue : du Moyen-Âge à nos jours*, éditions du Seuil, 2020.

[13] A. Flores Espinola, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre*, vol. 53, no. 2, 2012, pp. 99-120, p. 99.

[14] Donna Haraway, en 2007, postulait que le point de vue des « assujettis » n'était pas une position « innocente » et qu'en ce sens les travaux féministes étaient également des « savoirs situés ». *Idem*, p. 109.

[15] G. Glorieux, *op. cit.*, p. 188.

[16] *Ibid.*

[17] *Idem*, p. 190.

Mais pour ces prismes un regard tout particulier est porté et ce sont les vies des chercheur.es qui sont analysées, de manière souvent intrusive et bien loin des considérations méthodologiques. Sur cette base, les exigences diffèrent entre les domaines de l'histoire ou l'histoire de l'art et celui des études du genre et des sexualités. D'un côté, les travaux sur le sexe et le genre sont régulièrement décrédibilisés sur le postulat que les chercheur.es sont directement concerné.es par leur sujet d'étude – par exemple, faire des études sur le genre quand on est une femme ou des études sur les sexualités quand on fait partie de la communauté LGBTQI+[18]. Il est courant de voir ces arguments-types surgir dans le but d'invalider l'entièreté du champ d'étude. De tels propos sont d'autant plus discutables quand on sait qu'il ne sera jamais reproché à un homme blanc hétérosexuel de n'étudier, par exemple, que des peintres blancs et hétérosexuels. Une nette dichotomie se dessine au regard des critères émis pour valider les analyses au sein même du domaine des études de genre et des sexualités. De ce côté, il est parfois reproché aux chercheur.es de ne pas être *queer*[19], de ne pas faire partie de la communauté LGBTQI+, car ainsi, en s'appropriant un sujet de recherche sur ce thème, en s'offrant une visibilité et en bâtissant une carrière sur ce type de travaux, iels ne font que perpétuer l'oppression et l'invisibilisation des communautés *queer*, en parlant en leurs noms de ce qui relève et pourrait relever de leurs cultures. La volonté de laisser la parole aux personnes concernées est directement héritée du militantisme. La démarche souligne que ces communautés peuvent produire et partager un savoir qui leur est propre et ainsi sortir de la position « d'objet d'étude » réduit au silence. Sans postuler pour autant que l'expérience d'un sujet est indispensable pour l'étudier, faire vivre ce sujet d'étude au sein des mouvements militants paraît cependant indispensable au sein d'une société où la prise de parole n'est pas égalitaire.

La crainte du militantisme

Nombreuses sont les oppositions à l'encontre de ce champ d'étude alors que la légitimité des recherches sur la sexualité, comme un phénomène social porteur de sens, a été reconnue depuis les années 1950-1960 dans le domaine de la sociologie[20]. Les réticences se cristallisent principalement autour de la question du militantisme, qui est au cœur des préoccupations. Dans cette perspective, les *Queer Studies* ne résulteraient que de ce type de démarche et les études sur les homosexualités, entre autres, n'auraient en définitive que l'intention de nourrir et justifier des idées politiques. La dualité entre militantisme et

[18] Acronyme qui signifie Lesbiennes, Gays, Bisexuel.le.s, Transgenres, Queer et Intersexes. Le signe « + » englobe toutes les autres réalités et identités de sexes et de genre. Il existe également d'autres variations de ces acronymes dont : LGBT, LGBT+, LGBTQ, ou encore LGBTQIA+.

[19] Terme qui désigne une personne dont l'orientation sexuelle ou l'identité de genre ne correspond pas aux modèles dominants de la société.

[20] Ce courant de pensée a été initié par des sociologues américains, formés à l'université de Chicago, comme John Gagnon, William Simon, Albert Reiss ou William Westley. G. S. Rubin, « Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, Hors-série, n° 1, 2011, p. 1.

recherche est également présente dans les domaines des sciences politiques ou de l'histoire religieuse. Cependant, l'intention de ces travaux n'est pas d'écrire ou nourrir une histoire militante mais de constituer une histoire relationnelle qui met en lumière les homosexualités comme de nouveaux sujets historiques[21]. Toutefois, les études de genre restent intimement liées aux mouvements sociaux et les changements qu'ils induisent permettent le renouvellement ou la précision des paradigmes[22]. Ce lien ténu entre ces deux mondes fait craindre un propos qui aurait perdu sa neutralité et explique sans doute la lente progression de ces thèmes en France.

Dans les travaux relevant de l'histoire ou encore de l'histoire de l'art, chercheurs et chercheuses doivent se prémunir de toute accusation de militantisme et, pour cela, doivent rationaliser au mieux leurs discours, pour se préserver de tout soupçon de passion ou d'emportement. Pour cela, l'opinion personnelle de l'auteur.ice ne doit pas être énoncée trop frontalement et doit être soutenue par des travaux scientifiques. L'accusation de militantisme est la principale menace qui flotte au-dessus de tous.tes chercheur.e.s et, si elle s'abat, peut décrédibiliser le propos présenté. Même si les travaux scientifiques proposés ne trahissent aucune opinion particulière, l'étude en elle-même rend les scientifiques concernés suspects. Dans le cas où le travail de recherche s'accompagne d'une activité militante autour de ces questions, leurs travaux seront observés avec encore plus d'attention et étudiés avec beaucoup de prudence. Un exemple, parmi tant d'autres, les travaux de Richard C. Trexler qui a étudié l'homosexualité dans les sociétés d'Ancien Régime sont, et même si leurs grandes qualités sont soulignées, étudiés avec précaution parce qu'il était ouvertement un militant des droits homosexuel.les[23]. Il en est de même avec l'historien Guido Ruggiero dont le militantisme est toujours signalé en avertissement avant lecture de ses travaux[24]. Mais pourquoi en est-il ainsi ? La question, à défaut d'y apporter une réponse, mérite d'être soulevée et envisagée.

Au contraire de la France, les historiens anglo-saxons n'hésitent pas à s'en emparer. Les conceptions sont radicalement différentes et, pour un regard français, la frontière est parfois floue entre recherche et militantisme[25]. En particulier, les universités américaines possèdent des départements de *Queer Studies*, où les deux aspects, sans forcément se mélanger, se nourrissent l'un l'autre. Les historiens anglo-saxons n'hésitent pas à s'attarder longuement sur la figure seule de l'homosexuel, alors qu'en France les analyses indirectes sont favorisées : l'étude de l'homosexualité se greffe à des considérations

[21] R. Revenin, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », *op. cit.*, p. 5.
[22] I. Clair, *op. cit.*, p. 106.
[23] Richard C. Trexler est un historien américain spécialiste de la Renaissance italienne, auteur notamment de « Ritual Behavior in Renaissance Florence : the Setting », *Medievalia et Humanistica, Studies in Medieval and Renaissance Culture*, New Series, 1973 ; *Life in Renaissance Florence,* New York-Londres, Academic Press, 1980.
[24] Guido Ruggiero est un historien américain, auteur de nombreux ouvrages dont *Machiavelli in Love: Sex, Self, and Society in the Italian Renaissance*, Baltimore, JHU Press, 2007.
[25] En Europe, cette situation est très spécifique à la France et les *Queer* et *Gender Studies* sont très présentes en Grande-Bretagne et en Allemagne par exemple. Cette réticence peut être liée à la difficulté qu'ont les prismes interdisciplinaires à se développer en France en histoire de l'art.

plus larges et ne nécessite alors aucune justification historique[26]. Il est commun aux États-Unis, et on pourrait même dire encouragé, de voir des chercheur.es associer leurs travaux scientifiques avec une démarche publiquement politisée[27]. Dans ce cas précis, leurs études viennent en complément de leur démarche militante. En s'appuyant sur ce constat, une différence de traitement et d'appréhension des *Gender* et *Queer Studies* émerge distinctement.

Genre, sexualité et histoire de l'art : tabou et projection

Dans le domaine de l'histoire de l'art, si l'étude des femmes dans l'art est encore parfois considérée comme anecdotique ou non pertinente[28], le tabou est quant à lui posé sur l'abord des homosexualités. En plus de soulever de nombreuses questions, il crée la polémique. Nous savons que les femmes comme les homosexuel.les ont une histoire[29] mais que celle-ci a été longtemps ignorée, invisibilisant ainsi son existence.

Il y a un certain scepticisme sur la valeur scientifique des études sur les homosexualités[30], et les *Queer Studies* ne seraient que le regroupement de suppositions qui relèvent d'une projection personnelle et limiteraient la véritable portée d'une œuvre[31]. Pour l'historienne de l'art Abigail Solomon Godeau, l'étude de l'homosexualité d'un artiste est, dans la plupart des cas, le transfert de la sexualité du chercheur sur celui qu'il souhaiterait être comme lui[32]. Cette perspective traduit une forme de confusion entre une production homoérotique[33] et le statut d'icône gay[34]. Dans ce dernier cas, ce n'est pas le contexte de réalisation ou l'intentionnalité de l'œuvre qui sont désignés comme ayant une signification en rapport avec le genre ou la sexualité, mais il est question de la manière dont elle est perçue *a posteriori*. Cette

[26] G. Poirier, *L'homosexualité dans l'imaginaire de la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1996, p. 3.
[27] Citons pour exemples, et non des moindres, les théoriciennes et militantes Monique Wittig et Judith Butler. Wittig était française et a enseigné et travaillé aux États-Unis.
[28] Si l'histoire des femmes s'est bien développée en France et notamment dans les champs de l'histoire et de la sociologie, les études en histoire de l'art restent comparativement peu nombreuses. Après la production d'études majeures, majoritairement américaines, dans les années 1980 axées sur les rapports entre genre et pouvoir, le champ peine à se renouveler. G. Pollock R. Parker, *Old Mistresses: Women, Art and Ideology*, London, Routledge & Kegan, 1981 ; L. Nochlin, *Femmes, art et pouvoir*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993 (Première éd. 1988).
[29] Mary McIntosh a historicisé l'homosexualité et a permis d'introduire cette idée majeure, mais pourtant évidente, que l'homosexualité avait son histoire propre. M. McIntosh, « The Homosexual Role », *Social Problems*, 16, 2, automne 1968, pp. 182-192 ; G. S. Rubin, « Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, Hors-série, n° 1, 2011, p. 11.
[30] Florence Tamagne le souligne : les travaux sur ces problématiques en France ont été longtemps ignorées ou marginalisées. F. Tamagne, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. nº 53-4, no. 4, 2006, pp. 7-31, p. 8.
[31] A. Solomon - Godeau, « Endymion était-il gay ? Interprétation historique, histoire de l'art homosexuelle et historiographie queer », dans S. Bellenger (dir.), *Girodet 1767-1824*, cat. exp., Paris, Gallimard, 2005, pp. 81-95, p. 88.
[32] *Id.*, p. 82.
[33] Cela peut être valable pour une production homoérotique mais aussi pour tout autre production qui aurait potentiellement des connotations homoérotiques, que ce soit par un contexte de réalisation dans un milieu homophile, ou par la représentation d'une iconographie, ou d'une gestuelle ambiguë et connotée, par exemple.
[34] En ce qui concerne l'art, le terme d'« icône gay » qualifie une production ou un thème qui a été désigné et est considéré comme homoérotique. Cela peut-être également une référence au sein même des communautés LGBTQI+.

méprise est à l'origine de plusieurs incompréhensions et de nombreuses objections contre les études du genre et de la sexualité.

Ce prisme peine donc à convaincre les chercheurs qui s'inscrivent dans une perception de l'histoire de l'art où l'analyse des homosexualités est presque absente, car relevant de l'anecdote ou du fantasme. Certains historiens reprochent aux recherches sur le genre et les homosexualités leur part de perception, de ressentis et de sensibilité qui ne font pas, selon eux, un propos scientifique viable. En effet, les études sur ces thèmes, faute de sources abondantes, font appel à la sensibilité du spectateur et du chercheur, loin des connaissances traditionnelles sur l'œuvre, pour laisser place à ses sens face à la production en elle-même : qu'est-ce que nous voyons, que ressentons-nous, quelles idées la vision de cette œuvre nous as véhiculées ? Le rapport à la production artistique, qui de ce fait a une grande part de subjectivité, est plus instinctif.

De la sorte, les *Queer Studies* s'inscrivent dans la continuité d'une démarche interprétative et reposent en partie sur l'analyse de la signification des œuvres et de leur portée. En cela, elles appliquent la méthodologie interprétative au prisme du genre. *A priori*, par leur méthode, les études du genre s'opposent à une histoire de l'art basée sur l'identification des œuvres. Mais il serait plus exact de considérer les *Queer studies* en histoire de l'art comme une forme de compromis entre ces deux approches : une grande part de l'analyse découle d'une identification des « signes » qui fournissent les éléments de bases à la formulation d'une interprétation. L'application de cette méthodologie d'histoire de l'art permet aux chercheur.es d'objectiver leurs sujets de recherche et de laisser les partis-pris de l'auteur.rices de côté.

Des demandes de preuves inégales

Cependant, pour étudier ou affirmer l'homosexualité ou la bisexualité d'une personnalité, des preuves d'une pratique sexuelle avec un partenaire du même sexe sont demandées. Mais qu'entendons-nous précisément par pratique sexuelle[35] ? Quels actes méritent ce titre et quels sont ceux qui ne sont pas reconnus ? Sous quelles formes doivent se présenter les témoignages d'une activité sexuelle ? Dans cette perspective-là, nous constatons que sont écartés les démarches de séductions, les sous-entendus, l'érotisme – assumé ou non –, les subtilités des comportements érotiques, et qu'il est demandé des preuves d'actes sexuels qui entrent dans une conception hétéronormée[36] de la sexualité. En outre, cette demande de preuve suppose qu'il y aurait une uniformité et une convergence des pratiques, permettant

[35] Ces interrogations sont également partagées par Anne-Claire Rebreyend, A.-C. Rebreyend, « Des amours bisexuelles dans le Paris des années 1920 aux années 1940 : le parcours de Charlotte », *Revue d'histoire critique*, n° 119, Paris, Association Paul Langevin, 2012, p. 2.

[36] Qui suppose que l'hétérosexualité est la norme et la seule orientation sexuelle envisageable. Sur l'élaboration de ces notions, voir N. Chetcuti, « Hétéronormativité et hétérosocialité », *Raison présente*, n°183, 3e trim. 2012, Sexualités, normativités, pp. 69-77.

d'élaborer un protocole unifié des comportements humains ; une chose qui n'est pas réalisable dans les sciences humaines et sociales[37]. La demande de preuve trahit une vision réductrice des comportements humains en matière de sexualité, héritée des conceptions judéo-chrétiennes de la sexualité[38].

En histoire de l'art une autre difficulté s'ajoute, nous constatons qu'il est attendu de l'artiste un comportement irréprochable ou, tout du moins, une attitude qui provoque l'admiration. Ce dernier devrait montrer l'exemple et être en accord avec la beauté de ce qu'il produit. Les historiens d'art, jusqu'aux années 1980, taisaient toutes informations déplaisantes dans la vie des artistes, sans doute par crainte de faire l'apologie de mœurs contraires à leurs idéaux. De la sorte, un processus d'idéalisation de la figure de l'artiste avait été mis en place et tendait à créer une image fausse des artistes, à les faire rentrer dans le moule de l'artiste-type, qui, s'il ne s'y conformait pas, ne méritait pas d'être reconnu ou admiré. Toutefois on peut se demander pourquoi il n'est pas difficile d'obtenir de multiples détails quand il s'agit d'histoires hétérosexuelles ou encore de secrets d'alcôves, alors que des événements similaires dans un couple de même sexe sont tus. Ce type d'anecdotes se base parfois sur des rumeurs mais est pourtant mentionné dans les travaux de recherche alors qu'en parallèle, il est exigé des preuves très concrètes quand il s'agit d'amours homosexuelles ou lesbiennes : des correspondances qui feraient explicitement référence à des relations sexuelles, des œuvres où des actes sexuels entre personnes de mêmes sexes seraient explicitement représentés, etc. Bien évidemment, ces exigences ne peuvent que très rarement être satisfaites quand l'étude porte sur des périodes d'Ancien Régime, où les homosexualités étaient punies par la loi et parfois par la peine de mort. Mais à ce titre, parce que les relations entre personnes du même sexe s'inscrivent dans ce contexte de transgression et d'illégalité, il est d'autant plus intéressant de les étudier. Réduite à la notion de voyeurisme, l'importance de ces informations est annihilée et par ce biais la pertinence de ce prisme d'analyse est invalidée. Contrairement aux autres domaines des sciences humaines, les réponses aux questions soulevées par les études des sexualités ne sont pas dans les textes, mais font appel à une sensibilité aux non-dits[39]. Ce sont tous ces éléments qui font la complexité des études sur les homosexualités et leur donnent un aspect pluridisciplinaire et atypique.

En outre, ces divers éléments soulevés nous amènent indubitablement à nous questionner sur les producteur.rices du savoir. Qui écrit l'histoire ? Qui produit la recherche scientifique en histoire et en histoire de l'art ? A l'exception faite du milieu des études féministes et sur le genre, qui est à dominante féminine, les enseignant.es du supérieur sont essentiellement des hommes[40]. Au regard du bilan 2019

[37] G. Busino, *op. cit.*, p. 11.
[38] Le catholicisme en Europe dans les sociétés d'Ancien Régime s'est démarqué par une vive intention de contrôler et régir les sexualités de ses fidèles. M. Pelaja, L. Scaraffia, Due in una carne. Chiesa e sessualità nella storia, Roma, Editori Laterza, 2008.
[39] A.-C. Rebreyend, « Des amours bisexuelles dans le Paris des années 1920 aux années 1940 : le parcours de Charlotte », *Revue d'histoire critique*, n° 119, Paris, Association Paul Langevin, 2012, p. 2.
[40] R. Revenin, *op. cit.*, p. 4.

menée par le ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation, sur la totalité du personnel enseignant titulaire dans l'enseignement supérieur en 2017-2018, 63% étaient des hommes[41]. Dans cet ensemble, en 2018, les femmes ne représentaient que 44% des maîtresses de conférence et maîtresses assistantes et seulement 25% étaient professeures des universités[42]. En sciences humaines et sociales, les femmes ne représentaient que 46% des effectifs d'enseignants chercheurs titulaires[43]. Si ces chiffres ne permettent pas de connaître en particulier le nombre de femmes présentes dans le domaine de l'histoire de l'art, les statistiques mettent en lumière un environnement dominé par la présence des hommes. En ce qui concernent les personnes s'identifiant à la communauté LGBTQI+, les études manquent. Il reste néanmoins évident que la production des savoirs est émise en majorité par des hommes, qui déterminent ainsi la valeur des thématiques et des prismes choisis. La présence des femmes dans la recherche en France s'accroît progressivement, mais lentement, et peut également expliquer le développement au ralenti des études de genre et des sexualités. Face à un corps scientifique essentiellement masculin et étranger à ces thèmes, celles et ceux qui travaillent sur ces sujets de recherche doivent perpétuellement prouver la pertinence de leur objet d'étude et lutter contre la marginalisation de leur travail à l'intérieur, comme à l'extérieur, de l'université.

Dans ce contexte, les études du genre et des sexualités représentent un contrepoint indispensable à l'élaboration d'une histoire globale et, de ce fait, au plus près de l'objectivité. Dans le prolongement des réflexions d'Anne Creissels et Giovanna Zapperi, ne faudrait-il pas considérer ces études, non pas uniquement comme une discipline à part des sciences humaines et sociales, mais également comme une méthodologie ? Cette méthode, en invitant à la transdisciplinarité, introduit des aspects critiques dans la production des savoirs[44]. Les *Queer* et *Gender Studies* permettent l'approfondissement de la réflexion et sa théorisation. En histoire de l'art, cette approche permet l'histoire totale d'un artiste, sous toutes ses facettes, et questionne également un domaine dont le manque de dynamisme est régulièrement souligné, mais qui persiste à refuser cet angle d'étude et qui reste hermétique à ces apports[45]. Cette réticence est également justifiée par les découpages historiques rigides qui régissent le domaine et qui freinent les approches transdisciplinaires et transhistoriques[46]. Les études du genre et des sexualités proposent donc

[41] Brochure 2019 « Vers l'égalité femmes-hommes ? Chiffres clés » du Ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation, p. 30. URL : https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/Brochures/32/8/parite2018_stats_A5_11d_908328.pdf. Consulté le 12 octobre 2020.
[42] *Id.*, p. 32.
[43] *Id.*, p. 33.
[44] A. Creissels, G. Zapperi, « Histoire de l'art en France et *gender studies* : un mariage contre nature ? », *Perspective*, n°4, 2007, p. 5.
[45] Anne Creissels et Giovanna Zapperi analyse cette réticence au refus d'intégrer la transdisciplinarité et la dimension politique dans les recherches en histoire de l'art, des éléments qui sont très présents dans l'image des études du genre et des sexualités. Le domaine de l'histoire de l'art à cause de cela, en France tout particulièrement, manque de dynamisme. Elles expliquent : « Aborder l'histoire de l'art dans la perspective des *gender studies* signifie évidemment abandonner la tour d'ivoire de l'auto-référentialité pour inscrire l'art dans la complexité des rapports sociaux, dans ses contextes historiques et culturels, et dans la production de sens et d'idéologies ». *Ibid.*
[46] *Ibid.*

une méthodologie supplémentaire de recherche pour étudier les artistes et leur vie dans toute leur complexité. Dans ces analyses critiques, les dimensions sociales, politiques et culturelles sont alors prises en compte. Ces éléments permettent de tracer un ensemble complexe, indispensable à une compréhension exhaustive d'un sujet d'étude. Grâce à ces outils, de nombreux sujets sont renouvelés à l'instar des productions caravagesques, dont l'homoérotisme est régulièrement survolé[47] ou encore comme le démontrent les travaux de Valérie Traub sur les lesbiennes à l'époque moderne et leur supposée invisibilité[48]. Une étude globale, sous ses multiples aspects, garantit l'objectivité scientifique et une analyse nuancée. Cette approche place ainsi les œuvres dans notre présent, soumises à notre regard actuel. La posture, comme le souligne les travaux de Georges Didi-Huberman, immisce indéniablement une part d'anachronisme qu'il faut consciemment intégrer, car elle est inévitable et nécessaire[49]. L'analyse des œuvres est donc ancrée dans un rapport anachronique, qui insuffle de l'audace dans l'histoire de l'art, une audace qui offre un regain de vitalité et dont les études du genre et des sexualités sont garantes.

Conclusion

Si l'objectivité est une exigence nécessaire et indispensable à la recherche scientifique, il faut prêter attention à la manière dont cette notion est définie et utilisée. En ce qui concerne les études du genre et de la sexualité, la définition de l'objectivité se fait stricte et tend à réduire le champ des possibilités afin de ne répondre qu'à un schéma parfois stéréotypé et hétéronormé des expériences humaines. Parfois trop assimilée à la notion d'implication ou d'affect, l'objectivité ne doit pas être uniquement réduite à cela, car elle est avant tout un processus de rationalisation des informations qui sont à notre disposition. Par ce prisme, nous pensons et réfléchissons nos sujets d'études ; mais au final, ce n'est qu'après avoir pris connaissance de tous les éléments et procédé à un examen distancié, que nous produisons un avis qui, lui aussi, nous est tout personnel. Ce travail de réflexion et les conclusions qui en découlent, cristallisent une opinion et donc une subjectivité.

Notion complexe et ambiguë, tout à la fois nécessaire et inatteignable, l'objectivité est une chimère universitaire, qui se confronte régulièrement à la réalité des expériences humaines : tout avis est situé et découle d'une expérience subjective et unique. La pleine conscience de ce paradigme permet de se prémunir des éventuelles projections et demande pour cela une perpétuelle introspection et une position de retrait vis-à-vis de son propre travail. Les *Queer Studies* en histoire de l'art, comme dans

[47] N. Aprile, « La légende Caravage. Vie et œuvre de l'artiste, entre fantasmes et réalités », *Les Cahiers de Framespa*, n°35, 2020.
[48] V. Traub, « The renaissance of lesbianism in early modern England », *GLQ : a journal of lesbian and gay studies*, volume 7, numéro 2, Duke University Press, 2001, pp. 245-263.
[49] G. Didi-Huberman, *Devant l'image. Questions posées aux fins d'une histoire de l'art*, Paris, Éditions de Minuit, 1990 ; *Devant le temps : Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Éditions de Minuit, 2000.

d'autres domaines, bénéficient d'un rempart « d'objectivité » et travaillent à la fois sur la technicité des œuvres, leurs histoires et leurs contextes de production pour nourrir, en amont, une analyse et une interprétation. Grâce à ce travail aux multiples facettes, les études du genre et des sexualités parviennent ainsi, à l'inverse des reproches qui lui sont habituellement faits, à une histoire de l'art qui tend à l'exhaustivité.

Bibliographie

ARIES Philippe, « Réflexions sur l'histoire de l'homosexualité », *Communications*, 35, 1982, p. 56-67.

BONNECHERE Pierre, "2. Les sources de l'histoire", *Profession historien,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, pp. 27-39.

BUSINO Giovanni, « La preuve dans les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, n°123, 2003, pp. 11-61, p. 43.

CHETCUTI Natacha, « Hétéronormativité et hétérosocialité », *Raison présente*, n°183, 3e trim. 2012, Sexualités, normativités, pp. 69-77.

CLAIR Isabelle, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticence », *Cahiers du Genre*, n°54, 2013/1, p. 93-120.

DE HALLEUX Élisa, « Androgynie, érotisme et ambiguïté de l'image picturale à la Renaissance : un exemple paradigmatique », *Seizième siècle*, n°7, 2011, p. 37-47.

DE HALLEUX Élisa, « Les figures androgynes de la Renaissance : l'ambiguïté sexuelle dans l'art et la théorie artistique au XVI^e^ siècle », thèse de doctorat sous la direction de Philippe Morel, Paris, Université Panthéon Sorbonne, 2012.

FLORES ESPINOLA Artemisa, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, pp. 99-120.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 1 : La volonté du savoir,* Paris, Éditions Gallimard, 1976.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 2 : L'usage des plaisirs*, Paris, Éditions Gallimard, 1984.

PELAJA Margherita, SCARAFFIA Lucetta, *Due in una carne. Chiesa e sessualità nella storia*, Roma, Editori Laterza, 2008.

POIRIER Guy, *L'homosexualité dans l'imaginaire de la Renaissance*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1996.

REED Christopher, *Art and homosexuality: a history of ideas*, New York, Oxford University press, 2011.

REVENIN Régis, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », *Genre & Histoire*, n°1, 2007, p. 2-18.

RUBIN Gayle S., « Les sciences sociales à la découverte de l'homosexualité », *Genre, sexualité & société*, Hors-série, n° 1, 2011.

SMALLS James, *L'homosexualité dans l'art*, New York, Parkstone Press, 2003.

SOLOMON - GODEAU Abigail, « Endymion était-il gay ? Interprétation historique, histoire de l'art homosexuelle et historiographie queer », dans BELLENGER Sylvain (dir.), *Girodet 1767-1824*, cat. exp., Paris, musée du Louvre 22 septembre 2005 - 2 janvier 2006, Paris, Gallimard, 2005, p. 81-95.

STEINBERG Sylvie (dir.), *Une histoire des sexualités*, Paris, PUF, 2018.

Biographie

Titulaire d'un Master en histoire de l'art moderne de l'Université Toulouse-Jean Jaurès, Natacha Aprile a mené, sous la direction d'Anne Perrin Khelissa, une recherche sur l'homoérotisme dans l'œuvre du Caravage et sur l'entourage de collectionneurs et de protecteurs autour du peintre (Rome, XVIII[e] siècle). Elle mène une thèse d'histoire de l'art à Sorbonne Université sous la direction de Christine Gouzi intitulée « Troublante Christine. Réseaux, genre et imagerie de Christine de Suède (1626-1689) du XVII[e] siècle à nos jours ». Cette recherche analyse la représentation de l'ambiguïté du genre de la reine ainsi que son investissement artistique du point de vue de l'histoire de l'art mais aussi de l'histoire des sexualités et des études de genre.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Ernst Cassirer et la question de la réalité : La recherche scientifique et la question de l'idéalisme subjectif

Hervé Toussaint ONDOUA
Ecole Normale Supérieure de Bertoua-Cameroun

Pour citer cet article : Hervé Toussaint ONDOUA, « Ernst Cassirer et la question de la réalité : La recherche scientifique et la question de l'idéalisme subjectif » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 45-57.

Résumé

La question du langage se pose dans un environnement où la question de la connaissance de la vérité connaît un certain reflux. Le constat qui se dégage est que l'inflation du langage se fait au détriment de la réalité. Le mot d'ordre peut se résumer au fait que le monde n'est plus à connaître, mais à interpréter, car notre ontologie dépend entièrement des formes de notre langage selon le postulat « Being = language ». Dès lors, nous passons du primat de la matière à celui du langage : le discours apparaît comme autoréférentiel. Dans cet univers clos du discours, la réalité extérieure est dissoute, car c'est à travers le langage que se construit la réalité. Cette approche rompt ainsi avec la philosophie traditionnelle platonicienne. Le monde ici est à transformer, car il est régi par les lois. Il revient au sujet connaissant de se projeter vers le monde pour découvrir les lois afin de le transformer (c'est l'objet par exemple de la sociologie, de la géographie…). Cette ancienne approche repose ainsi sur l'assertion d'une théorie du reflet. La rupture avec cette logique classique platonicienne s'opère avec le déplacement de la question de l'être vers la question du discours. Le monde en soi n'existe pas, il est à interpréter. Ce constructivisme et cet idéalisme subjectif sont soutenus par les philosophes analytiques tels Ernst Cassirer, Berkeley.

Mots clés : langage, réalité, Ernst Cassirer, idéalisme subjectif

Le constat du surinvestissement de la pensée autour du langage reste un phénomène remarquable de l'époque contemporaine. Activité typique de la philosophie analytique - par opposition à la philosophie du langage logique et scientifique - la philosophie du langage demande que l'on questionne la manière dont l'homme, par son langage, pense le monde. Le problème n'est plus « que puis-je savoir »[1], mais « comment parlons-nous »[2]. Dès lors, la philosophie cesse d'être au service de la vérité, son but étant désormais la quête du sens et la clarification des énoncés[3]. Précisons que d'après la théorie du reflet, « un jugement est vrai quand ce qu'il énonce est conforme à son objet »[4]. C'est cette définition classique de la vérité qui domine dans la théorie de la vérité. Elle implique qu'on admet l'existence d'une réalité objective qui est « reproduite », « reflétée » par l'esprit[5]. Cette réalité objective existe en dehors et indépendamment de tout esprit. Mais cette logique traditionnelle rompt avec l'approche contemporaine de la philosophie du langage. Celle-ci établit l'idée selon laquelle il est vain et inutile de chercher à rendre vrais nos énoncés en les confrontant à la réalité, car l'enjeu ici est de rechercher le sens des énoncés. Cette recherche donne à l'herméneutique tout son sens. On appelle herméneutique l'ensemble des connaissances et des techniques qui permettent de faire parler les signes et de découvrir leur sens[6]. Cette herméneutique implique qu'il « n'y a pas de vérité parce que tout est affaire d'interprétation »[7]. Cette universalité du règne interprétatif implique qu'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations[8], toute chose qui s'oppose à la philosophie traditionnelle.

Historiquement, dans la philosophie traditionnelle, il existe un lien étroit entre la pensée et le langage, la fonction de ce dernier étant l'extériorisation de « l'Idée ». Mais avec la philosophie analytique contemporaine, ce lien qui unissait la pensée - c'est-à-dire l'esprit - au concept ou à la représentation mentale est rompu, le langage se suffisant à lui-même pour fonder toute connaissance. C'est ce déplacement qui explique ce que Gilbert Hottois appelle l'« inflation du langage »[9]. Selon lui, « l'inflation du langage »[10] est « caractéristique de l'émergence secondaire de l'humain »[11]. Comme le précise Gilbert Hottois, une telle inflation signifie que « l'homme n'habite plus le réel »[12] puisqu'il se contente désormais de hanter le langage même là où il croyait « pénétrer plus intimement l'habitat du monde et la texture de

[1] D. Huisman (dir.) *Histoire des philosophes illustrée par les textes*, Paris : Nathan , 1996, p.353.
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*
[4] A. Schaff , *Langage et connaissance*, Warszawa : Anthropos,1969, p. 205.
[5] *Ibid,* p. 207.
[6] M. Foucault, Les *Mots et les choses*, Paris : Gallimard, 1996, p. 44.
[7] J. Grondin, *L'Herméneutique*, Paris : PUF, 2006, p. 4.
[8] *Idem.*
[9] G. Hottois, *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles : Université de Bruxelles, 1972, p. 20.
[10] *Ibid*, p. 29 ;
[11] *Idem.*
[12] *Idem.*

l'espace » [13] Le caractère autoréférentiel qui sacralise l'hégémonie du langage signifie en fin de compte que le langage ne possède aucun signifié transcendantal qui puisse lui donner sa signification. Ainsi, avec la centralité du langage, « nous n'aurions plus affaire qu'à la diversité des "récits", à la variété des "interprétations", à la pluralité des "descriptions" »[14]. C'est ici que le langage s'est imposé comme « un champ transcendantal indépassable »[15]. La conséquence qui en découle est qu'« enfermés dans l'univers langagier, le monde nous serait inaccessible »[16]. À partir de là, il apparaît que « l'ordre du monde est langage »[17] ; bien plus, il est dit qu'« il n'y a pas de sens à distinguer ce qui dépend du langage et ce qui dépend du monde »[18]. Aussi apprend-on que le monde se confond avec ce que nous pouvons en dire[19]. C'est dans ce sens qu'un auteur comme Francis Wolff a pu parler de « langage-monde »[20]. Ce qu'un tel concept signifie, c'est l'impossibilité d'excéder « la structure et les limites » du langage.

Une telle approche, qui découle des vues les plus radicales de l'idéalisme linguistique implique entre autres conséquences, la négation de l'existence du monde en soi, un monde indépendant de la conscience ou encore des structures linguistiques qui le décrivent[21]. Comme autre conséquence, il y a comme le rappelle Alan Sokal, l'idée suivant laquelle le monde, entendu comme nature ou comme réalité sociale, est fondamentalement une construction linguistique[22]. C'est au nom de cet idéalisme linguistique que la quête de l'objectivité a été rejetée et que la connaissance scientifique du monde a été niée sous prétexte qu'elle se contente de refléter et d'encoder les idéologies dominantes et les relations de pouvoir de la culture qui a produit cette connaissance[23]. Notons que ce rejet de l'objectivité de la réalité trouve son point culminant au cours du XX[e] siècle. C'est précisément à cette période que l'homme se « trouve essentiellement comme "vivant parlant" »[24]. Une telle logique implique que « les limites de la langue sont les limites de notre univers »[25]. Par conséquent, « le langage ne renvoie plus à la réalité mais simplement à lui-même »[26].

C'est donc dans ces termes que la vieille métaphysique a été contrariée dans son ambition de parler du sujet, du réel, et à établir la vérité la plus objective possible. L'abandon de la prétention ontologique de la philosophie s'est fait au bénéfice d'une activité de type métalinguistique.

---

[13] *Idem*..
[14] C. Morilhat, *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Suisse : Page deux, 2008, p. 13.
[15] *Idem*
[16] *Idem*.
[17] *Ibid.,* p. 15.
[18] *Idem*.
[19] F. Wolff , *Dire le monde*, Paris : PUF, 1997, pp.14-15.
[20] F. Wolff, cité par C. Morilhat, *Empire du langage ou impérialisme langagier ? Op. cit.* p.15.
[21] F. Wolff , cité par C. Morilhat, *Ibid.*
[22] A. Sokal (dir.) *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob,1997, p. 306.
[23] *Ibid*, pp. 306-307.
[24] C. Morilhat Claude, *Empire du langage ou Impérialisme langagier ?* Lausanne : Page deux, 2008, p. 9.
[25] *Idem*.
[26] *Idem*.

L'une des conséquences les plus visibles de la fin de l'ontologie et du privilège du langage est l'éclatement du « centre », qui implique le déplacement de l'accent de l'instance ontologique et rationnelle vers l'instance infra-ontologique et infra-rationnelle. La vocation du sujet connaissant n'est plus la découverte des lois du monde extérieur, puisque tous les actes de connaissance sont des actes linguistiques (*speech acts*).

Cette approche a trouvé un écho favorable auprès des philosophes tels que Ernst Cassirer.

Au cœur de la philosophie analytique, il y a l'idée selon laquelle il n'existe aucun lien entre le langage et la réalité. Cassirer pense qu'entre le mot et la chose, il n'existe aucune correspondance : la chose en soi n'existant pas, elle n'apparaît plus que comme une manifestation du langage lui-même. Chez Cassirer une telle approche implique par exemple la rupture avec l'idée d'universel, dans la mesure où tout langage est un idiome qui sort de toute logique universelle. La théorie de la connaissance, chez cet auteur, met en relief l'idée selon laquelle l'objet n'est pas « donné », mais toujours « imposé ». Cette imposition s'explique par le fait que l'objet est toujours une construction de l'esprit, une production de l'esprit[27].

La vérité du coup est immanente au schème conceptuel de notre langage, aux entités qu'il pose. L'enjeu étant ici d'avoir le langage le plus parcimonieux et le moins ambigu possible, puisque notre ontologie dépendra entièrement des formes de notre langage selon le postulat « Being = language ». Cette radicalisation du langage renverse la dimension référentielle spéculaire[28]. Être, c'est être perçu. La réalité est une construction du langage. Une telle approche donne un sens à la philosophie des formes symboliques, dont Cassirer est l'une des figures emblématiques. Pour Adam Schaff, on peut affirmer que pour le néokantisme dont Cassirer se fait le chantre, « le langage crée l'image de la réalité »[29]. Cette philosophie rejette la thèse selon laquelle « notre vision de la réalité est le reflet d'un ordre de choses indépendant de nous »[30]. Du coup, nous sommes amenés à nous interroger : en rompant toute correspondance entre le mot et la chose, la philosophie des formes symboliques ne fait-elle pas le lit du subjectivisme et du relativisme? S'il est vrai qu'avec la philosophie des formes symboliques, il n'y a aucun rapport d'identité entre le fait et le langage, ne risque-t-on pas de sombrer dans une absence d'identité définie qui prédispose le sujet à une incapacité de juger, compte tenu de l'absence de critères fondés ? Au vu de tout ce qui précède, l'idéalisme subjectif de ces auteurs ne constitue-t-il pas une source vers la fin de l'objectivité ?

Kant et la question de la connaissance : vers l'idéalisme objectif

[27] E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques I*, Paris : Minuit, 1972, p.18.
[28] J-P. Resweber, *La philosophie du langage*, Paris : PUF, 1978, pp. 16-18.
[29] A.Schaff , *Langage et connaissance*, *Op. cit.*, p. 49.
[30] *Idem.*.

Néokantiste, Cassirer rompt avec le dualisme de Kant qui admet l'existence du monde des choses en soi, objectif et extérieur par rapport à la connaissance. En effet, la théorie kantienne se comprend en termes de représentation du réel dans l'esprit parce que l'« *ego* » a un pouvoir de donner *a priori* le principe de la synthèse du phénomène. Kant consacre l'entendement humain comme le législateur du monde extérieur. Il limite la connaissance aux seuls phénomènes et établit la vérité, l'objectivité en termes de représentation adéquate du réel dans l'esprit[31]. Pour Kant, notre connaissance commence par l'expérience mais ne se limite pas pour autant à cette sphère[32]. Il soutient dans l'introduction de la *Critique de la raison pure :* « Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, il n'y a là aucun doute ; car par quoi le pouvoir de connaître serait-il éveillé et mis en exercice, si cela ne se produisait pas par des objets qui frappent nos sens ? »[33]. Kant fait remarquer que les connaissances empiriques sont dépourvues de nécessité et d'universalisme rigoureux. Il note à cet égard que l'expérience ne donne jamais à ses jugements une universalité vraie ou rigoureuse, mais seulement supposée ou comparative[34]. Dans le but de fonder rationnellement l'expérience, la partie intitulée « l'esthétique transcendantale » nous offre la clef à la solution de ce problème, car les formes *a priori* de la sensibilité (espace et temps) sont non seulement les conditions et l'expérience, mais aussi des sources de la connaissance synthétique. Dans « l'esthétique transcendantale, nous isolerons d'abord la sensibilité, en séparant tout ce que l'entendement y pense par ses concepts, de telle sorte qu'il ne reste que l'intuition empirique »[35]. En second lieu, « nous écarterons encore tout ce qui appartient à la sensation, de sorte qu'il ne reste plus que l'intuition pure et la simple forme des phénomènes, seule chose que la sensibilité puisse fournir *a priori* »[36]. Par conséquent, « il résultera de cette recherche qu'il y a deux formes pures de l'intuition sensible, comme principes de la connaissance *a priori*, à savoir l'espace et le temps »[37]. La recherche des formes de la sensibilité que sous-tend le but de « l'esthétique transcendantale » est de parvenir à la constitution d'une connaissance rationnelle. De cette étude de l'esthétique, il s'ensuit que la première condition pour que l'objet puisse être connu est qu'il soit donné à la sensibilité, notamment dans les formes de l'espace et du temps, nécessaire pour que l'objet soit déterminé *a priori*. Ensuite, il faut que cet objet soit pensé à travers l'espace et le temps. Comme la sensibilité contient les formes du temps et de l'espace, l'entendement est par contre constitué des concepts purs, en tant que façon de penser l'objet d'une manière générale. « La logique transcendantale » de La *Critique de la Raison Pure* est la partie de « la théorie transcendantale » des éléments, qui renferme les principes de la pensée. Dans ce sens, l'entendement est législateur de la nature. Il en découle alors que la raison humaine commande à la nature en lui imposant des règles indéniablement

[31] *Ibid*, p. 52.
[32] E. Kant, *Critique de la raison pure*, Paris : Flammarion, 1987, p. 68.
[33] *Ibid,* p. 63.
[34] *Ibid*, p. 65.
[35] *Ibid*, p. 89.
[36] *Idem*.
[37] *Ibid*, p. 90.

subjectives, mais ayant une portée absolument universelle. Ainsi, la raison détermine son objet *a priori*, elle rend possible la connaissance scientifique. Kant affirme à ce sujet : Nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons-nous-mêmes[38]. « L'idéalisme transcendantal » suppose ainsi que l'esprit, au lieu de se subordonner aux données, les soumet à ses propres lois, c'est-à-dire que dans la construction de l'objet de la connaissance, l'esprit participe activement. Cependant, du point de vue de la logique, la pensée est première par rapport à l'activité synthétique de l'entendement sur les données sensibles. Ainsi, les concepts de l'entendement subsument les impressions sensibles dans les formes universelles et objectivement valables pour tous. A ce sujet, Kant pense que « nous ne pouvons rien nous représenter comme lié dans l'objet, sans l'avoir auparavant lié nous-mêmes »[39], et par conséquent, « de toutes les représentations, la liaison est la seule qui ne peut pas être donnée par les objets »[40]. Cependant, elle « ne peut être effectuée que par le sujet lui-même, puisqu'elle est un acte de sa spontanéité »[41].

Notons que, les catégories ou concepts purs de l'entendement, dans leur fonction, n'exercent pas leur pouvoir indépendamment de la sensibilité. En conséquence, il faut toujours à l'entendement une matière à laquelle il puisse appliquer ses concepts. Il en résulte que l'entendement a une fonction fondamentale : celle de ramener à l'unité le divers sensible.

Comme le réel est une construction de notre entendement, Kant considère les conditions subjectives de notre esprit comme des lois qui commandent à la nature. Ainsi, les concepts de l'entendement subsument les impressions sensibles dans les formes universelles et objectivement valables pour tous. L'entendement se rapporte aux phénomènes parce que la construction de l'objet de connaissance exige qu'à chaque concept puisse être appliquée une intuition. Précisons qu'en philosophie, l'intuition a un caractère de certitude absolue ; elle s'applique aux éléments premiers de chaque domaine de connaissance, à ce que le raisonnement ne peut pas construire. Pour Kant :

> Tant que l'on manque donc l'intuition, on ne sait pas si par les catégories on pense un objet, ou si même jamais quelque objet peut leur convenir, et il se confirme ainsi qu'elles ne sont pas du tout pour elle des connaissances mais de simples formes de pensée, pour produire, à partir d'intuitions données, des connaissances[42].

Ainsi, les principes *a priori* de l'entendement n'ont de valeur que dans la mesure où ils rendent possible toute expérience ; c'est dans ce sens que leur *a priorité* est une condition de cette expérience. En eux-mêmes, ces concepts purs ou principes de l'entendement sont vides de contenus, et donc privés de signification. La première partie de « la logique transcendantale », notamment « l'analytique transcendantale » renvoie ainsi à la construction de l'objet de connaissance. Par « la déduction transcendantale », la catégorie, au moyen d'un schème, s'applique à une intuition qui lui correspond. La

[38] *Ibid,* p. 47.
[39] *Idem.*
[40] *Idem.*
[41] *Ibid*, p. 158.
[42] *Ibid*, p. 172.

seconde partie de « la logique transcendantale », appelée « dialectique transcendantale », relève que la raison pure, c'est-à-dire la raison théorique, en tant qu'elle élabore ses connaissances en puisant en elle-même, sans rien emprunter à l'expérience, échoue dans sa perspective de saisir l'absolu. Lorsque la raison transgresse le cadre de l'expérience, elle agite des concepts vides et s'égare en sophisme. Le premier raisonnement sophistique est attaché à la « psychologie transcendantale », au sujet de l'Âme et se nomme « paralogisme de la raison pure ». Le deuxième est lié à la « cosmologie transcendantale » et porte le nom d' « antinomie de la raison pure »[43]. Et le troisième raisonnement est connu sous le mode d' « idéal de la raison pure »[44]. « L'idéalisme transcendantal » a pour objectif d'affirmer une essence spéculaire de l'esprit humain parce que la réalité externe est une représentation du Moi.

Résumons-nous. Pour Kant, les règles, les catégories, par lesquelles nous relions les phénomènes dans l'expérience, sont des exigences *a priori* de notre esprit. Les phénomènes eux-mêmes sont donnés *a posteriori* mais l'esprit possède, avant toute expérience concrète, une exigence de liaison des phénomènes entre eux, une exigence d'explication par des causes et des effets[45]. C'est donc dire combien ces catégories sont nécessaires et universelles. Ainsi, l'expérience nous offre l'objet et la matière de notre connaissance, mais c'est l'esprit qui, d'une part, dispose l'expérience dans son cadre spatio-temporel, et, d'autre part, lui donne ordre et cohérence par ses catégories.

Précisons que l'expérience ici n'est pas quelque chose que l'esprit recevrait passivement. C'est l'esprit qui, grâce à ses structures *a priori,* construit lui-même l'ordre de l'univers. Pour Kant, c'est l'esprit humain qui construit lui-même, avec les matériaux de la connaissance sensible, l'objet de son savoir.

Rupture entre le kantisme et le néokantisme : vers la fin de l'objectivité

Rompant avec cette logique, la philosophie des formes symboliques, reliée au néokantisme, considère au contraire que « le langage crée l'image de la réalité »[46]. Qu'il s'agisse de la philosophie des formes symboliques reliée au néokantisme, de la philosophie du conventionnalisme ou de la philosophie du néo-positivisme, il faut dire que toutes ces philosophies rejettent la thèse selon laquelle « notre vision de la réalité est le reflet d'un ordre de choses indépendant de nous »[47]. Cette philosophe rejette donc « toute version de la théorie du reflet et acceptent la thèse énonçant que le langage est le créateur de l'image de la réalité »[48]. Illustrons cette approche avec Bruno Latour au sujet de la mort de Ramsès il y a environ 3000 ans. Comment le pharaon a-t-il pu décéder d'un bacille découvert par Robert Koch en 1882 ? [49]

[43] *Ibid,* p. 375.
[44] *Ibid,* p. 498.
[45] D. Huisman (dir.), *Histoire des philosophes illustrée par les textes*, Paris : Nathan, 1996, p. 190.
[46] A. Schaff , *Langage et connaissance*, *Op. cit.*, p. 4.
[47] *Idem.*
[48] *Ibid*, p. 50.
[49] Bruno Latour, « Ramsès est-il mort de la tuberculose ? », *La Recherche*, n° 307, mars 1998, , p. 84-85.

Pour la thèse réaliste, le bacille existait et agissait depuis très longtemps ; puis, un jour, Kock l'a découvert. Pour Latour, il y a erreur. [50] Pour lui,

> avant Koch, le bacille n'a pas de réelle existence. […] Les chercheurs ne se contentent pas de "découvrir" : ils produisent, ils construisent. L'historien inscrit sa marque sur les objets des sciences, et pas sur les seules idées de ceux qui les découvrent. Affirmer, sans autre forme de procès, que Pharaon est mort de la tuberculose revient à commettre le péché cardinal de l'historien, celui de l'anachronisme.[51]

Cet exemple montre bien que pour Latour, le bacille de Koch commence à exister à partir du moment où il fut nommé. Nous sommes donc en plein dans l'idéalisme linguistique avec Latour. Cette perspective est partagée par Cassirer. Suivons à ce sujet Ernst Cassirer dans l'un de ses articles intitulés : « Le langage et la construction du monde des objets »[52]. Dans cet article, Ernst Cassirer expose le fond du différend dont découle sa théorie des formes symboliques. Aussi pense-t-il que lorsque nous « considérons dans leur ensemble les fonctions dont l'union et la pénétration réciproque déterminent la structure de notre réalité morale et intellectuelle, une double voie s'offre à nous pour l'interprétation théorique de ces fonctions »[53]. Dans ce sens, « nous pouvons voir en elle soit essentiellement une copie, un fait secondaire, soit original, un fait primitif »[54]. Dans un premier mouvement, « nous partons de l'idée que le monde, - le réel - auquel ces fonctions se rapportent comme à leur objet, est donné tout fait, dans son existence comme dans sa structure »[55], et qu'il s'agit par conséquent « pour l'esprit humain de prendre simplement possession de cette réalité donnée […]. Le monde se reflète dans la conscience comme dans un miroir […] »[56].

Cassirer réfute cette conception de la connaissance en tant que simple reflet de la réalité existante. Pour lui, il ne faut pas oublier que ce qui nous est donné dans la connaissance ne dépend pas seulement de l'objet, mais aussi de la nature du sujet, et que la connaissance « ne reproduit pas un dessin déjà donné dans l'objet, mais […] implique l'acte primitif qui crée le modèle »[57]. Ainsi, « elle n'est donc jamais une simple copie : elle est l'expression d'une force créatrice originale »[58]. Autrement dit, les images spirituelles de l'univers que nous possédons dans la connaissance, dans l'art, ou dans le langage, sont donc - pour les désigner par un mot de Leibniz - des "miroirs vivants de l'univers"[59]. Cassirer pense que « ce ne sont pas de simples réceptions et enregistrements passifs, mais des actes de l'esprit, et chacun de ses actes

---

[50] Boghossian, Paul. « Annexe I. Bruno Latour et Ramsès II », *La peur du savoir. Sur le relativisme & le constructivisme de la connaissance*, traduit de l'anglais par Deroy Ophélia : Agone, 2009, p. 165.
[51] Bruno Latour, « Ramsès est-il mort de la tuberculose ? », *La Recherche*, n° 307, mars 1998, , p. 84-85.
[52] E. Cassirer, *Le langage et la construction du monde des objets*, Paris : Psychologie du langage, 1933, p. 18.
[53] *Ibid*, p. 18.
[54] *Idem.*
[55] *Idem.*
[56] *Idem.*
[57] *Ibid,* p. 19.
[58] *Idem.*
[59] *Idem.*

originaux dessine pour nous une esquisse particulière et neuve, un horizon déterminé du monde objectif »[60].

En tant que représentant du néokantisme, Cassirer se prononce contre le dualisme de Kant. Ce dernier, tout en considérant la connaissance comme une construction de l'esprit, admettait l'existence du monde des choses en soi, objectif et extérieur par rapport à la connaissance. « L'attaque dirigée contre la conception de la chose en soi et de l'objet existant objectivement, extérieur par rapport à la connaissance […] amène en définitive les néokantistes à rejeter catégoriquement la théorie du reflet »[61]. Dans cette logique, Cassirer se prononce contre la thèse selon laquelle la connaissance reflète le monde des objets et soutient au contraire que c'est la connaissance qui crée ce monde[62]. Dans sa théorie des formes symboliques, il modifie à sa façon, l'apriorisme des formes et des catégories kantiennes de la sensibilité et de l'entendement. Aussi, on voit facilement que cette médiation - soit phonétiques, soit par les formes imagées du mythe ou de l'art, soit par les signes et les symboles intellectuels de la connaissance pure - appartient nécessairement à l'essence du spirituel même, dès qu'on réfléchit seulement à la forme la plus générale sous laquelle il nous est donné. Tout contenu spirituel est nécessairement lié pour nous à la forme de la conscience et par là à la forme du temps[63]. Aussi, ce processus se présente- t- il partout où la conscience ne se contente pas d'avoir simplement un contenu sensible mais le produit à partir d'elle-même[64]. Partant d'une telle logique, Cassirer peut nier le droit de parler de l'existence des choses en soi : « Qu'est la réalité en soi, en dehors des formes de la sensibilité et de la représentation, et quelle est son essence ? Cette question n'est plus actuelle ».[65] Il y a lieu, en général, de se limiter au monde des formes et de rejeter le monde de la matière en tant que métaphore inutile[66]. Pour l'auteur de *La philosophie des formes symboliques*, toute objectivité, tout ce que nous appelons intuition ou savoir objectif nous est fourni et donné à l'intérieur de certaines formes et n'est accessible qu'à travers elles. Par conséquent, nous ne pouvons jamais sortir des limites de ces formes. Toute tentative pour les considérer en quelque sorte de l'extérieur est sans résultat et sans espoir. C'est pourquoi, nous ne pouvons avoir des intuitions, des représentations, des pensées qu'à l'intérieur des formes. Cassirer pense que nous sommes liés à leur signification et à leur fonction. Dès lors, quel est le sens que nous donnons à la notion de matière ? Si l'on parle d'une « matière » de la réalité qui « rentre » dans une forme et qui est informée par elle, il semble que pour Cassirer, ce ne soit rien d'autre qu'une métaphore. En réalité, pour lui, il n'y a rien qui nous soit donné dans notre connaissance comme pure « matière », comme quelque chose qui n'ait pour ainsi dire qu'une existence nue, sans être d'une manière ou d'une autre déterminée par une forme. Une telle

[60] *Idem.*
[61] A. Schaff, *Langage et connaissance*, *Op. cit.*, p.52.
[62] *Ibid,* p. 53.
[63] E. Cassirer, cité par A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit.*, p. 53.
[64] *Ibid.*
[65] Note de bas de page 1, *Ibid.*
[66] A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit.,* p. 53.

approche est une pure abstraction[67]. Dans cette logique, « toute fonction authentique de l'esprit humain a en commun avec la connaissance cette caractéristique décisive de ne pas copier seulement mais d'incarner un pouvoir original et formateur »[68]. Par conséquent, « elle n'est pas l'expression passive du simple fait que quelque chose est présent, mais contient une énergie de l'esprit humain indépendante, par laquelle la simple présence du phénomène prend une "signification" définie, un contenu idéal particulier »[69]. Cette approche trouve une justification dans l'art, le mythe, la religion. En effet, « c'est vrai de l'art comme de la connaissance ; et c'est aussi du mythe que de la religion. Les uns et les autres se meuvent dans des univers d'images particuliers qui ne se contentent pas de refléter le donné empirique mais le produisent bien plutôt, en accord avec un principe indépendant… »[70]. Cependant, « ce ne sont pas différents modes selon lesquels une réalité indépendante se manifeste à l'esprit humain mais des voies par lesquelles l'esprit progresse vers son objectivation, c'est-à-dire son autorévélation »[71].

Pour Cassirer, tous ces modes de connaissances, c'est-à-dire « le mythe et l'art, le langage et la science sont, en ce sens, des étapes dans la direction de l'être »[72]. Autrement dit, « ils ne sont pas de simples copies d'une réalité qui existe mais représentent les directions principales du mouvement spirituel, du processus idéal par lequel se constitue pour nous la réalité comme une et multiple »[73].

Dans ce contexte, comment se définit le savoir ? Le savoir ici « n'est ni décrit comme une partie de l'être ni comme sa copie »[74]. Cependant, « on ne lui retire en aucune façon sa relation à l'être, qui est bien plutôt fondée dans une optique nouvelle »[75]. Dorénavant, c'est « la fonction de la connaissance de construire et de constituer l'objet, non pas comme un objet absolu mais comme un objet phénoménal, conditionné par cette fonction même »[76]. Aussi, « ce que nous appelons l'être objectif, ce que nous appelons l'objet de l'expérience n'est en soi-même possible que si nous présupposons l'entendement et ses fonctions d'unité *a priori* »[77]. L'objet chez Cassirer se présente comme « un produit de la conscience »[78]. C'est d'ailleurs pourquoi, il introduit « les formes symboliques qui sont les formes de la création du monde des objets par l'esprit »[79].

Les formes symboliques sont une énergie spirituelle spécifique et leur fonction consiste en la création de notre image du monde. C'est dans ce sens que Cassirer affirme : « Par forme symbolique, on

---

67 E. Cassirer, cité par A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit.*, p.54.
68 E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques,* Tome I, Paris : Minuit, 1972, p. 78.
69 *Idem.*
70 *Idem.*
71 *Idem.*
72 *Ibid,* p. 107.
73 *Idem.*
74 *Idem.*
75 *Idem.*
76 *Idem.*
77 *Idem.*
78 A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit* , p. 56.
79 *Ibid*, p. 57.

entendra toute énergie de l'esprit par laquelle un contenu spirituel de signification est relié à un signe sensible concret et attribué intérieurement à ce signe. »[80] Dans ce contexte, « la langue, l'univers mythique et religieux de l'art se présentent à nous comme diverses formes symboliques particulières »[81]. Car en chacun, affirme-t-il, « se manifeste le phénomène fondamental selon lequel notre conscience ne se contente pas de recevoir l'empreinte de l'extérieur et l'en pénètre »[82]. Par conséquent, « un univers de signes et d'images autocréés se présente en face de ce que nous appelons la réalité objective des choses et s'affirme contre elle dans sa plénitude autonome et sa force originaire »[83]. La forme symbolique apparaît comme le moyen par lequel « la connaissance constitue l'objet de la conscience »[84]. Il s'agit en réalité de « faire du monde des objets une construction, de rejeter catégoriquement la chose en soi et la théorie du reflet »[85]. Pour être plus exact, nous pourrons dire que « sans la conception des formes symboliques, il est impossible de postuler un monde d'objets construits par la conscience, un monde s'étendant à toute la réalité »[86], en d'autres termes, « un monde qui est le corrélat non seulement de la connaissance, mais aussi des émotions religieuses, esthétiques, etc. »[87]. Le processus symbolique se présente donc comme un unique courant de vie et de pensée qui s'écoule à travers la conscience et qui, dans ce même mouvement, produit la diversité et la cohésion, la richesse, la continuité et la constance de la conscience[88]. Mais de tous ces modes, le langage apparaît comme la forme symbolique fondamentale car tant le mythe que la science s'en servent. Il se présente comme une énergie spirituelle qui crée *a priori* l'image du monde. En effet, pour Cassirer, « le langage n'est pas un - monde médiat -, puisque la nécessité d'une médiation disparaît. Le langage est simplement le créateur de l'image du monde située dans la conscience »[89]. On peut le démontrer avec l'exemple sur l'invasion de l'Irak en 2003. En effet, il est reconnu aujourd'hui que l'invasion en mars 2003 de l'Irak par les Etats-Unis s'est faite par une construction linguistique. Contrairement aux affirmations de Bush, Saddam Hussein n'avait pas caché les armes de destruction massive. Les preuves mises en avant par Bush étaient donc fabriquées et créées par le langage. Et comme résultat final, le président Bush admettra son échec dans ses prévisions pour l'Irak. C'est cette illustration qui réside au cœur de la philosophie des formes symboliques.

De tout ce qui précède, on peut donc dire que dans le cas de Cassirer, l'idéalisme est incontestable[90]. Cet idéalisme subjectif rompt avec l'objectivité scientifique et toute idée de réalisme.

---

[80] E. Cassirer, cité par A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit.*, p. 57.
[81] *Idem.*
[82] Note de bas de page 1, *Idem.*
[83] *Ibid* , p. 57-58.
[84] A. Schaff, Langage *et connaissance, Op. cit* p. 58.
[85] *Idem.*
[86] *Idem.*
[87] *Idem.*
[88] E. Cassirer, *Les formes symboliques, Op. cit.* p. 202.
[89] A. Schaff, *Langage et connaissance, Op. cit.* p. 61.
[90] *Ibid.*

Conclusion

La question du langage se pose dans un environnement où la question de la connaissance de la vérité connaît un certain reflux. Le constat qui se dégage est que l'inflation du langage se fait au détriment de la réalité. Le mot d'ordre peut se résumer au fait que le monde n'est plus à connaître mais à interpréter, car notre ontologique dépend entièrement des formes de notre langage selon le postulat « Being = language ». Dès lors, nous passons du primat de la matière à celui du langage : le discours apparaît comme autoréférentiel. Dans cet univers clos du discours, la réalité extérieure est dissoute, car c'est à travers le langage que se construit la réalité. Cette approche rompt ainsi avec la philosophie traditionnelle. Le monde ici est à transformer, car il est régi par les lois. Il revient au sujet connaissant de se projeter vers le monde pour découvrir les lois afin de le transformer (c'est l'objet par exemple de la sociologie, de la géographie…). Cette ancienne approche repose ainsi sur l'assertion d'une théorie du reflet. La rupture avec cette logique classique s'opère avec le déplacement de la question de l'être vers la question du discours. Le monde en soi n'existe pas, il est à interpréter. Ce constructivisme et cet idéalisme subjectif sont soutenus par les philosophes néokantistes comme Cassirer. Idéaliste subjectif, Cassirer en rupture avec l'approche kantienne, pense que c'est le langage qui crée la réalité[91]. Il s'agit donc en réalité de la conception de la création de l'image du monde par le langage, ce qui par conséquent amène à la thèse que différentes langues produisent différentes perspectives du monde[92]. Telle est la logique développée par un auteur comme Jacques Derrida.

Bibliographie

Cassirer, E., *Le langage et la construction du monde des objets*, Paris : Psychologie du langage, 1933.

Cassirer, E., *La philosophie des formes symboliques,* Tome I, Paris : Minuit, 1972

Foucault, M., Les *Mots et les choses*, Paris : Gallimard, 1996.

Grondin, J., *L'Herméneutique*, Paris : PUF, 2006.

Hottois, G., *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles : Université de Bruxelles, 1972.

Huisman, D., (dir.) *Histoire des philosophes illustrée par les textes*, Paris : Nathan, 1996.

Kant, E., *Critique de la raison pure*, Paris : Flammarion, 1987

Morilhat, C., *Empire du langage ou impérialisme langagier ?* Suisse : Page deux, 2008.

Resweber, J-P., *La philosophie du langage*, Paris : PUF, 1978.

Schaff, A., *Langage et connaissance*, Warszawa : Anthropos, 1969.

Sokal, A., (dir.) *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob, 1997.

Wolff, F., *Dire le monde*, Paris : PUF, 1997.

[91] *Idem,* p. 49.
[92] *Idem,* p. 61.

Biographie

Hervé Toussaint Ondoua est enseignant chercheur à l'École Normale Supérieure de Bertoua. Titulaire d'un doctorat en philosophie du langage, il est spécialiste sur les questions de postmodernité, poststructuralisme, éthique. Il a publié plusieurs articles dans ces domaines. Ondoua présente sur la scène internationale des conférences en rapport avec les dites thématiques. Sa dernière intervention sur la question de l'éthique remonte en 2019 au Canada Après son poste de chercheur invité à l'Université de Mulhouse, Ondoua a repris ses activités professionnelles à l'École Normale Supérieure de Bertoua-Cameroun.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

L'objectivité du chercheur en terrain connu

Anne-Laure BIALES
Université Paul Valéry Montpellier 3 - Praxiling CNRS

Pour citer cet article : Anne-Laure BIALES, « L'objectivité du chercheur en terrain connu » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 58-69.

Résumé

Comment mener une recherche quand on est à la fois praticien et chercheur ? Comment rester objectif dans la récolte et le traitement de ses données ? Lorsque le praticien souhaite faire une recherche doctorale, il se tourne très souvent vers son environnement professionnel. Dans notre cas, le fait d'enseigner depuis de nombreuses années nous a conduit vers la recherche en milieu scolaire. Or, mener cette recherche uniquement dans nos classes ne nous permettait pas d'obtenir des données les plus objectives possibles et de les traiter comme telles. S'est posée donc la question de la méthodologie de notre recherche ainsi que la question de notre place en tant que praticienne qui cherche et chercheuse qui pratique. Cet article est un récit de notre aventure en tant qu'enseignante et doctorante ainsi qu'une réflexion sur la place de la chercheuse quand elle effectue sa récolte de données en terrain connu. Au cours de cet article, nous décrirons la méthodologie choisie, une méthodologie qui devait prendre aussi en compte le fait qu'enseigner est notre métier. Nous avons privilégié la description ethnographique, l'observation participante et la participation observante. Nous reviendrons sur les différentes places que peut tenir le chercheur quand il effectue sa recherche en milieu scolaire mais également les contraintes que cela peut entraîner. Nous tenterons de différencier l'observation participante de la participation observante en nous appuyant sur les travaux de chercheurs tels qu' Adler et Adler ou Soulé. Enfin, nous analyserons le dualisme « distanciation » et « implication » vécu dans le cadre de notre travail sur le rôle des répertoires plurilingues et pluriculturels dans la co-construction du sens au cours du débat interprétatif littéraire.

Mots clés : milieu scolaire, méthodologie, participation observante, observation participante

Introduction

Définir son objet de recherche, c'est définir également son terrain de recherche et sa méthodologie de recherche. Quand on est enseignant depuis de nombreuses années, il est pour certains inconcevable d'aller chercher ailleurs que sur son lieu de travail et sur son lieu de formation. De plus, du fait de l'expérience accumulée, le praticien a acquis de solides connaissances sur les conduites d'apprentissage qui fonctionnent selon lui. Il arrive donc avec des représentations, appuyées par la théorie et par son quotidien. Car être enseignant, c'est s'impliquer pleinement dans la vie et dans la construction des apprentissages de ses élèves. L'enseignant les voit évoluer, les voit grandir. Il est avec eux tous les jours, par conséquent, il les connaît réellement. Un lien se crée. Il sait quels sont leurs besoins, leurs compétences à acquérir, leurs compétences en cours d'acquisition et leurs limites. Alors, lorsque nous nous sommes engagés dans une recherche doctorale en milieu scolaire abordant donc une problématique autour de l'enseignement (la gestion de l'oral lors de séances de littérature avec des élèves plurilingues), être enseignant nous paraissait être un sérieux atout. Mais ce ne fut pas le cas. Si certes le chercheur en terrain connu a pris en compte le côté facilitateur de son terrain en ce qui concerne la phase institutionnelle (demande d'autorisation d'observer dans les classes par exemple) au moment de la rédaction de son projet de recherche, il n'a pas forcément pris en compte l'aspect humain, la relation avec ses élèves (dans notre cas, des élèves du secondaire) qui peut donc biaiser son objet de recherche. Où commence et où s'arrête sa subjectivité ? A quel moment son regard de chercheur rejoint-il celui de l'enseignant et donc du praticien ? Ces deux facettes doivent-elles être opposées ou complémentaires ?

Le problème s'est posé le jour où, lors l'un projet avec notre université auprès d'enfants allophones, nous avons dû faire une récolte de données. Les élèves devaient lire des syllabes et effectuer des jeux de phonétiques. Nous donnions les consignes, sans explication, sans différenciation et nous notions uniquement si l'élève avait réussi ou non. Si le premier « sujet » a brillamment passé le test, le deuxième s'est retrouvé en difficulté au cours du premier exercice, et nous aussi. Nous ne pouvions pas l'aider. Nous n'étions pas là pour cela. Nous devions "uniquement" recueillir ses réponses et donc le laisser dans l'ignorance, dans son erreur sans pouvoir la rectifier avec lui. C'était contraire à notre éthique d'enseignant. Mais la personne qui était assise à côté de cet élève était un chercheur, non un enseignant. Il était difficile de faire la part des choses. S'est posée la question de la méthodologie à opter pour mener notre recherche : la décentration s'est avérée être un début de solution.

Une méthodologie adaptée: l'approche ethnographique.

La recherche en éducation sous-entend mettre de la distance avec son objet de recherche, notamment quand on est à la fois chercheur et praticien. Il est certain qu'en sciences humaines, nous ne pouvons prétendre atteindre la vérité. Nous ne pouvons pas réduire notre hypothèse de départ à une solution

unique, voire chercher à la modéliser. Dans le cas de notre recherche, en contexte scolaire et donc dans des milieux sociolinguistiques et socioculturels différents, faire une recherche action était inconcevable. En effet, il était impossible de généraliser les résultats de notre recherche. Nous considérons cette recherche comme étant une base, le point de départ d'une réflexion sur les pratiques pédagogiques et sur les conduites didactiques. Nous prônons la différenciation dans nos classes, il nous parait donc essentiel de faire de même avec les résultats de notre recherche. Comment transposer les résultats recueillis grâce aux données de contextes différents? Avec des élèves différents? Avec des classes différentes? Avec des enseignants différents et donc des pratiques d'enseignement différentes ?

Quatre enseignantes ont participé à la récolte de données lors d'une année intitulée « année de pré-tests ». Elles ont enregistré quelques-unes de leurs séances de débat interprétatif littéraire. Nous n'avons donné aucune consigne préalable pour les guider dans la conduite de leurs séances. Les élèves ont répondu à quelques questionnaires sur leurs habitudes de lecture, sur les langues qu'ils parlaient et sur leur participation au cours des séances de débat interprétatif littéraire et ce, tout au long de l'année. Cette année de pré-tests nous a permis de faire un état des lieux des pratiques. Le fait de faire les enregistrements dans d'autres classes a permis de mettre la distance dont le chercheur en terrain connu a besoin. Les quatre enseignantes se sont engagées à travailler avec nous pendant deux ans. Au cours de la première année, elles ont enregistré des séances de débats interprétatifs littéraires à différents moments de l'année: début d'année (entre novembre et décembre), en milieu d'année (entre janvier et mars) et en fin d'année (entre mai et juin). Ces choix ont été réalisés en prenant en compte les obligations institutionnelles des enseignantes (conseils de classes, réunions d'équipes, rencontres avec les parents…) et en fonction de leurs projets (projets de classes, projets interdisciplinaires, sorties, voyages scolaires…). Les enseignantes étaient libres de la durée des séances. Néanmoins, nous demandions aux enseignantes d'enregistrer des séances de plus de 10 minutes. Elles pouvaient en enregistrer deux par sessions. A travers ces séances, nous souhaitions également mettre l'accent sur l'influence des pratiques de classe de chacune sur la modélisation du débat interprétatif littéraire. Pour cela, nous nous sommes entretenus avec elles, avant la mise en place du protocole de recherche, afin de connaître leurs représentations de la littérature, leurs conceptions de son enseignement, leurs idées de la place de l'oral dans une séquence de littérature et leurs définitions du plurilinguisme. En fin d'année, nous avons dressé ensemble un bilan. Tous, enseignants et élèves, ont répondu à un questionnaire de *feedback*, nous permettant de préparer notre dispositif pédagogique. Ce dispositif pédagogique à tester sur toute une année scolaire, prendra en compte l'état des lieux effectué au cours de cette année de pré-tests mais également les demandes et les besoins des enseignants et des élèves. De plus, ce *feedback* est essentiel pour la remise en question de chacune, sur une évolution des conduites des apprentissages, de l'enseignante et du chercheur. Nous avons des pratiques différentes, des contextes sociolinguistiques et socioculturels différents, des visions

de l'enseignement différentes. Est-ce que nous avons les mêmes résultats lorsque nous menons un débat interprétatif littéraire avec nos élèves ? Avons-nous les mêmes façons de l'enseigner? Avons-nous les mêmes façons de le mener ? Comment nous positionnons-nous parmi nos élèves qui échangent entre eux ? Quels sont les critères qui font que ces débats sont si différents ? Analysons-nous nos propres pratiques de manière objective ?

Ce dispositif pédagogique aura pour objectif la prise en compte des répertoires plurilingues et pluriculturels dans la co-construction du sens au cours du débat interprétatif littéraire. Nous conserverons le même protocole proposé lors de l'année de pré tests. Nous nous sommes également inclus dans cette nouvelle année de récolte de données avec une variable : nous sommes professeurs de lettres depuis peu, avec tout de même une grande expérience dans l'enseignement au primaire. Découvrir les pratiques du secondaire pour mieux les appréhender était une absolue nécessité. Notre objet de recherche concerne les élèves de cycle 4 (de la 5ième à la 3ième) Il était pour nous inconcevable de rester au primaire, de ne pas enseigner au secondaire, de ne pas nous confronter à ses problématiques spécifiques. Si se documenter sur les programmes, sur les pratiques, sur la didactique du français au secondaire, sur les exigences attendues reste un incontournable dans le métier d'enseignant, vivre au milieu de collégiens, nous immerger était certes une prise de risques mais nous a permis d'avoir un regard plus professionnel sur l'analyse de nos données et lors de la conception de notre dispositif pédagogique.

Afin d'effectuer ce travail de recherche, nous avons choisi d'utiliser la méthode ethnographique. Cette méthode correspond davantage à nos questionnements et à la manière dont nous voulons mener cette recherche. Lévi-Strauss est l'un des premiers à différencier ethnologie et ethnographie. Laplantine s'appuie sur cette différenciation et définit ethnographie, ethnologie et anthropologie de la manière suivante : « L'ethnographie est l'écriture descriptive d'une culture donnée, l'ethnologie consiste à dégager les logiques de cette cultures et l'anthropologie, se situant à un plus haut niveau d'abstraction, est l'étude comparée des sociétés humaines.» L'ethnographe enregistre l'organisation d'une société et la décrit. C'est à partir de ces descriptions que l'ethnologue va pouvoir établir les grandes lignes de la structure de cette société ainsi que son évolution. Le chercheur est placé au cœur des activités et du quotidien des observés. L'objectif principal de la recherche ethnographique en milieu scolaire est d'expliquer le déroulement des évènements, des actions, des interactions dans les classes afin d'appréhender et de comprendre leurs processus. La description ethnographique se définit comme étant la compréhension de la culture partagée par des groupes sociaux singuliers. De ce fait, nous ne réduisons pas notre démarche d'enquête ethnographique à une simple méthodologie de l'observation. Afin de comprendre la complexité du social qu'il observe, l'ethnographe s'implique. Nous avons commencé par identifier le « problème » à traiter. Dans le cas de notre recherche, notre expérience et nos réflexions menées avec nos autres collègues ont permis de définir ce « problème ». Les enseignants sont préoccupés par la gestion de l'oral en classe. Ils

ne savent pas comment l'enseigner ni comment l'évaluer. Car, si la place de l'oral a évolué au sein des programmes des cycles 3 et 4 entre 2002 et 2015, et que les recherches autour de la théorisation de l'oral dans les classes se sont multipliées ces dernières années, la gestion de l'oral au quotidien reste bien difficile. « Parler » en classe s'apparente très souvent aux bavardages. Nous avons voulu complexifier notre problématique, toujours en nous basant sur nos observations et notre expérience. Tout d'abord, l'oral en séquence de littérature. Dans notre système éducatif, l'écrit tient une place prédominante. Comment l'oral peut-il y faire sa place? Nous avons souhaité également traiter la notion de plurilinguisme. Il y a souvent confusion entre « allophonie », « bilinguisme » et « plurilinguisme ». Outre le besoin de clarification conceptuelle, il fallait que notre recherche puisse aussi donner envie aux enseignants d'assimiler et différencier ces concepts et ainsi considérer les élèves comme des locuteurs plurilingues. Cette multitude de notions pour construire notre problématique nous a poussés vers la méthode ethnographique pour réaliser cette recherche.

La recherche ethnographique ne se veut pas généralisante. Le chercheur va interpréter ses résultats en fonction d'un contexte précis. En choisissant une telle méthodologie de recherche, nous nous sommes posé la question de la scientificité de nos résultats. La description ethnographique ne vaut que sur un groupe d'observés particulier. Si nous ne cherchons pas à révéler une vérité, comme tout chercheur, nous souhaitons tout de même que notre travail de recherche ait du sens, et fasse sens pour nombreux acteurs du monde éducatif. On voit souvent les descriptions faites à partir des observations ethnographiques comme étant de longues monographies dirigées plutôt vers le monde universitaire mais qui n'intéresseront pas forcément les observés. Or nous voulons que nos travaux aient des repercussions sur les pratiques : « Perhaps this is misguided activism or liberal guilt, but I can't help feeling that I have some responsibility to speak about what I think would be best in circumstances about which I have some special knowledge.» De ce fait, nous considérons ces quatre enseignantes comme des co-chercheuses.

Observation participante ou participation observante ?

"L'observation d'une réalité" ne peut être complète, selon Popper. L'ethnographie permet de vivre l'expérience physique d'une immersion totale, immersion qui pourrait s'apparenter à de l'acculturation. L'ethnographe n'est pas et ne doit pas être isolée. Les acteurs, enseignants, chefs d'établissement, élèves, font partie de notre recherche. Il est nécessaire d'obtenir leur totale collaboration. La venue du chercheur peut être vécue comme une intrusion. Les observés peuvent se sentir jugés, contrôlés et dans le cas d'une observation de classe, inspectés. Par expérience, nous savons que les enseignants sont très attachés à leur liberté pédagogique. De plus, ces quatre enseignantes s'engageaient dans un projet sur deux ans et une récolte de données sur deux ans en suivant un protocole imposé. Comment allaient-elles vivre l'intrusion d'un chercheur dans leurs classes? Dans leurs conduites de classe ? Nous demandions également des

renseignements sur leurs formations, sur le cadre socioculturel des établissements, sur les projets dans lesquels elles s'impliquaient ou dans lesquels elles voulaient s'impliquer. Il y a intrusion (même si ce n'est pas une intrusion physique) dans les classes, dans leurs expériences et dans leurs conceptions et représentations de ce qu'est enseigner le débat interprétatif littéraire avec des élèves plurilingues. Il est donc certain que faire de la recherche en milieu scolaire entraîne des réticences de la part des professionnels. Il a été difficile de trouver des enseignants qui acceptaient d'enregistrer leurs séances de débat interprétatif littéraire. Nous avons bien insisté sur la notion d'anonymisation des données. Afin de nous assurer de leur participation, nous avons présenté en détails notre projet. Nous devions être certains qu'elles aient toutes les informations afin de comprendre non seulement tout le processus réflexif qui nous a menés à cette recherche, notre démarche mais surtout l'engagement qu'elles étaient sur le point de faire. Enregistrer les voix des élèves est plus simple de nos jours avec les téléphones portables et permet d'être libres de faire « autre chose. » Il ne fallait pas que cette récolte de données soit trop contraignante pour les enseignantes. Nous souhaitions également que notre présence, même si elle n'était pas physique, ne vienne pas corrompre les données récoltées. Le téléphone posé, l'enregistreur enclenché, les enseignants et les élèves oublient au fur et à mesure sa présence, et de ce fait notre présence, et sont plus spontanés que lorsqu'ils ont une caméra en face d'eux.

Depuis les années 1960, et Augé en 1994 le rappelle dans ses écrits, on a ressenti le besoin, la nécessité « d'intégrer l'équipe enquêtrice et le traitement dont elle est l'objet à l'objet de l'enquête.» En 1987, Adler et Adler prétendent que la participation observante permettrait au chercheur de mieux comprendre son terrain. Au cours de son observation, il doit toutefois émettre quelques réserves : il doit gérer le fait d'être partie prenante d'une situation sociale tout en étant à la fois, pour reprendre les termes de Bourdieu (1978) « un observateur distancé. » La présence de l'ethnologue est-elle forcément un obstacle épistémologique? Nous nous sommes penchés sur les travaux de Soulé en 2007 consacrés à l'observation participante. Mettre une distance physique avec les élèves évitait de créer des relations de proximité qui se développent quand on est face aux observés. Cette mise à distance est nécessaire pour éluder au maximum le caractère subjectif de nos analyses. Mais que le chercheur opte pour l'observation participante ou pour la participation observante, il doit prendre en compte ces altérations, qui font partie de l'objet d'étude.

Platt (1983) rappelle que c'est vers les années 1930 que l'expression « observation participante » fait son apparition en tant que technique de recherche. Le sociologue observe ce qu'il nomme une collectivité sociale dont il fait lui-même partie. Il est considéré comme l'un de ses membres. Quand le chercheur opte pour l'observation participante, il fait partie du milieu qu'il observe mais prend des temps de recul pour observer. Contrairement à l'observation participante, la participation observante requiert une immersion en profondeur. Pour Quentin : « l'originalité de la participation observante vient du fait

qu'elle accentue l'implication du chercheur puisqu'elle la réalise dans une action ayant une finalité partagée avec le groupe étudié. » Le chercheur s'affirme en tant que membre à part entière sur son terrain de recherche. Mais cette méthode est parfois critiquée. Lalonde (2013) rappelle l'une des critiques faites à cette méthode: cette trop grande implication dans la recherche nuit à l'interprétation des résultats et à la constitution d'une analyse juste et représentative de l'objet de recherche. De ce fait, il est difficile voire impossible de généraliser les résultats.

L'implication du chercheur a questionné Gold en 1958. Il distingue l' « observateur complet », « l'observateur en tant que participant », « le participant en tant qu'observateur » et le « participant complet. » Cette catégorisation a été reprise dans les recherches menées par Junker en 1960, par Adler et Adler en 1987. Ces derniers préconisent de rester sur une observation participante périphérique, bien différente de l'observation participante complète, car l'implication est plus modérée. Lorsqu'il est en observation participante, le chercheur **«** se mêle au milieu observé, mais peut en sortir à chaque instant, et ne se trouve donc jamais exactement dans la position sociale, ni dans la disposition psychologique des acteurs étudiés. » Lassiter (2000) rappelle les limites de l'observation participante, car selon lui, il est impossible d'être en même temps participant et observateur. Le risque qui reste sous-jacent est que la présence de l'observateur génère des changements artificiels de comportement chez les observés. Dans le cadre de notre recherche, les élèves et les enseignantes se sentent observés. De plus, il ne faut pas s'arrêter à la séance en elle-même, mais penser à tout le travail effectué en amont pour arriver à la séance enregistrée. Les enseignantes ont-elles davantage préparé les élèves afin que la séance de débat interprétatif littéraire enregistrée se déroule bien? Que se passe-t-il pendant qu'elles n'enregistrent pas? Quand le chercheur effectue lui-même sa récolte de données avec ses élèves, il insiste sur les consignes de prises de parole, il guide ses élèves dans l'énoncé des règles, de façon inconsciente peut-être. Alors, comment choisir entre observation participante et participation observante? Comment justifier ce choix méthodologique? L'expression « participation observante» suggère la prépondérance de la participation sur l'observation. Mais si le chercheur veut ou tient à son statut tout en s'impliquant dans les activités du groupe des observés, alors c'est de l'observation participante qu'il s'agit, ce qui est notre cas quand ce sont les enseignantes qui enregistrent les séances. Nous participons, de façon distanciée, mais notre présence a des influences sur le comportement des observés. Si l'ethnographie « concerne tout autant ce qui est regardé et questionné que celui qui regarde et questionne » alors le choix de l'approche ethnographique, de l'observation participante quand ce sont les enseignantes qui enregistrent leurs séances et de la participation observante quand nous enregistrons nos propres séances de débat interprétatif littéraire s'avère être la méthodologie adaptée à notre recherche et à notre statut de chercheur en terrain connu.

Le dualisme « distanciation » et « implication »

Comment concilier distanciation et implication? Comment concilier la nécessité méthodologique de l'implication sur le terrain de recherche, que ce soit au sein du groupe et au sein de l'institution et la nécessité de prendre du recul dans la récolte et le traitement des données? Le chercheur en terrain connu arrive avec un appareillage théorique et méthodologique qui risque d'être rapidement ébranlé. Le fait d'être trop impliqué met-il en doute la légitimité et le sérieux de la recherche? Il est difficile de ne pas intervenir, de ne pas participer mais seulement d'observer et de récolter les données sans influencer. On note divers degrés de participation. Le chercheur peut être un membre actif : il participe afin d'atteindre des objectifs communs au groupe. Lalonde la qualifie de participation temporaire. Ce n'est pas notre cas. Pour Adler et Adler :

> « L'adhésion active amène les chercheurs, même si ce n'est que temporairement, au sein de la perspective première des membres. Cela les amène à pénétrer au-delà d'une compréhension rationnelle des individus et du contexte qu'il étudie pour en arriver à une compréhension irrationnelle, émotive et profonde. »

Le chercheur peut être un membre périphérique. Il a un statut reconnu mais ne participe pas. Toutefois, le fait d'avoir une relation proche, une relation privilégiée avec les acteurs du terrain peut s'avérer bénéfique pour mener cette recherche. Le chercheur en terrain connu se classe dans la troisième catégorie : il est un membre à part entière. Selon les critères d'Adler et d'Adler, il serait même un membre opportuniste. Grâce à son statut d'enseignant, il a pu avoir accès au terrain plus facilement et en connait – peut-être pas toutes – les composantes. Il est plus facile de justifier sa présence sur le terrain étant donné qu'il a un rôle à jouer. Son terrain devient ainsi une source de motivation intrinsèque. Pour Favret-Saada (1977), le chercheur possède deux facettes: d'un côté, le chercheur qui se distancie et de ce fait qui sent que son objet est en train de « lui glisser des mains. » D'un autre côté, le chercheur qui dit accepter sa participation, une réelle implication assumée, et qui dit devoir gérer les « risques de la subjectivation. » Hughes (1996) propose de faire un compromis : être participant et être observateur à temps partiel, en public prendre le rôle du participant et en privé, celui de l'observateur.

Nous nous sommes arrêtés sur l'expression « praticien-chercheur » qui implique la double identité de la personne, une double identité revendiquée, assumée, sans, dans les grandes lignes de la définition de ce terme, que l'une de ces identités prenne le pas sur l'autre. Mais est-ce vraiment le cas? Le chercheur en terrain connu est-il un praticien-chercheur? Ou un praticien chercheur, le trait d'union étant ici le ciment de cette double identité ? Car si nous faisons un peu de sémantique, dans l'expression « praticien chercheur », « chercheur » est en position d'adjectif qualificatif, mis en opposition au statut de praticien. Sommes-nous donc plutôt un « chercheur praticien?» L'identité du chercheur en terrain connu est constituée de l'interaction entre ces deux mondes : il est à la fois un praticien qui cherche et un

chercheur qui pratique.

Il est complexe voire impossible de se dégager de tous les présupposés théoriques que nous avons au départ, surtout quand ils sont mêlés avec l'expérience du terrain. A travers un questionnaire sur les habitudes de lecture auquel nos élèves ont dû répondre au cours de notre année de pré tests, nous avions nos propres représentations sur le rapport qu'entretiennent les collégiens et la littérature. Ce sont même des représentations que peuvent avoir des acteurs qui ne sont pas sur le terrain. Toutefois, le chercheur qui est aussi praticien ne doit pas occulter le fait qu'enseigner est son métier et que sa recherche doctorale n'est qu'un point du programme à travailler. Nos questionnaires de début d'année, les activités comme la rédaction de la biographie de lecteur par exemple, toutes les activités mises en place en lien avec l'élaboration de ce dispositif pédagogique nous ont permis de faire aussi une première évaluation diagnostique des compétences de nos nouveaux élèves.

De ce fait, le chercheur en terrain connu va s'impliquer dans un dualisme entre distanciation et implication. Il doit rester néanmoins prudent. Le chercheur va chercher des connaissances qui ne sont pas censées être parasitées par lui-même. Nous avons choisi délibérément d'être un chercheur avoué dans nos classes. Nous avons décrit les grandes lignes de notre travail à nos élèves en leur expliquant que, de temps en temps, nous serions amenés à les enregistrer. Cela nous permettait de nous rapprocher des conditions d'enregistrements des autres enseignantes. Alors, nous nous sommes appuyés sur les écrits de Goffman (1968) et de ses travaux d'observation de la vie sociale dans les couloirs d'une institution psychiatrique. En tant que chercheur avoué, un certain degré d'ambigüité persiste. Est-il vraiment perçu comme un chercheur avoué pour tous les acteurs du terrain observé? Avons-nous vraiment été totalement honnêtes? Non pas avec notre institution qui connaissait notre travail de recherche. Mais avons-nous été assez honnêtes avec nos élèves? N'ayant aucun contact avec les élèves de nos co-chercheuses, comment nous perçoivent-ils? Pour eux, qui sommes-nous ? Avons-nous été présentés par les enseignantes? Si oui, de quelle manière? Diaz s'interroge : « Comment concilier la nécessité méthodologique de l'implication dans la vie d'un groupe avec le recul et la mise en perspective nécessaires au rôle de chercheur? » Nous rejoignons Hughes (1996) sur le fait de devoir réaliser une description à la fois utile, conforme à son objet de recherche, utile pour les sciences humaines mais sans faire de tort aux observés.

En nous référant à l'article de Vienne : « *Mais qui a peur de l'ethnographie scolaire ?* », qui reprend lui aussi les propos de Jorion, nous notons les quatre écueils du terrain scolaire et dressons le parallèle avec notre vécu. Le premier que ressent l'observateur dit non avoué, est le sentiment de trahir les observés. Selon Hughes même « s'il observe à travers un trou de serrure (….) joue un rôle –celui d'espion. Et lorsqu'il rapporte ce qu'il a observé, il devient une sorte de dénonciateur. S'il observe en tant que membre du groupe, il risque d'être considéré comme traître dès qu'il rapporte ses observations.»

C'est le « dilemme social et personnel devant lequel se trouve en permanence celui qui observe et analyse le comportement des autres autour de lui plus qu'il n'est nécessaire pour sa survie et son adaption, et les rapports à un public. » Ce sont là les conséquences du statut de l'observateur non avoué: les observés se sentent quelque peu trahis. Puis, l'ethnologue peut également avoir le sentiment d'être manipulé par les observés, d'être utilisé pour « être bien vu ». (Béaud, 1996, Lepoutre, 2000) Cela nous renvoie à un *verbatim* où un élève arrive avec les devoirs faits « pour une fois » selon les dires de l'enseignante, qui poursuit ainsi : « On se demande pourquoi ». La présence de l'observateur au travers de l'enregistrement traduisait cette remarque. Lepoutre explique ce que vit le chercheur en terrain connu et qui constitue le 3ième écueil. Il était à la fois un enseignant dans un collège en zone difficile, un enseignant donc reconnu comme tel par ses élèves, et aussi un chercheur qui menait une thèse en anthropologie sur les cités et donc reconnu comme tel par les personnes qu'il observait. Lepoutre évoque cette tension, la nécessite de faire un choix éthique : « En tant qu'enseignant, j'étais confronté directement et de manière pratique aux comportements adolescents, ceux-là mêmes que j'analysais pour ma thèse, mais auxquels il me fallait d'abord réagir en tant que praticien.»

Lepoutre raconte le 4ème écueil qu'il a vécu au cours d'une recherche : Lepoutre, en tant qu'enseignant, est contraint de réagir à des situations quotidiennes, voire banales pour lui. Pour reprendre les termes de Wacquant, l'observation participante glisse pour devenir une observation « in actu ». Cette expression vient de l'étude de Sanchèz-Jankowski sur des gangs américains. Le chercheur a dû effectuer les mêmes activités que font les gangs américains. Wacquant (1994) rappelle l'obligation qu'a le chercheur de participer à sa recherche autant physiquement qu'intellectuellement. Ces quatre écueils démontrent la complexité de mener une enquête de terrain, de s'abstraire de la société et du groupe étudié afin de rester un observateur neutre et distancié. Pour Hughes, le chercheur est pris dans le « réseau de l'intégration sociale qu'il étudie, qu'il analyse et dont il rend compte. » Pour Lévis Strauss, il est nécessaire d'avoir une vision globale de son objet de recherche et être conscient du regard subjectif que nous portons :

> « Pour comprendre convenablement un fait social, il faut l'appréhender totalement, c'est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l'appréhension subjective (consciente et inconsciente) que nous en prendrions si, inéluctablement hommes, nous vivions le fait comme indigène au lieu de l'observer comme ethnographe. »

Comme de nombreux chercheurs, De Heusch s'est questionné sur son statut d'ethnographe dans ses recherches et sur l'influence qu'il exerce sur ses observés mais également sur l'influence qu'ils ont sur le chercheur:

> « L'ethnographe court ainsi le danger d'un double ethnocentrisme. Tout d'abord il projette automatiquement ses propres valeurs, ses propres préjugés dans la culture qu'il analyse. Mais d'autre part, à la longue, ayant vaincu cette première difficulté, il parvient parfois à s'identifier si bien avec la société qu'il étudie qu'il en arrive à ne plus voir qu'au travers des

yeux des Bantous ou des Soudanais. »

C'est donc un double exercice d'équilibriste que le chercheur en terrain connu doit jouer: assumer de manière intellectuelle et sincère son expérience en tant que praticien et chercheur mais également mettre de la distance avec le vécu immédiat qu'il observe.

Conclusion

Le chercheur en terrain connu qui opte pour la méthode ethnographique ne cherche pas à modifier la structure ni les fonctionnements habituels des observés. (Laplantine, 2005) A travers nos observations et de nos analyses, nous pointons certaines problématiques qui vont nous permettre de proposer notre dispositif pédagogique. Le corpus est diversifié mais réduit. Cela fait écho aux questionnements de Goffman en 1968. Comment passer de l'ethnographie à la théorisation? Lui-même a mené ses observations au sein d'un seul établissement psychiatrique, qui ont entrainé une théorisation de sa part. Comment réaliser une telle opération épistémologique ?

Nous ne pouvions pas nous rendre physiquement dans les classes pour mener de réelles observations. De la frustration du départ, nous nous sommes ravisés. Notre regard d'enseignant aurait soulevé de nombreux questionnements, très, trop éloignés de notre questionnement initial. Nous aurions réalisé une multitude d'observations hétéroclites, peu pertinentes pour notre travail de recherche. L'ethnographe est toutefois placé dans une situation de tension : d'un côté il doit essayer de plaire aux acteurs de sa recherche, essayer de les rassurer sur le pourquoi de sa présence en ne débordant pas de son protocole de recherche, et doit en même temps mettre en évidence des aspects problématiques, des aspects critiques qu'il met à jour grâce à ses observations. Les observés se sentent de ce fait critiqués. La relation de confiance qui se construit, qui s'entretient avec et entre les acteurs est essentielle.

Nous considérons la recherche en éducation comme étant une affaire de l'ensemble de la communauté éducative. C'est grâce aux enseignants comme nos co-chercheuses travaillant conjointement avec les chercheurs qu'ensemble nous nous questionnons et qu'ainsi nous faisons évoluer les pratiques. Le chercheur en terrain connu a donc un rôle à jouer dans l'évolution des pratiques. Son double statut est parfois difficile à assumer. Tout chercheur en terrain connu doit définir et redéfinir sa posture tout au long de sa recherche. La question de l'éthique reste toujours en arrière-plan dans le milieu de la recherche, elle l'est d'autant plus présente lorsque le chercheur est en terrain connu.

Bibliographie

Adler P. & Adler P., *Membership roles in field research*. Newbury Park : Sage, 1987

Augé M., *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994

Bourdieu P., *Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections.* Actes de la recherche en sciences sociales, 1978, p23, p67-69

Damon J., *La question SDF Critique d'une action publique.* Paris : PUF, 2002

De Heusch L., *Perspectives nouvelles de l'ethnographie générale,* Revue de l'Institut de Sociologie-4, 1955, p669-684

Diaz F., *l'observation participante comme outil de compréhension du champ de la sécurité*, https://journals.openedition.org/champpenal/79, 2005 (consulté le 15/12/18)

Favret-Saada J., *Les mots, la mort, les sorts,* Paris, Gallimard, 1977

Eisenhart M., *Educational ethnography past, present, and future: Ideas to think with.* Educational Researcher, volume 30, n° 8, 2001, pp 16-27

Hughes E.C., *Le regard sociologique. Essais choisis,* Paris, EHESS, 1996

Kohn R.C., *Les positions enchevêtrées du praticien-qui-devient-chercheur.* Dans Mackiewicz, M-P (Ed) Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social (pp 15-38) Paris : l'Harmattan, 2001

Lalonde J.F., *La participation observante en sciences de la gestion: plaidoyer pour une utilisation accrue.* Recherches qualitatives –Vol. 32(2), 2013, pp. 13-32, http://www.recherchequalitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/32-2-lalonde.pdf, (consulté le 10/10/18)

Laplantine F., *La description ethnographique*, Armand Colin, 2015

Lepoutre D., *La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue*, Ethnologie française-XXXI, 2000, pp 89-101

Lévi-Strauss C., *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1980, p. XXVII-XXVIII

Soulé B., *Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales.* http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero27%281%29/soule.pdf, 2008 (consulté le 10/10/18)

Vienne P., *Mais qui a peur de l'ethnographie scolaire?* http://ife.ens-lyon.fr/publications/edition-electronique/education-societes/RE016-15.pdf, 2005 (consulté le 10/11/18)

Biographie

Anne-Laure BIALES est Docteure en sciences du langage (Université Paul Valéry Montpellier 3 - Praxiling CNRS). Elle est aussi Professeur des écoles, de lettres modernes et de FLE/FLS. En mai 2019, elle a publié un article sur l'oral dans la co-construction du sens littéraire dans le numéro du mois de mai 2019 des *Cahiers Pédagogiques*.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Quel français enseigner ? Complémentarité et contradictions du matériel d'enseignement du Français Langue Étrangère (FLE)

Leonardo DURAN
Avignon Université

Pour citer cet article : Leonardo DURAN, « Quel français enseigner ? Complémentarité et contradictions du matériel d'enseignement du Français Langue Étrangère (FLE) » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 70-82.

Résumé

Sur la base de quelques exemples concrets des supports audio d'un manuel de FLE (Alter Ego + 1) destiné à des apprenants débutants, je propose de mettre en évidence les contradictions d'un ouvrage didactique qui met en avant la variation de la francophonie orale, mais dont les supports renvoient tout de même à un français hexagonal (Detey, 2017). Le matériel audio semble, par ailleurs, être articulé autour d'une conception subjective des notions de « norme » et du français dit « standard » (Moreau, 1997 ; Gadet, 2007). L'apprenant finit ainsi par être confronté à un type d'input décalé par rapport à la réalité communicative de la langue cible. Une approche objective de la recherche en didactique, appuyée sur la rigueur de la démarche scientifique, peut fournir un angle de réflexion à partir des questionnements de toute pertinence pour le domaine de l'enseignement des langues : Quel français enseigner ? Pour quoi ? Pour qui (Weber, 2013) ? L'objectivité permet dans ce sens de remettre en question l'authenticité des supports utilisés, constitue une ouverture au niveau de l'inclusion des données représentatives de la langue cible, et contribue à jeter des ponts entre la recherche et la didactique (Gil Fernández, 2016).

Mots clés : FLE, variété linguistique, didactique, authenticité

Introduction

Le portrait de la francophonie contemporaine s'est enrichi grâce à l'essor de la recherche en Sciences du Langage dans la seconde moitié du XXe siècle. Plus concrètement, le développement de la linguistique de corpus a contribué à consolider des bases de données nécessaires pour que la description de variétés du français oral voit le jour. Ce développement n'a pas été sans intérêt pour la didactique des langues étrangères, car l'exploitation desdites descriptions a donné lieu à l'élaboration de nouvelles ressources. Dans le cas spécifique du FLE (français langue étrangère) l'utilisation de bases des données peut permettre de rapprocher les apprenants des différents types de français et des caractéristiques propres à une communauté linguistique donnée. Toutefois, la question de l'adaptation de ces ressources à des fins didactiques se traduit par le défi pour l'enseignement de faire écho aux études menées sur la variation du français et sur l'acquisition des langues secondes. A l'heure actuelle où les approches communicatives déterminent l'orientation méthodologique des cours de FLE, l'on peut constater que les manuels conçus pour « enseigner à communiquer » (Cuq & Gruca, 2002) ne tiennent pas toujours compte des aspects de variation décrits du côté de la recherche. Des contradictions sont mises en lumière lorsqu'une ouverture vers la francophonie est évoquée à de maintes reprises, alors que la question de la variation semble passer sous silence, et que les supports audio proposés ne reflètent aucunement la polyphonie de la francophonie orale.

Dans ce qui suit, je tenterai de montrer quelques contradictions entre le discours des concepteurs de manuels et les supports présentés dans le cas spécifique d'un ouvrage conçu pour des apprenants débutants de FLE : *Alter Ego + 1*. Je m'intéresserai également à la relation entre la recherche en linguistique variationnelle et la didactique du FLE, notamment en ce qui concerne la place accordée à la langue orale au sein d'une méthode communicative. L'adoption d'un point de vue objectif s'avère aussi pertinent que nécessaire pour établir cette relation, ainsi que pour tenter de répondre à la question qui va être le vecteur des pages suivantes : Quel français doit-on enseigner ?

L'évolution de la didactique des langues

Lorsqu'on se penche sur le développement de la didactique des langues étrangères il est souhaitable de prendre en compte l'influence des disciplines comme la linguistique appliquée, la psychologie cognitive, la pédagogie, entre autres, aussi bien que l'impact de tournants historiques majeurs – dont les guerres et les révolutions (Leygues, 1904 : 385 ; Legouis, 1956 : 270) – ayant participé amplement du renouveau des pratiques didactiques. Les objectifs d'apprentissage d'une langue étrangère sont ainsi façonnés par des contextes changeants qui impliquent de nouveaux besoins. Bien avant que le domaine de la *didactique des langues* ait vu le jour dans le courant du XXe siècle (Besse, 2001 ; Coste & Galisson, 1976), divers courants méthodologiques ont cherché à mettre en œuvre la manière la plus efficace d'enseigner une langue

étrangère. Ainsi, entre les XVII et le XIXe siècles en Europe (Martinez, 1996 : 49) la méthodologie dite traditionnelle est calquée sur l'enseignement des langues anciennes, dont notamment le latin (Puren, 1988 : 18). Munis de livres de grammaire et de dictionnaires bilingues, les élèves poursuivaient les objectifs d'une formation intellectuelle et culturelle à l'aide d'exercices « de thème, de, version, de réponses écrites à des questions écrites, d'application des règles trouvées dans le livre de grammaire » (Coste, 1970 : 8). Le rôle de l'imprimerie est par ailleurs à souligner car elle a permis l'imposition d'un latin « digne d'être enseigné (…) le latin classique à la syntaxe étrangère et compliquée », celui des auteurs antiques (Puren, 1988 : 19).

Pendant plus de trois siècles d'application de cette méthodologie, certains opposants ont dénoncé l'absence de pragmatisme, voire même le côté contreproductif de ce type d'enseignement. Cité par Puren, Michel de Montaigne évoque l'inefficacité de l'enseignement du latin qu'il avait pourtant appris à parler dans son enfance : *« Mon latin s'abastardit incontinent, duquel par désacoustumance, j'ay perdu tout usage »* (ibid.). Les voix d'opposition par rapport à cette méthodologie d'enseignement ont donné lieu à des propositions alternatives. Tel est le cas de la « méthode naturelle » (Martinez, 1996 : 51) qui suivait une orientation moins stricte et plus proche d'une appropriation, comme son nom l'indique, *naturelle* de la langue cible. Mais des changements sur le plan didactique ont eu lieu suite à des événements socio-économiques à grande échelle. Une perspective davantage pragmatique de la langue étrangère était nécessaire dans le but de faire face aux répercussions de la Révolution industrielle en Europe. Les chemins de fer ont raccourci les distances entre les pays et les enjeux commerciaux étaient considérables (Leygues, 1904 : 385). Dans ce cadre précis, le besoin de l'oral s'est fait ressentir. La Méthodologie Directe constitue une réponse aux changements du contexte, aussi bien qu'une réaction aux pratiques qui étaient celles de la Méthodologie Traditionnelle. L'approche directe a donc donné la priorité à l'oral, et l'attention des apprenants a été portée sur l'écoute des énoncés ainsi que sur une « bonne prononciation » (Martinez, 1996 : 52). La mise en œuvre de cette nouvelle méthodologie ne durera qu'une dizaine d'années, mais son impact sera considérable du point de vue de la transition qu'elle a permis de faire vers des perspectives didactiques inédites. C'est à nouveau un bouleversement de grande ampleur à de fortes implications sociales, politiques et humaines qui se trouve au cœur du renouvellement méthodologique :

> La Première Guerre mondiale viendra suspendre tout débat et toute évolution. Mais la cause était déjà entendue, et l'abandon de la méthodologie directe sera d'autant plus inévitable après 1918 qu'« à l'horloge de l'histoire », suivant la formule consacrée, la France victorieuse n'était plus à l'heure des révolutions et des expériences hardies. (Puren, 1988 : 65).

Des méthodes éclectiques tenteront de concilier d'un côté les propositions didactiques jusque-là développées, et d'un autre les conséquences néfastes de la guerre. Ces dernières se sont traduites par des conditions de travail difficiles dans le monde de l'enseignement, et la solution envisagée a été le recours à une méthodologie mixte qui combinait des aspects des deux courants précédents.

Le parcours d'évolution de l'enseignement des langues étrangères nous amène du côté des Etats-Unis. Tout comme en Europe, un courant didactique traditionnel visant la formation culturelle et intellectuelle des élèves s'imposait, ce qui a également produit des vives critiques, comme celles du linguiste L. Bloomfield qui dénonçait le gaspillage d'énergie et l'incompétence des enseignants (Girard, 1974 : 78). Mais c'est encore une fois le contexte qui va déterminer des nouveaux besoins. La Méthodologie Audio-Orale est ainsi conçue à partir de trois grands piliers : la linguistique distributionnelle, la psychologie béhavioriste, et la méthode de l'armée (*The Army Method*). Cette dernière consiste en un énorme dispositif déployé dans le but de former les soldats américains pour qu'ils puissent comprendre et parler les langues des champs de bataille de la Seconde Guerre Mondiale (Puren, 1988 : 195 ; Martinez, 1996 : 56). Les cours étaient basés sur une multiplicité d'exercices de répétition, d'imitation, de transformation et de substitution où la forme était privilégiée sur le sens. La mise en place de telles méthodes était tout à fait justifiée selon le modèle béhavioriste de *stimulus* – *réponse* – *renforcement*, et la conception structuraliste de la linguistique distributionnelle. Les fondements théoriques de cette méthodologie ont été fortement critiqués par Noam Chomsky à partir de sa théorie de la *Grammaire Générative Transformationnelle* (1957). Cette dernière se centre sur la complexité des processus cognitifs et sur la nature innée de l'acquisition du langage, une perspective où le modèle de Skinner s'avère extrêmement réducteur. Malgré les limites mises en évidence, il est important de souligner que la méthodologie Audio-Orale « a été la première à mettre en œuvre l'interdisciplinarité dans l'approche de l'acquisition des langues et à placer les moyens audiovisuels au centre du renouvellement méthodologique » (Cuq & Gruca, 2002 : 240). Rappelons que l'emploi du magnétophone pour écouter et imiter les voix des locuteurs natifs, ainsi que la disposition de laboratoires de langues étaient des nouveautés didactiques introduites dans le cadre de la méthodologie Audio-Orale. La place de l'oral est capitale, et le rôle de la prononciation du point de vue pratique est central.

De retour en Europe, l'on se trouve au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, où les méthodologies Traditionnelle et Directe coexistent jusqu'au milieu du XXe siècle. Des préoccupations politiques en France suite à la guerre, dont la présence dans les anciennes colonies, l'intégration de migrants et la lutte contre l'expansion de l'anglais (ibid.) ont été le moteur d'une nouvelle réorientation. Le rôle de la recherche a permis la création de nouveaux ouvrages, notamment ceux du Français Fondamental de premier et second degrés (Gougenheim et al., 1956). Entre temps, un courant méthodologique inédit incorpore l'exploitation d'outils permettant d'intégrer du son et des images à la pratique didactique, tout en accordant une place centrale à la communication orale. Il s'agit de la méthodologie Structuro-Globale Audiovisuelle (SGAV), où l'utilisation du matériel sonore et visuel contribue à plonger l'apprenant dans de situations de communication. L'emploi coordonné du magnétophone et du film de la part de l'enseignant favorise la richesse de l'information audiovisuelle perçue par les apprenants. En effet, l'un des piliers de cette approche est une méthode d'enseignement de la prononciation : la méthode *verbo-tonale*, initialement

développée par Petar Guberina à Zagreb (Rivenc, 2002). Cette dernière aborde la sensibilisation perceptive de sons et la correction phonétique à partir d'aspects prosodiques comme le rythme et l'intonation. Les tenants de la méthode verbo-tonale considèrent que « dès le début, l'apprenant est conscient des interactions signifiantes entre intonations, accentuations, variations du tempo et des gestes, regards, déplacements des locuteurs » (ibid. : 29). Ces aspects sont essentiels pour la communication, raison pour laquelle il convient de les exploiter dès le début de l'apprentissage de la langue étrangère. En outre, le traitement de l'écrit est en décalage par rapport à celui de l'oral, ce qui s'explique par l'idée d'éviter d'éventuelles interférences que les signes écrits peuvent avoir sur la prononciation. Le son et les images sont donc amplement favorisés en début d'apprentissage, et l'écrit n'est introduit qu'après 60 heures de cours (Cuq & Gruca, 2002 : 242). La priorité de l'oral est clairement affichée et le rôle de la prononciation y est de tout premier ordre.

Dans un contexte marqué par l'intérêt d'inclusion de contenus civilisationnels, l'émergence d'un nouveau public, celui des scientifiques (ibid. : 244), ainsi que par le développement des domaines comme l'ethnographie de la communication et la linguistique de l'énonciation, nous assistons à un renouvellement de perspectives basées sur la communication. Sous l'optique de la naissante Approche Communicative, l'on considère que l'objectif essentiel est celui d'apprendre à communiquer en langue étrangère. Mais la tâche de *communiquer en langue étrangère* est loin d'être anodine, et la nécessité de déterminer les critères de la nouvelle démarche se fait ressentir. La conformation d'un groupe d'experts par le Conseil de l'Europe a eu pour but d'identifier et d'analyser les besoins langagiers des apprenants. Le fruit porté par d'un tel travail est la publication des ouvrages adaptés à ces besoins tels que *The Treshold Level* (van Ek, 1977 ; van Ek & Trim, 1990) pour l'enseignement de l'anglais et du *Niveau Seuil* (Coste et al., 1976) pour l'enseignement du français. L'idée est celle d'établir un niveau de référence à partir duquel l'apprenant est en théorie en mesure de *se débrouiller* en langue étrangère dans des situations réelles de communication. D'une compétence linguistique on passe à une compétence de communication qui tient compte d'une multiplicité d'aspects non verbaux aussi bien que socio-culturels. C'est-à-dire que pour communiquer efficacement, une connaissance du système linguistique ne suffit pas, il est nécessaire de connaître aussi les normes d'usage, socialement partagées, variables selon les communautés linguistiques. La notion de *compétence communicative* s'est amplement enrichie des travaux de plusieurs spécialistes (Hymes, 1972 ; Canale & Swain, 1980 ; Moirand, 1982 ; Austin, 1962 ; Searle, 1969). Le défi du côté de l'enseignement est celui d'adapter pédagogiquement cette notion. Peut-on décrire, modéliser, enseigner la compétence communicative ?

L'objectif semble ambitieux et l'élaboration d'une feuille de route avec des paramètres clairs s'avère indispensable. Le Conseil de l'Europe travaille sur le développement d'une base commune dans le but d'assurer une progression cohérente, ainsi que d'articuler les efforts des enseignants, des gestionnaires administratifs, des concepteurs de manuels, entre autres. Le fruit de ce travail : Le Cadre Européen

Commun de Référence pour les Langues (CECR). Cet outil détermine les étapes de l'apprentissage d'une langue étrangère qui vont du niveau *débutant* jusqu'au niveau *maîtrise* (Conseil de l'Europe, 2005 : 24-25). Les contenus et objectifs de chaque niveau sont pris en considération dans les cours, dans les manuels, et dans les évaluations. L'harmonisation de cette base commune va de pair avec une transparence qui a favorisé la mobilité internationale d'étudiants et professionnels. Ce cadre de référence est un élément de réponse majeur à la question de la didactisation des contenus issus de la recherche en sciences du langage.

A l'ère du communicatif, le développement technique de supports et d'outils audiovisuels enrichit l'élaboration du matériel didactique. L'utilisation de documents dits *authentiques* est l'une des lignes de force de l'Approche Communicative, et selon un objectif de rapprocher l'apprenant échanges qui existent dans la réalité (Cuq & Gruca, 2002 ; Bérard, 1991) l'exploitation de ce type de ressources constitue une ouverture pour découvrir les variétés du français. Or, c'est justement la question de l'authenticité de ces supports qui est susceptible d'être remise en question.

Francophonie et enseignement du français

L'évolution des méthodologies d'enseignement des langues étrangères a été marquée par les besoins et les intérêts (académiques ; pratiques ; communicatifs), changeant selon les contextes. Dans un souci d'apporter des réponses adaptées aux problématiques émergeantes, le travail des chercheurs et des didacticiens a été le moteur de cette évolution. A l'heure actuelle, l'enseignement du FLE constitue un enjeu majeur de la francophonie contemporaine. Rappelons que le terme *francophonie* est basée sur un sens, non seulement linguistique et géographique, mais aussi spirituel et mystique (Deniau, 1983) de partage des idéaux de liberté et de Droits de l'Homme dont la France est le porte-flambeau (ibid.). Il est question d'un rassemblement des locuteurs et des peuples ayant le français en partage, une communauté unie par des liens qui dépassent les frontières géographiques et politiques. Il convient finalement de consolider l'essence de cette communauté par des actions concrètes sur le plan institutionnel. C'est justement le but de la Francophonie institutionnelle, dont la diffusion et le rayonnement de la langue française sont fondamentaux. Selon les chiffres de l'Observatoire de la langue française, le rapport le plus récent (2018) recense 300 millions de locuteurs francophones dans le monde, et place le français comme la 5e langue la plus parlée après le chinois, l'anglais, l'espagnol et l'arabe (OIF, 2018). Ces chiffres indiquent une augmentation du nombre de locuteurs de 10% par rapport à la synthèse de 2014, ce qui s'explique, entre autres facteurs, par l'action de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF). Par le travail de ses opérateurs, l'OIF poursuit des objectifs tels que la diffusion de la diversité linguistique, le soutien à la recherche et à l'éducation, aussi bien que le maintien de la coopération multilatérale entre ses membres. Des grands efforts sont déployés pour assurer la présence de la langue française à l'échelle mondiale sur les plans éducatifs et culturels, mais aussi politiques et économiques. Les apprenants de FLE sont un vecteur

important de la croissance du nombre des locuteurs francophones dans le monde, soutenus par ailleurs par la présence des institutions comme les Alliances françaises ou les Instituts français : « il n'est pas de territoire où une personne désireuse de s'initier au français ne puisse trouver, là un centre de langue, ici un Institut français, ailleurs une Alliance française ou une association qui lui proposera différentes formules pour répondre à cette envie où à ce besoin » (OIF, 2018 : 10). Les apprenants de FLE, à nombre de 51 millions sont considérés comme une partie de la population francophone. Et lorsqu'on évoque la question de l'ouverture vers les différents membres de l'espace francophone, qu'en est-il de la variation que ces apprenants découvrent ? A l'égard de *l'authenticité* dont se réclame la méthodologie communicative qui permettrait de se rapprocher d'une réalité linguistique, de quelle réalité parle-t- on ?

La variation diatopique (géographique) de la langue française illustre parfaitement la richesse et diversité linguistique et culturelle évoquée à de maintes reprises par la francophonie institutionnelle. En outre, l'essor de la recherche en sociolinguistique à partir des années 70 s'est traduit par l'élaboration de descriptions exhaustives des multiples variétés du français. Le recours à ces descriptions constitue pour le didacticien une ouverture, un moyen de

> familiariser les apprenants avec des réalisations relevant notamment de la variation diatopique et de remplacer, dans l'imaginaire linguistique de l'apprenant, la vision d'une langue homogène, uniforme, 'neutre', par une conception dynamique du français contemporain qui se rapproche davantage de la réalité linguistique (…) (Falkert, 2019 : 2).

Comme indiqué plus haut, l'un des défis pour l'enseignement est celui de l'adaptation didactique de contenus. La relation entre recherche et pratique ne va pas de soi, bien que la participation de linguistes et chercheurs ait été une force considérable dans l'évolution méthodologique. Or, le discours sur la richesse de la diversité culturelle et linguistique de l'espace francophone qui accompagne la conception des supports et d'ouvrages d'enseignement du FLE, doit trouver un ancrage dans la démarche didactique. Si ce n'est pas le cas, on se situe face à une contradiction saillante. En l'occurrence, la variation diatopique constitue une manifestation de cette contradiction lorsque les supports proposés ne vont pas dans le sens d'un discours qui fait appel au besoin de faire découvrir la réalité linguistique.

Les supports pédagogiques comme lieux de contradictions

Suite à l'aperçu historique des méthodologies d'enseignement des langues étrangères, et à la relation parfois compliquée entre le discours didactique et la nature de documents et supports disponibles, l'on s'intéresse à ce qui est proposé par un manuel de FLE : Alter Ego + 1, destiné aux apprenants débutants. Dans l'avant-propos de cet ouvrage, se trouvent des termes représentatifs de l'approche communicative tels que *développement des savoir-faire, interaction, appropriation progressive des contenus,* et *situations authentiques.*

On y déclare également : « Dans Alter Ego +, la place de l'apprenant est primordiale. Les thèmes abordés ont pour principal objectif de susciter un réel intérêt pour la société française et le monde francophone… » (Hugot et al., 2012 : 3). Une ouverture sur la découverte de la francophonie est mentionnée lorsqu'on évoque un « monde francophone ». L'ouvrage présente ensuite l'organisation des contenus et la disposition des unités, avec un modèle de succession précis : un objectif communicatif clairement affiché au début de chaque leçon ; un document authentique servant de déclencheur de compréhension globale et de mise en situation ; des exercices de découverte et de repérage des règles ou contenus linguistiques ; une section *point langue* destinée à des explications détaillées et explicites des contenus grammaticales, avec des exercices de systématisation ; finalement, des propositions d'activités de production. La progression mise en place va de la compréhension vers la production, tout en accordant un rôle actif à l'apprenant lors de la découverte des règles grammaticales et d'une application ultérieure de ces dernières dans le but d'atteindre le but communicatif affiché au début de l'unité. Sur le tableau des contenus du manuel est présenté un aperçu général réparti en neuf dossiers, chacun d'entre eux contenant des aspects socioculturels suivis des objectifs *sociolangagiers* où l'on intègre le fonctionnel et le linguistique (grammaire, lexique, phonétique). Dans la leçon 3 du premier dossier, La francophonie apparaît comme un objectif socioculturel. Plus loin, le dossier 6, appelé *Voyage, voyages* affiche clairement des contenus portant sur la découverte de l'espace francophone, en y incluant des leçons autour de Montréal, de la France d'outre-mer et de Bruxelles. On y retrouve accessoirement des activités sur la chanson francophone et sur un éventuel séjour dans un pays francophone. Une carte de la francophonie est par ailleurs proposée à la page 12, juste avant le début des dossiers. Avec trois catégories différentes selon le statut du français, la carte offre une vision élargie de la place que la langue française occupe en dehors des frontières de la France hexagonale, un élément de sensibilisation intéressant pour un apprenant débutant qui fait une découverte de la langue et la culture cible.

Dans le cadre du dossier 0, le dossier Découverte, après avoir exploré des formules de présentation et quelques noms et prénoms français à l'aide de l'alphabet, une situation d'interaction est proposée à la page 18. Il s'agit d'un *Cocktail international* qui compte avec la présence de personnes de nationalités diverses. Des images illustrent les conversations qui ont lieu dans le cadre proposé. Les apprenants doivent effectuer un travail de repérage des personnes participant à chaque conversation à l'aide d'un support audio. Lorsqu'on fait écouter l'enregistrement, il est évident, au moins pour l'enseignant, que les personnages ne présentent de marques d'accent étranger, malgré leurs différentes nationalités. Le problème n'est pas qu'ils n'aient pas d'accent étranger, mais plutôt que les accents de tous les personnages sont très similaires. L'enregistrement permet de faire l'activité et d'identifier les participants, mais il reste difficile d'ignorer que Paul Bouchard (Canadien), Natacha Muller (Autrichienne), Sofía González

(Mexicaine), Isabelle Moreau (Française) et Bjorn Lindgren (Suédois) ont tous un accent français tellement similaire et proche du *standard*.

On passe au dossier 1 où, la leçon 3 propose d'écouter un jeu-concours de TV5 Monde. Quatre participants tentent de remporter le prix permettant au gagnant d'aller à Paris pour réaliser son rêve. En dessous de l'objectif communicatif de la leçon, un document est présenté aux apprenants afin de faciliter la compréhension globale de la situation. Ensuite, on écoute un enregistrement où les participants qui se présentent. Issa habite au Sénégal, Nora vit en Tunisie, Tom est né aux États-Unis et vit à Madagascar, et Céline habite à Québec. Même constat qu'avant : l'accent de chacun des participants est très similaire, proche d'un français dit *standard*. Certes, aucun des participants n'indique être originaire des endroits où ils habitent au moment de participer au jeu-concours. On remarque qu'ils disent *habiter* ou *vivre* quelque part, et non pas *être Québécoise* ou *Tunisienne*, par exemple. On pourrait supposer qu'ils sont français et qu'ils habitent et vivent à ces endroits. Mais si tel était le cas, et que leur rêve et d'aller à Paris, pourquoi alors *vivre* à Madagascar ? Tenter de trouver une réponse logique paraît inutile, car il s'agit d'un document fabriqué dont le but est de permettre aux apprenants de faire le repérage d'informations nécessaires pour répondre aux questions de l'exercice. Toutefois, les incohérences sont assez frappantes bien qu'elles ne soient pas forcément captées par les apprenants.

Finalement, les trois unités du dossier 6 se situent autour des thématiques liées aux voyages. Les apprenants travaillent sur la situation géographique de lieux, sur la description de saisons et sur l'organisation de programmes de visites. La Leçon 3 propose un aperçu de Bruxelles, après une découverte de la « France de trois océans » dans la leçon 2, où l'on n'aborde que les départements français, et non d'autres territoires francophones. Pour commencer le dossier 6, la leçon 1 se centre sur les saisons et les sensations par le biais d'une exposition d'art ayant lieu au Canada. Les documents authentiques permettant une compréhension globale de la mise en situation sont une affiche contenant les informations générales de l'exposition, et un interview fait auprès d'une artiste de Québec. L'enregistrement démarre avec un journaliste qui fait l'introduction de l'artiste peintre Gaëlle Bertrand. Au moment de l'écouter, il est assez surprenant de faire le même constat par rapport à son accent, aucunement représentatif d'une locutrice Québécoise ou Canadienne, et par ailleurs très *normé* selon la description *standardisée* d'un français franco-centré. Comme c'était le cas dans les supports présentés plus haut, on ne peut que tenter de deviner le profil de la personne qui parle, étant donné que lors de sa présentation elle dit : « je *vis* au Canada ». Qu'est-ce qu'on entend par là ? A en juger par son accent, il suffit de l'écouter pour écarter l'hypothèse d'une origine québécoise, mais on aurait plus de mal à indiquer son origine sur une carte de l'espace francophone. Comme cela a été dit plus haut, on peut considérer que le but de l'activité n'est pas de faire découvrir les variétés des accents, mais de faire repérer des informations pour répondre à des questions précises. Or, si l'idée est de travailler la compréhension globale à partir des informations présentées en format audio, pourquoi alors

faire toute une mise en situation avec des personnages d'origines variées ? Par rapport aux supports décrits précédemment, l'incohérence du fichier audio du dossier 6 demeure davantage saillante car il est placé dans une leçon où l'objectif socioculturel est de faire une découverte de l'univers francophone. La nature du matériel audio ne va pas dans le sens du discours du manuel. Quel est donc l'intérêt de proposer une ouverture vers la francophonie alors que *l'input* fourni ne permet pas de soutenir une telle idée ? Je tenterai dans ce qui suit de comprendre la problématique à laquelle enseignants et apprenants de FLE sont confrontés, avant d'évoquer des ouvertures possibles.

Vers un traitement cohérent de la variation

Le milieu institutionnel comme contexte d'apprentissage d'une langue étrangère conditionne fortement un processus qui diffère de manière fondamentale de celui de l'acquisition d'une langue en milieu naturel. Concernant spécifiquement le cas du FLE dans des pays non francophones, les apprenants semblent être les otages des « effets normatifs » (Weber, 2013 : 42) d'une conception homogénéisante et uniforme de la langue cible. La question de la variation est à cet égard marginalisée dans la pratique didactique, y compris l'emploi de documents écrits et sonores. Le choix des supports, crucial pour le praticien, peut être justifié par l'idée de faciliter l'accès au sens, mais des problèmes apparaissent lorsque ces supports « ne correspondent pas au discours parlé authentique » (ibid.). Comme j'ai tenté de le montrer plus haut, le cas spécifique de la variation diatopique à l'intérieur de l'espace francophone demeure problématique lorsque les supports utilisés ne s'accordent pas avec le discours pédagogique. En effet, une forte contradiction émerge quand le discours est confronté au matériel audio. Il demeure difficile de défendre ladite authenticité des documents quand on constate à quel point ces derniers sont peu représentatifs de la réalité francophone qu'ils sont censés illustrer. Cette contradiction est par ailleurs d'autant plus problématique lorsqu'elle passe inaperçue aux oreilles des apprenants débutants. Dans une étape de découverte de la langue étrangère, ces derniers assimilent les informations perçues comme étant légitimes, et le manque de représentativité évident pour l'enseignant est certainement ignoré par les apprenants. A ce moment-là, du côté de l'apprenant, on favorise la création d'un clivage entre la langue qu'on apprend en salle de classe et la langue dans la réalité quotidienne. Du côté de l'enseignant, on continue à placer l'oral sur un axe normaliste, et à aller dans le sens des préconceptions qui voient toute notion de variation comme étant extérieure à la parole. Or, on ne peut « d'un côté promouvoir l'usage de documents authentiques, et de l'autre, vouloir passer sous silence la question de la variation » (Detey, 2017 : 11).

A l'heure actuelle, où l'authenticité est l'un des maîtres-mots des méthodes communicatives (Martinez, 1996), le besoin d'une pratique didactique réfléchie s'impose. On a vu plus haut comment la recherche scientifique a été le moteur de renouvellement à des étapes cruciales de l'histoire de l'enseignement des langues (Cuq & Gruca, 2002 ; Puren, 1988). Ce sont en effet les travaux de recherche

sur le terrain qui ont apporté un regard objectif sur les *besoins des apprenants* (Coste et al., 1976), qui ont permis de consolider les paramètres d'une progression cohérente et d'harmoniser les pratiques et le matériel d'enseignement. Ces recherches se trouvent au cœur des méthodologies communicatives actuelles. Depuis quelques années, des efforts continuent à se faire dans un souci de maintenir les rapports entre recherche et didactique. A titre d'exemple, le programme Phonologie du Français Contemporain (PFC) est un vaste projet qui offre une base de données de français oral à disposition de chercheurs aussi qui que des enseignants et apprenants de français (Durand et al., 2002). Le programme compte par ailleurs avec un volet consacré exclusivement à l'enseignement (PFC-EF), où le corpus recueilli est exploité à des fins didactiques à l'aide de fiches pédagogiques et de critères de progression (ibid.). Un tel programme n'aurait pas vu le jour sans l'intention de dresser un portrait plus fidèle du français oral, de sa variabilité, permettant par ailleurs de combler les lacunes des supports dits *authentiques* mais peu représentatifs, bien connues par les praticiens. J'insiste ainsi sur la nécessité d'accompagner la relation recherche-didactique, par une réflexion critique et objective sur la pertinence de la pratique enseignante, y compris le matériel à disposition. Comme le note S. Detey, « seule une évolution préalable de la compréhension et des représentations de ce que sont l'oral et la variation en français parlé chez les enseignants et les concepteurs de matériel pédagogique peut permettre d'envisager une évolution des pratiques pédagogiques de classe» (2017 : 8-9).

Le développement technologique, la démarche scientifique et la pratique enseignante peuvent s'articuler et fournir des éléments de réponse aux enjeux de l'enseignement des langues étrangères au XXIe siècle. A l'ère du plurilinguisme, les frontières idéalisées des variétés standardisées semblent de plus en plus obsolètes. Dans cette optique, il paraît souhaitable que l'enseignant continue d'alimenter l'intérêt de faire émerger des questions, et non uniquement de trouver une réponse immuable et incontestable.

Conclusion

Il est admis que la didactique des langues étrangères se doit d'accorder une place aux phénomènes de variation. Les descriptions issues des travaux de chercheurs enrichissent de manière considérable les supports à disposition des acteurs de l'apprentissage. Encore faut-il être en mesure de « didactiser » ces données. C'est là où l'enseignant joue un rôle capital, lorsqu'il est amené à faire des choix, sur les contenus aussi bien que sur le type de supports qu'il utilise. Par un positionnement critique, par une réflexion objective vis-à-vis de sa démarche, l'enseignant a une marge de manœuvre. Il est amené à trouver une cohérence entre le discours et la pratique, entre les activités faites en classe et les voix de la francophonie orale. Certes, il n'est pas aisé de répondre à la question *Quel français enseigner ?* compte tenu de la variabilité propre d'une langue vivante. Mais à partir du travail d'adaptation, cette variabilité peut être exploitée comme une source de richesse, plutôt que comme un obstacle à l'enseignement d'une langue homogène, subjective et fantasmée (Weber, 2013).

Bibliographie

Austin, J.L. (1962) *How to do things with words*. Oxford : Oxford University Press.

Bérard, E. (1991) *L'approche communicative : théorie et pratiques*. Paris : CLE international.

Besse, H. (2001) *Propositions pour une typologie des méthodes de langues*, Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde [En ligne], 26 | 2001, mis en ligne le 04 septembre 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/dhfles/2063

Canale, M. & Swain (1980) *Theoretical bases of Communicative Approaches to Second Language Teaching and Testing*. In *Applied Linguistics*, vol. 1 n° 2.

Chomsky, N. (1957) *Syntactic structures*. La Haye/Paris: Mouton & Co.

Conseil de l'Europe (2005) *Cadre européen commun de référence pour les langues*. Paris : Les Editions Didier.

Coste, D., Courtillon J., Ferenczi V., Martins-Baltar, M. et Papo, E. (1976) *Un niveau seuil*. Paris : Dider.

Coste, D. & Galisson, R. (1976) *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris : Hachette

Coste, D. (1970) *Le renouvellement méthodologique dans l'enseignement du français langue étrangère : remarques sur les années 1955-1970*. In: *Langue française*, n°8, 1970. Apprentissage du français langue étrangère, sous la direction de Emmanuèle Wagner. pp. 7-23.

Cuq, J.P. & Gruca, I. (2002) *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Deniau, X. (1983) *La francophonie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Detey, S. (2017) *La variation dans l'enseignement du français parlé en FLE: des recherches linguistiques sur la francophonie aux questionnements didactiques sur l'authenticité*. In A.-C. Jeng, B. Montoneri & M.-J. Maitre (éds), *Echanges culturels aujourd'hui : langue et littérature*. New Taipei City : Tamkang University Press, 93-114.

Durand, J., Laks, B., Lyche, Ch., (2002) *La phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure*. In C. Pusch & W. Raible (éds), *Romanistische Korpuslinguistik- Korpora und gesprochene Sprache/Romance Corpus Linguistics – Corpora and Spoken Language*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, 93-106.

Ek, J.A. van (1977) *The Threshold Level for modern language learning in schools*. Londres : Longman. Ek, J.A. van & Trim, J.L.M., (1990) *Threshlod Level*. Cambridge : Cambridge University Press.

Falkert, A. (2019) *La place de la variation dans l'enseignement de la phonétique en FLE*. In *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 16-1 | 2019, mis en ligne le 30 janvier 2019. URL : http://journals.openedition.org/rdlc/4309 ; DOI : 10.4000/rdlc.4309.

Gougenheim, G., Michea, R., Rivenc, P., Sauvageot, A. (1956) *L'élaboration du français élémentaire : étude sur l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base*. Paris : Didier.

Hugot, C., Berthet, A., Daill, E., Kizirian, V., Waendendries (2013) *Alter Ego + 1*. Paris : Hachette « Français Langue Etrangère ».

Hymes, D. (1972) *On communicative competence*. In Pride, J.B., Holmes, J., (Ed.) *Sociolinguistics*. Londres : Penguin.

Leygues, G. (1904) *Discours de M. Georges Leygues, Ministre de l'Instruction publique* [propos rapportés par Léon Morel dans son compte rendu de la réunion, à Paris, de l'Association des Langues Modernes], Les Langues Modernes.

Legouis, P. (1956) *Les résultats*, Cahiers Pédagogiques.

Martinez, P. (1996) *La didactique des langues étrangères*. Paris : Presses Universitaires de France.

Moirand, S. (1982) Enseigner à communiquer en langue étrangère. Paris : Hachette « F ».

Organisation Internationale de la Francophonie (2018) *La langue française dans le monde, synthèse 2018*. Editions Gallimard.

Puren, Ch. (1988) *Histoire des méthodologies de l'enseignement des langues*. Paris : Nathan-CLE international.

Rivenc, P. (2002) *Place et rôle de la phonétique dans la méthodologie SGAV*. In Renard, R. *Apprentissage d'une langue étrangère/seconde*. Bruxelles : Editions De Boeck Université. Searle, J. (1969) *Speech Acts*. Cambridge: Cambridge University Press.

Weber, C. (2013) *Pour une didactique de l'oralité. Enseigner le français tel qu'il est parlé*. Paris : Didier.

Biographie

Doctorant en Sciences du Langage et membre du laboratoire ICTT - ÉA4277 d'Avignon Université, le travail de recherche de Leonardo DURAN se situe dans le cadre de l'apprentissage de la prononciation du français L1 chez des locuteurs hispanophones natifs. Sur la base d'une analyse d'erreurs de perception et de production des phonèmes vocaliques du français, je m'intéresse aux particularités des systèmes d'interlangue et aux tendances spécifiques de ce public d'apprenants. Cette recherche est pertinente pour le domaine de l'enseignement du FLE dans la mesure où elle tient compte de l'impact des orientations méthodologiques sur le développement des capacités liées à l'apprentissage de la prononciation.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

L'objectivité et la microstructure de l'écrit de recherche

Dinh Phuc LUU
Avignon Université, France - Université Nong Lam de Hochiminh-Ville, Vietnam

Pour citer cet article : Dinh Phuc LUU, « L'objectivité et la microstructure de l'écrit de recherche » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 83-92.

Résumé

L'écrit de recherche est une notion à la fois familière et obscure non seulement pour des apprentis-chercheurs, mais quelquefois pour les plus chevronnés aussi. Cet écrit contient des caractéristiques spécifiques dont l'objectivité fait partie. Cette spécificité dépasse la subjectivité afin de créer une valeur scientifique. Elle est un critère incontournable du discours scientifique dans lequel se manifeste tout processus d'étude personnelle : observation, démarche, réflexivité, positionnement, discussion avec autrui pour produire un savoir. On peut donc dire qu'un écrit apporte peu ou pas de nouveaux savoirs scientifiques, si la subjectivité y domine et ne permet pas un recul suffisant par rapport aux savoirs antérieurs. Cet article propose de cerner les notions de l'écrit de recherche et de sa microstructure, de l'objectivité, ensuite d'identifier quelques traits de base de la microstructure, et puis de réfléchir sur des critères d'analyse d'un texte qui se veut être " écrit de recherche ". Ce travail, quoiqu'encore sommaire, permettrait peut-être aux jeunes scripteurs-chercheurs de se sentir moins angoissés face à ce genre d'écrit qui fait partie de leur travail d'enseignants- chercheur.e.s.

Mots clés : écrit de recherche, objectivité, microstructure, critères d'analyse

La notion d'écrit de recherche s'est développée dans les années quatre-vingt-dix, en France par Yves Reuter et son équipe et est devenue ensuite le sujet privilégié d'un groupe de recherche au LIDILEM, à l'Université Stendhal de Grenoble. La raison principale est qu'il s'agit du genre d'écrit privilégié de l'enseignement supérieur, mais nous tenons à souligner qu'il cause souvent des problèmes aux scripteurs apprentis-chercheurs, et parfois aux chevronnés eux-mêmes.

Au Viêtnam, l'écriture de recherche en langue française se pratique depuis plus de vingt ans,et de nombreux mémoires de master, thèses et communications aux séminaires ou colloques ont été produits. Pourtant, il y a encore beaucoup de zones d'ombre. Les caractéristiques spécifiques à ce genre et qui décident de sa recevabilité par la communauté scientifique ne sont pas encore complètement explicitées de façon claire et univoque – ce travail étant laissé aux responsables des cours de méthodologie. Dès lors, les exigences varient avec les directeurs de recherche ou comités de lecture des colloques ou séminaires et ainsi, les chercheurs vietnamiens, surtout les jeunes étudiants en master de Sciences Du Langage (SDL) se sentent souvent perdus dans la rédaction de leur écrit de recherche : que dire et comment le dire pour que son texte soit considéré comme scientifique et recevable ? Aussi, nous pensons utile de nous atteler à cette tâche d'abord pour être clair nous-même devant cette problématique, et peut-être ensuite profiter à nos jeunes collègues chercheurs.

Dans cet article nous nous limiterons à une recherche théorique sur ce genre universitaire à partir des quelques questions suivantes : Qu'est-ce que l'écrit de recherche ? Quelles sont ses caractéristiques et comment est sa structure interne ou microstructure ? Qu'est-ce qui est l'objectivité dans l'écrit de recherche ? Pourrait-on la nommer de manière assez systématique pour arriver à des critères qui permettraient une analyse objective des productions de recherche?

Les notions théoriques à aborder.

Nous devons faire appel aux notions théoriques de base qui nous éclairent et nous permettent d'aller plus loin dans nos études.

Qu'est-ce que l'écrit de recherche ?

L'on sait que toute recherche scientifique se manifeste par un écrit, appelé communément "écrit de recherche ". Selon F. Rinck (2005 : 6), c'est « *un écrit normé et fortement conventionnel* », idée que Dinh & Luu (2018) : 760) développent comme suit : « *L'écrit de recherche a pour but de produire un savoir et se compose d'une forme et d'une écriture spécifiques adaptées à la fois aux objectifs et à la culture de la communauté scientifique* ». Ce qui veut dire que la rédaction de ce type d'écrit est soumise à des exigences et contraintes sur plusieurs

plans : contenu, structuration du discours, mots et style, puis même dans la présentation formelle, selon des normes spécifiques, ce que Rinck laisse entendre ci-dessus.

Par ailleurs, notre étude personnelle (Luu, 2018 : 190) nous a permis de déceler dans ce genre d'écrit deux volets différents que nous appelons « macrostructure » et « microstructure ». La première est « l'ensemble de la structure formelle et conceptuelle de l'écrit de recherche » ou normes générales concernant la structuration et la présentation d'un mémoire ou d'une thèse. Ce thème a été traité depuis longtemps dans les ouvrages comme : La rédaction scientifique. Mémoires et thèses : formes régulière et par articles (J-M. Dubois, 2005) ; La rédaction scientifique (M. Lenoble-Pinson,1996) et Comment écrire sa thèse (U. Eco, 2016). La seconde, ou microstructure, nous concerne plus directement, car elle est à la base même de l'écriture de nos recherches et de nos communications scientifiques.

Qu'est-ce que la microstructure de l'écrit de recherche ?

Notre appellation « microstructure de l'écrit de recherche » se fonde sur le terme « *microstructure du texte* » de T.A. Van Dijk (1980) et les études de J.M. Adam. Pour ce dernier, tout texte est un ensemble de contenus organisés selon une « *structure séquentielle* » (Adam, 1992 : 28). C'est « *un réseau relationnel hiérarchique* » de séquences de grandeurs différentes mais reliées entre elles et reliées au tout ou le texte qu'elles constituent. Chaque séquence est « *une entité relativement autonome […] constituée de paquets de propositions (les macro- propositions), elles-mêmes constituées de n propositions* » (Adam, 1992 : 29). De fait, ce principe structural hiérarchique a été déjà avancé par Ricoeur en 1986 : « *En même temps qu'elles s'enchaînent, les unités élémentaires s'emboîtent dans des unités plus vastes* » (Ricoeur 1986 :150). De là, les phrases ou propositions-énoncés sont les composantes d'une unité supérieure, la macro-proposition, elle-même unité constituante de la séquence, elle-même unité constituante du texte. Ainsi, chaque unité comme constituante d'une unité de rang supérieur et constituée d'unités de rang inférieur est la condition première de cette séquentialité textuelle.

Nous pouvons ainsi définir que la microstructure d'un écrit de recherche constitue l'ensemble des macro-propositions et des caractéristiques formelles et linguistiques de l'écriture scientifique, le tout en interaction.

Qu'est-ce que l'objectivité ?

L'objectivité est une notion qui se comprend de différents points de vue :

En philosophie et en science, selon Gaston Bachelard (2004), l'objectivité est la qualité de ce qui est conforme à la réalité, d'un jugement qui décrit les faits avec exactitude. Elle peut caractériser, un objet en tant qu'objet, la connaissance ou la représentation d'un objet et enfin le sujet de cette connaissance ou

représentation. L'objectivité est la description d'un objet vers laquelle tend une personne cherchant à faire abstraction de ses propres jugements de valeur.

D'un point de vue ontologique, l'objectivité est ce qui caractérise un objet, par opposition à ce qui caractérise un sujet. Elle caractérise ce qui est propre à l'objet ou, plus généralement, ce qui constitue un objet. On entend habituellement par objectivité d'un objet ce en quoi consiste la réalité de cet objet. L'un des critères d'objectivité les plus courants est celui de l'indépendance à l'égard d'un quelconque sujet connaissant.

D'un point de vue épistémique, l'objectivité caractérise la validité d'une connaissance ou d'une représentation se rapportant à un objet. Elle dépend, d'une part, de ce que l'on entend par « objet » et, de l'autre, des règles normatives propres au domaine considéré. L'objectivité au sens épistémique n'est pas synonyme de vérité, quoi que l'usage ait tendance à les confondre. Elle est davantage un « indice de confiance » ou de « qualité » des connaissances et des représentations.

Et sous l'angle optique de la démarche ergologique, l'objectivité est considérée comme le résultat de « *l*a séparation du savoir et de la personne productrice du savoir [et réfère à] la notion de « désadhérence ». Les savoirs en adhérence sont liés à des situations particulières ; en « désadhérence », ils peuvent se formuler sans être connectés à ces situations » (Dinvaut 2016 : 94). Cette notion largement explorée par Yves Schwartz est citée par Dinvaut (2016) dans son Habilitation à Diriger des Recherches:

> Les savoirs des acteurs dont l'activité est étudiée sont au plus près de la situation vécue, en adhérence avec le contexte dans toutes ses dimensions, sociales, temporelles, spatiales, ce qui n'empêche pas qu'ils puissent générer de nouveaux savoirs. Ceux du chercheur sont en désadhérence, c'est-à-dire décrochés de la dimension historique ou contextuelle des objets étudiés. Leur validité n'est pas dépendante de circonstances particulières, mais sont susceptibles d'éclairer l'analyse de l'activité et de son contexte. (Dinvaut, 2016 :94).

Ainsi, la notion d'adhérence et désadhérence nous permet de voir que l'objectivité en sciences humaines et sociales et en sciences du langage porte une valeur « relativiste ». On peut comprendre que l'objectivité d'une part caractérise la nature de la recherche, le recul du chercheur par rapport à son objet de recherche, d'une part, la relation entre le sujet-chercheur et l'objet de recherche y compris le comportement, le sentiment, l'intention du chercheur qui adhère à l'objet de recherche au long de sa recherche. L'objectivité n'est pas contradictoire avec la subjectivité qui est inhérente aux sciences humaines et sociales, dans la mesure où le – la chercheu(r)/se est nécessairement impliqué.e, à des degrés divers, dans l'objet de sa recherche C'est une interaction entre l'objectivité et la subjectivité dans la recherche en sciences sociales ou en sciences du langage. Ceci cause toujours des problèmes chez les apprentis-chercheurs dans la gestion de l'objectivité, tout au long de sa recherche.

L'objectivité est une des caractéristiques de la microstructure de l'écrit de recherche

Dans le premier temps, nous allons montrer brièvement au sein d'un tableau les caractéristiques de l'écriture de recherche et ensuite, analyser comment l'objectivité se manifeste dans cette écriture.

Les caractéristiques de la microstructure

Les caractéristiques de la microstructure de l'écrit de recherche peuvent être résumées et ventilées dans un tableau comme ci-dessous :

No	L'écriture scientifique	Ses caractéristiques
1	**Réalise la fonction de découverte au travers d'une méthodologie pertinente en vue de produire de nouveaux savoirs**	procède suivant une problématisation appropriée, pertinente □ méthodologie solide □ produit des savoirs non disponibles antérieurement
		. suit une logique claire en pensée et en expression ; □ assure une grande lisibilité sur les plans contenus et forme ; □ montre du recul nécessaire manifeste la plus grande objectivité possible.
2	**Assure la transparence du discours**	- la rédaction adopte une objectivité, une optique/posture appropriée et spécifique à une école, discipline, domaine de spécialité, voire à une culture de recherche
		- le scripteur se positionne clairement de façon non-ambiguë et sans mélanges injustifiés avec d'autres domaines ou disciplines dans la convocation du discours d'autrui
		Correctes synthèses, citations, reformulation et gestion des références
		Prise en charge énonciative bien manipulée : surénonciation raisonnée et raisonnable ; polyphonie du texte, dialogue continuel sur plusieurs plans
3	**Respecte les règles linguistiques, textuelles, du français et des normes de présentation formelle de la communauté scientifique**	Présence appropriée de différents types de séquences textuelles suivant une conception pour une mise en texte fortement et exclusivement orientée vers les buts visés
		Terminologie disciplinaire appropriée
		Respect des règles linguistiques et textuelles de la langue, fortes cohérence et cohésion des énoncés et des types de discours
		Style précis et pertinent et sobre, montrant une avancée de la réflexion

Tableau 1: Caractéristiques essentielles de l'écrit de recherche

Les aspects manifestent l'objectivité dans l'écriture de recherche

Dans la recherche scientifique en sciences humaines et sociales et en SDL, il me semble que l'objectivité se comprend dans deux dimensions : la manière de fait de la recherche et le recul de scripteur-chercheur

suffisant pour dépasser la subjectivité, parce qu'on doit, d'une part, se lancer dans l'aventure de chercher la vérité qui n'est pas inhérente au sujet qui fait la recherche et d'autre part, comment le scripteur-chercheur exprime objectivement sa démarche, sa négociation avec des savoirs d'autrui, son raisonnement pour montrer sa position, c'est une problématique chez des jeunes chercheurs, surtout ceux qui font la recherche en sciences humaines et sociales. Le fait de raisonnement, d'argumentation avec d'autres demande à la fois un usage linguistique spécifique (discours scientifique) et le refus de l'ontologie : un recours aux sources. Ce respect permet au scripteur-chercheur de se positionner où il est engagé, pour montrer sa voix vis-à-vis des savoirs antérieurs, en plus, il peut valider son nouveau savoir. Il faut dire que la règle du jeu permettant de neutraliser la subjectivité, est la condition pour établir des énoncés susceptibles de faire l'accord des esprits. Il faut montrer que l'objectivité scientifique s'appuie sur une épistémologie claire qui conduit en même temps la conception de la recherche, la construction des idées à rédiger, la technique de mise en texte de ses idées, la modalité d'intégration des savoirs d'autrui qui interagissent avec sa propre voix. La gestion du discours d'autrui est une étape qui demande aux étudiants une grande pratique d'écriture et de réécriture qui n'est pas facile à maîtriser. Dans le discours de recherche, il me semble que l'objectivité se manifeste dans les cas suivants :

Le réel contient l'objectivité : on saisit le réel à travers des élaborations conceptuelles, des instruments de mesure, à ce que Kant appelle des formes a priori de la sensibilité, des catégories de l'entendement et même des idées de la raison. Il s'ensuit qu'il est illégitime de croire que nous avons accès au réel tel qu'il est en soi indépendamment de notre manière de l'organiser. Ainsi, le discours doit parler de la vérité : il exprime clairement comment le scripteur fait sa propre recherche. Il commence par son observation, son recueil des connaissances antérieures dans sa discipline, ensuite il montre la réflexion qui a été le déclencheur de sa recherche et puis il doit concevoir sa propre épistémologie pour la recherche. Le résultat de la recherche peut répondre aux questions de départ et montrer une nouvelle perspective à développer. Tout doit être une vraie histoire de l'aventure du scripteur-chercheur qui est un processus inséparable et transparent et évaluable. Ainsi, l'objectivité n'est possible que pour un discours portant sur des faits.

Le discours fait l'objectivité : le discours scientifique qui n'existe pas dans d'autres types de discours (écrits aux lycées ou collègues) demande à la fois un style d'écriture objectif et repérable, une syntaxe claire et précis. Le discours exige un choix de terminologie spécifique à la discipline et une modalité d'énonciation particulière. Ce discours efface la présence du scripteur-chercheur. C'est le discours dans lequel la polyphonie joue le rôle primordial. L'objectivité scientifique comme ce qui réalise l'accord des esprits. La prise en compte de l'intersubjectivité contribue à une meilleure objectivité. Dans *La valeur de la Science,* Henry Poincaré (1905 : 262) affirme : « Telle est la première condition de l'objectivité : ce qui doit être commun à plusieurs esprits et par conséquent pouvoir être transmis de

l'un à l'autre et comme cette transmission ne se fait que par le discours… Nous sommes bien forcés de conclure : pas de discours pas d'objectivité ». Si on est d'accord que le discours fait l'objectivité, parce que ce discours est formé par ses caractéristiques spécifiques.

Le recours aux ressources fait l'objectivité : L'objectivité se situe plus précisément dans le dialogue de la théorie et de l'expérience antérieures auxquelles le scripteur-chercheur doit être convoqué pour sa construction intellectuelle. Le fait d'élaboration des concepts précis se manifeste par le discours qui montre comment le scripteur raisonne, prend un certain recul et produit son savoir en assumant des connaissances antérieures et en réduisant à une sorte d'accord intersubjectif, entre lui et autrui dans des conditions spécifiques. Par les communications que l'on a avec d'autres, on reçoit d'eux des raisons toutes faites. On sait bien que ces raisonnements ne viennent pas d'eux-même, mais on y reconnait leurs connaissances. Le fait de citer des sources d'autrui permet non seulement au scripteur-chercheur de s'impliquer dans son domaine, mais encore de porter valeur à son savoir, une certaine fiabilité. On peut bien voir que les connaissances sont scientifiques dans la mesure où elles sont validées par la communauté scientifique. La science ne prétend donc pas avoir une portée ontologique. Cependant, pour montrer sa voix et son positionnement, le chercheur doit avoir un bagage de connaissances sur la stratégie et la technique d'insertion des discours d'autrui. Ceci est loin des connaissances des étudiants vietnamiens, parce qu'ils manquent à la fois des connaissances académiques et de culture scientifique, même s'ils font des recherches.

L'honnêteté est un aspect de l'objectivité : le scripteur-chercheur doit dire ou présenter la vérité de ce qu'il fait pendant toute sa recherche, non seulement citer des sources, mais aussi préciser où il se situe par rapport à l'objet de sa recherche et ses choix méthodologiques. S'agit- il d'une observation, d'une observation participante, d'une participation observante ? Ceci est une qualité indispensable du chercheur. C'est l'honnêteté qui met en valeur ses travaux.

Les critères d'analyse de la microstructure de l'écrit de recherche

Sur les trois grandes normes de l'écrit de recherche avancées par Y. Reuter ci-dessus, nous pensons pouvoir établir un tableau des critères pour analyser un écrit de recherche au niveau de la sa microstructure. Le tableau comporte des rubriques suivantes : valeur scientifique (six critères) ; posture du scripteur-chercheur (trois critères) ; modalités de références (six critères) et finalement action langagière (neuf critères pour trois niveaux : le texte et l'inter-paragraphe, le paragraphe et la phrase).

N°	Critères d'analyse	Code
A	**Analyse de la valeur scientifique**	
1	Présence des « questions de recherche » si oui, elles sont pertinentes ou simplement des questions.	A1
2	Cohérence entre le « sujet de la recherche » et « les questions de recherche »	A2
3	Présence ou absence « d'hypothèses de recherche » ; comment sont-elles formulées ?	A3
4	Présence ou absence « objectifs de recherche » ; Comment se manifestent-ils?	A4
5	Présence ou absence « méthodologie de recherche » ; comment sont-elles exprimées ?	A5
6	Présence ou absence « la confirmation des hypothèses »	A6
B	**Analyse de la posture du scripteur-chercheur**	
1	Ancrage disciplinaire non équivoque	B1
2	Quels types d'énonciation utilisés dans son écrit: « on », « nous », « je », «il/elle » ou autres.	B2
3	Existence de la confusion de voix	B3
C	**Analyse de la gestion de l'hétérogénéité des discours et du renvoi aux sources**	
1	Présence du discours d'autrui de façon inattendue	C1
2	Abus de citations juxtaposées, mais sans arguments de l'auteur.	C2
3	Présence des marques de surface imprécises du discours rapporté : (auteurs, dates, sources…)	C3
4	Quels modes de citations sont utilisés ? : Formes : synthèses, citations intégrales ou insertion dans le texte du scripteur Selon quelles normes : APA ou une autre ?	C4
5	Présence des citations mentionnées dans le texte, mais sans sources dans	C5
	« Références bibliographiques ».	
6	Présence des sources dans la « Bibliographie » sans mention dans le texte.	C6
D	**Analyse de l'action langagière**	
	Niveau de texte	
1	Présence de paragraphes contradictoires	D1
2	Présence de paragraphes sans lien avec d'autres	D2
3	Présence d' ébauches d'idées, mais immédiatement abandonnées	D3
	Niveau de paragraphe	
5	Présence d'une proposition contradictoire dans un paragraphe	D5
6	Présence des propositions inattendues et incompréhensibles	D6
7	Présence des propositions sans lien avec d'autres	D7
	Niveau phrastique	
8	Mauvais usages morphosyntaxiques	D8
9	Mauvais usages des modes et des temps	D9
10	Terminologie imprécise et incompréhensible	D10

Tableau 2 : Tableau des critères d'analyse de la microstructure de l'écrit de recherche

Conclusion

L'écriture de recherche se composent des caractéristiques spécifiques mentionnées-ci-dessus parmi lesquelles l'objectivité s'intègre dans l'ensemble du processus de production du savoir : de la recherche telle quelle à la mise en texte pour produire son savoir.

En Sciences du Langage, la recherche s'attache à la recherche des sciences sociales, l'objectivité est donc plus difficile à gérer parce que d'une part le scripteur-chercheur doit se positionner entre sa subjectivité et l'objectivité de la recherche et d'autre part, la recherche doit s'inscrire dans le contexte social, plus ou moins, sa recherche doit être subie par la subjectivité de l'environnement de la recherche.

Dans la limite de cet article, nous avons essayé de définir ce qu'est l'écrit de recherche et sa microstructure. De là, nous sommes arrivés à des critères pour analyser un écrit de recherche et juger son degré de recevabilité dans la communauté scientifique francophone. La grille des critères, pour être vraiment valide et fiable, devra passer par des tests d'usage, ce que nous ferons par la suite. Pour le moment, avec cet écrit, nous tentons de rendre les résultats d'Y. Reuter et d'autres chercheur en matière d'écrit scientifique pour que, nous, jeunes chercheurs et scripteurs-apprentis en matière d'écriture scientifique, ayons moins de mal dans la rédaction de nos mémoires et/ou des communications ou écrits de recherche, travail que nous entreprenons et devrons entreprendre tout au long de nos carrières d'enseignants-chercheurs...

Bibliographie

ADAM, J-M. (1992). *Les textes: types et prototypes: récrit, description, argumentation, explication et dialogue.* Nathan.

DEFAYS, J-M. (2003). *Le français langue étrangère et seconde : Enseignement et apprentissage, Editions Mardaga.*

DINH HONG, V. et LUU DINH, P. (2018). Macrostructure de l'écrit de recherche : une nouvelle notion théorique et ses normes de mise en structure, in 2018 International Graduate Research Symposium Proceedings « *Linguistics-Foreign Language Education- Interdisciplinary Fields »,* Hanoi, Viet Nam National University press.

DINVAUT, A. (2016). *Scociodidactique et ergologie des savoir en dialogue.* Habilitation à diriger des recherches. Université Jeanmonet-Saint-Etienne.

DINVAUT, A. (2011). Une approche ergologique des activités langagières et didactiques (pp. 153-164), in *Huyen*, Nguyen Xuan Tu & Rispail, Marielle (coord.),*Les recherches-actions en Asie du sud-est... et ailleurs !,* Synergies Pays riverains du Mékong, n° 3, Sylvains-les-Moulins, Gerflint.

DUBOIS, J.-M. (2005). *La rédaction scientifique. Mémoires et thèses : formes régulière et par articles.* Québec, ESTEM.

ECO, U. (2016). *Comment écrire sa thèse.* Flammarion.

GUIBERT. R. (2001). Citer et se situer : l'apprentissage de l'écriture avec les discours d'autrui», in : Francis Grossmann, Françoise Boch, *Lidil n° 24 : Apprendre à citer: le discours d'autrui*, Grenoble.

GUIBERT. R. (2004). Formation aux dialogismes. *In: Pratiques : linguistique, littérature, didactique, n°121-122, Normes et pratiques de l'écrit dans le supérieur.*

LENOBLE-PINSON, M. (1996). *La rédaction scientifique.* Bruxelles, Université De Boeck.

LUU DINH, P. (2018). Structuration des écrits de recherche des étudiants vietnamiens en France. *Enseignement et formation du/en français en contexte plurilingue.* Edition de l'Université Nationale du Vietnam à Hanoi.

POINTCARÉ, H. (1905). *La valeur de la science.* Paris: Ernest Flammarion

POLET, M-C. & PIETTE, V. (2002). Citations, reformulations du discours d'autrui : une clé pour enseigner l'écriture de recherche ? in *Spirale N°29 : Lire et écrire dans le supérieur*, ESPÉ Lille Nord de France et Université Lille 3.

REUTER, Y. (1998). De quelques obstacles à l'écriture de recherche. *Linguistique et didactique des langues, 17,* 11-23.

REUTER, Y. (2004). Analyser les problèmes de l'écriture de recherche en formation. *Pratiques, 121-122,* 9-27.

RICŒUR P. (1986). *Du texte à l'action.* Paris, Esprit/Le Seuil. RINCK, F. (2005). Écrit de recherche, Cours de Master.

RINCK, F. (2006). *L'article de recherche en Sciences du langage et en Lettres. Figure de l'auteur et identité disciplinaire du genre.* Thèse des Sciences du Langage. Université Stendhal, Grenoble 3.

RINCK, F. (2011). Former à (et par) l'écrit de recherche. Quels enjeux ? Quelles exigences ? in *Le français d'aujourd'hui, N°174.* Armand Colin.

VAN DIJK.T.A (1980). *Macrostructures*: *An Interdisciplinary Study of Global Structures in Discourse, Interaction, and Cognition*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, Inc.

Biographie

En tant que doctorant à Avignon Université, en troisième année, sous la direction de Madame Annemarie DINVAUT, Dinh Phuc Luu est également enseignant-chercheur de la Faculté des Langues de l'Université Nong Lam, Hochiminh-Ville Vietnam. Sa recherche porte sur les difficultés des apprentis-chercheurs vietnamiens en Sciences du Langage dans leur rédaction du mémoire de Master en français.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

La subjectivisation de l'objectivité littéraire dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide

Pauline GAUDIER
Université de Strasbourg

Pour citer cet article : Pauline GAUDIER, « La subjectivisation de l'objectivité littéraire dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 93-105.

Résumé

Les mouvements Réaliste et Naturaliste reposaient sur la conviction que la science positive est essentielle à la littérature : ils prétendaient faire du roman un moyen de démonstrations véridiques et objectives. Pourtant, ce positivisme littéraire est progressivement accusé de confondre objectivité et omniscience par certains romanciers, dont André Gide et Marcel Proust. En effet, ces derniers rejettent la narration démiurgique qu'ils jugent faussement objective car impossible dans le monde réel. Ils souhaitent pratiquer la littérature selon une méthode scientifique adaptée et s'inspirent de la biologie et de l'observation stricte plutôt que des mathématiques et du calcul déductif. Ainsi leur narration se fonde-t-elle sur une « subjectivité objective » : puisque l'homme ne peut sortir de lui-même, un narrateur véritablement objectif est nécessairement soumis à un point de vue limité. De même, puisque créer un personnage de manière objective est impossible, ils revendiquent l'usage de l'imagination : leurs protagonistes sont issus de leur propre intériorité. En exprimant une vérité humaine, ponctuelle et subjective, ils considèrent être plus « réalistes » et donc plus « objectifs » que ceux prétendant décrire des êtres incarnant une réalité immuable. Ces deux auteurs affirment que le romancier ne peut se rapprocher de l'objectivité qu'en prenant en compte la subjectivité intrinsèque à l'homme.

Mots clés : Proust, Gide, objectivité littéraire, subjectivité

Dans l'acceptation populaire, « l'objectivité dans la recherche scientifique » est un sujet qui, *a priori,* rejette les réflexions sur les sciences littéraires. De manière générale, la littérature, portant sur des éléments fictifs, est considérée comme trop subjective. Ainsi, dans l'imaginaire collectif, la recherche scientifique ne comprend-elle pas la recherche littéraire comme une de ses sous-catégories. Pourtant, lorsque l'expression « recherche littéraire » indique la recherche universitaire, elle désigne bien une recherche scientifique. Cependant, « recherche littéraire » peut également signifier « recherche créatrice », celle à laquelle les auteurs s'adonnent lorsqu'ils écrivent une nouvelle œuvre. C'est à cette seconde définition que nous allons nous intéresser ici.

Car, parler d'objectivité dans la création d'une œuvre littéraire surprend. Le mythe romantique toujours fortement répandu de nos jours (et déjà développé par Platon avec le concept de la « chaîne d'inspirés » dans son œuvre *Ion*) entretient l'idée que le poète est un être inspiré par les dieux. Sa production littéraire serait donc issue de l'inspiration, phénomène inexplicable, irrationnel et éminemment subjectif. Or, dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, avec l'apparition de mouvements littéraires prenant la science comme modèle, cette idée se modifie. Durant cette période, la société se tourne vers la science comme vers une nouvelle planche de salut. La philosophie positiviste d'Auguste Comte favorise même un certain scientisme. L'opinion générale considère en effet les recherches scientifiques de l'époque comme un des seuls moyens d'obtenir un savoir positif sur l'homme et le monde (le terme « scientifique » englobant alors tout domaine de recherche fondé sur un processus rationnel ou en apparence rationnel – souvenons-nous que la phrénologie et la physiognomonie étaient alors des sciences très répandues !). L'autorité et l'aura de la science sont telles que certains romanciers cherchent à s'en inspirer, alors même que, dans l'imaginaire collectif de l'époque, littérature et science sont considérées comme deux entités opposées. Ces auteurs estiment que ce n'est qu'en transformant la littérature en un processus scientifique que cette dernière serait à même d'être objectivement « juste » et d'établir une fois pour toutes des vérités humaines.

Deux mouvements reposent sur la conviction que les techniques des sciences dites « positives » sont applicables à la littérature : le Réalisme et le Naturalisme. En effet, tous deux se veulent scientifiques dans leur processus de création. Prônant l'observation directe du milieu, le roman doit être le fruit d'une investigation scientifique et rationnelle : Émile Zola va, par exemple, faire des études de terrain avant d'écrire ses romans. De même, les écrivains Réalistes et Naturalistes se permettent souvent des déductions à partir de ce qui est alors considéré comme des lois scientifiques : Émile Zola crée certains de ses personnages en fonction des différents phénomènes d'hérédité qu'avait observés Hippolyte Taine et Honoré de Balzac se sert abondamment de la physiognomonie pour créer le physique de ses personnages.

Ils se veulent également « objectifs » dans la manière dont l'histoire est rapportée. Dans ces œuvres, de façon presque systématique (et sauf quelques exceptions comme *Le Lys dans la vallée* de Balzac), le narrateur est un être omniscient, hors de l'histoire, sans identité. Il n'a pas de corps, pas de passé, et les vérités générales qu'il prononce semblent objectivement justes puisqu'elles proviennent d'un démiurge, être au savoir universel. Ces romanciers prétendent donc avoir créé un narrateur « objectif », capable de ne pas altérer l'histoire qu'il rapporte.

Pourtant, les membres de ces deux mouvements ont bien conscience qu'ils ne peuvent être complètement objectifs : malgré leur désir de rendre « scientifique » leur processus de création, l'imagination joue toujours un rôle essentiel dans la genèse de leurs œuvres. Émile Zola affirme ainsi qu'il a cherché à placer l'écran le plus fin possible entre la réalité et son œuvre[1] : un filtre subjectif demeure bel et bien. Pourtant, les auteurs appartenant à ces deux mouvements persistent à effacer la subjectivité des œuvres pour donner l'illusion que celles-ci sont « objectives », c'est-à-dire qu'elles sont le fruit d'une investigation scientifique dont les résultats ne sont pas falsifiés par l'imagination du romancier.

C'est cette objectivité superficielle que reprochent à ces mouvements André Gide et Marcel Proust, lorsqu'ils dénoncent l'impossibilité pour la littérature de reprendre les procédés des sciences formelles. Selon eux, celle-ci ne peut pas être objective de la même manière que les sciences dites « dures », celles fondées sur le calcul et la logique. Ces deux auteurs partagent en effet une conception particulière de l'objectivité littéraire. On peut en effet lire dans une lettre qu'André Gide a adressée à Marcel Proust le 15 juin 1914 :

> Ne vous désolez point trop, ne vous étonnez surtout pas trop, de voir si peu compris votre effort d'objectivité (l'article que je viens de lire dans l'*Effort libre* est particulièrement obtus) — Il arrive à votre livre ce qui est arrivé à l'*Immoraliste* et la *Porte Étroite*, où tous les critiques ont voulu voir des confessions personnelles ; sans trop expliquer du reste que l'une ne rendît pas l'autre impossible. J'espère bien que vos livres et les miens sont assez durs et surtout assez durables pour que viennent s'user contre eux toutes les interprétations erronées. Et j'espère que vous en êtes convaincu.[2]

Cette lettre montre bien que ces deux romanciers vont sciemment à l'encontre de la conception alors répandue de l'objectivité. À cette période, était dit « objectif » tout texte dont la narration rejetait les marques de la subjectivité. Or, selon cette lettre, Marcel Proust et André Gide semblent bien considérer tous deux le récit subjectif comme l'unique moyen d'une nouvelle forme d'objectivité romanesque, plus juste et plus sincère. Leurs œuvres se voient attribuer la lourde tâche de survivre à leur époque de publication et d'aider à briser cette conception erronée de l'objectivité en dévoilant, dans leur

[1] Voir la lettre à son ami Valabrègue (1864) où, après avoir comparé l'œuvre d'art à « une fenêtre ouverte sur la création » il précise pourtant qu'il y a toujours « une sorte d'écran transparent, à travers lequel on aperçoit les objets plus ou moins déformés ». [http://www.cahiers-naturalistes.com/pages/ecrans.html]
[2] M. Proust, *Lettres*, 1ère éd., Paris : Plon, 2004, pp. 691-692.

texte, les applications pratiques des théories de leurs auteurs. Car, à travers *Les Faux-monnayeurs* (roman d'André Gide, paru en 1925) et *À la recherche du temps perdu* (œuvre de Marcel Proust parue entre 1914 et 1927), ces deux auteurs prétendent bien atteindre une objectivité qu'ils jugent « scientifique », c'est-à-dire obtenue par un processus systématique, obéissant à des lois incorruptibles.

Ainsi peut-on se demander dans quelle mesure André Gide et Marcel Proust conçoivent la littérature comme le résultat d'une démarche scientifique. De quelle façon pensent-ils qu'elle peut s'approcher de l'« objectivité scientifique » tout en restant le fruit de l'imagination des auteurs ?

Tous deux considèrent la création romanesque comme un processus scientifique, dont l'objectivité est légitime. Or, selon eux, le maintien de la subjectivité est la condition nécessaire pour atteindre leur définition de l'objectivité. De cette façon, ils parviennent à mettre en pratique leurs idées théoriques dans leur roman respectif, *Les Faux-monnayeurs* et *À la recherche du temps perdu*, à travers deux aspects essentiels de la création romanesque : la narration et la genèse des personnages.

1. La création romanesque comme processus scientifique.

L'acceptation populaire du terme de « science » concerne généralement des domaines d'études où le savoir est rationnellement justifiable, obéissant à des « lois objectives » et à des structures logiques. Dans l'esprit d'André Gide et de Marcel Proust, la science est le lieu d'expériences rigoureuses aux résultats incorruptibles. Partant de cette idée, ces deux auteurs se considèrent comme une catégorie particulière de scientifiques : des scientifiques littéraires. Tous deux identifient la littérature à une science non pas de déduction et de calcul mais d'observation et d'expérience.

Ainsi André Gide assimile-t-il son travail de création à celui d'un chercheur en botanique. Pour parler de son roman en cours d'écriture, il utilise la métaphore d'une plante. Il écrit dans son *Journal des Faux-monnayeurs,* alors qu'il est en pleine rédaction :

> Le livre, maintenant, semble parfois doué de vie propre ; on dirait une plante qui se développe, et le cerveau n'est plus que le vase plein de terreau qui l'alimente et le contient. Même, il me paraît qu'il n'est pas habile de chercher à "forcer" la plante ; qu'il vaut mieux en laisser les bourgeons se gonfler, les tiges s'étendre, les fruits se sucrer lentement ; qu'en cherchant à devancer l'époque de leur maturité naturelle, on compromet la plénitude de leur saveur.[3]

Cette métaphore permet de mieux comprendre la position du romancier par rapport à son œuvre : simple observateur, il note l'évolution de la plante sans intervenir. Puisque son objectivité est similaire à celle d'un botaniste (dont la portée objective du travail est communément admise et considérée comme rationnellement fondée), l'auteur peut, lui aussi, prétendre au statut de « scientifique ». À la suite

[3] A. Gide, *Journal des faux-monnayeurs,* Paris : Gallimard (Collection « L'imaginaire »), 2016, pp. 78-79.

de cela, ses découvertes peuvent être considérées comme légitimes, édifiées à partir d'un processus positif. On remarque pourtant que lorsqu'André Gide affirme relever de la botanique, domaine appartenant aux sciences naturelles, il adopte une posture qui semble bien proche des Naturalistes qu'il critique si fortement. Pourtant, il se place en contradiction totale avec ces derniers : affirmant être scientifique, le romancier suggère que le Naturalisme littéraire, lui, s'en éloigne. La pratique scientifique des Naturalistes n'est qu'illusion : ces romanciers manipulent les données récupérées pour orienter l'histoire selon leur désir. Le naturalisme qu'André Gide prétend pratiquer est, lui, « scientifique » : il observe strictement l'évolution de la plante, note les données et tire ses conclusions d'après celles-ci, sans les modifier. On constate cette distinction entre *naturaliste* et *Naturaliste* dans l'esprit d'André Gide lorsqu'il loue Marcel Proust qui, selon lui, se place « d'un point de vue impartial, le point de vue du vrai naturaliste […] »[4], impliquant donc qu'il en existe de « faux », ceux « forçant » la plante.

Marcel Proust, quant à lui, souligne que la littérature est similaire à une science expérimentale. On peut lire dans *Le Temps retrouvé* : « L'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec cette différence que chez les savants le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après ».[5]

L'auteur affirme ainsi que sa méthode de création se calque sur un processus scientifique : l'expérimentation (ici sous forme d'« impression ») et l'observation des résultats sont des étapes essentielles dans l'avancée du travail. Marcel Proust se considère comme un homme de science, au même titre que le « savant », et, en cela, peut prétendre être scientifiquement objectif. On remarque pourtant qu'il établit une différence entre l'image du savant et lui : le premier travaille à partir de l'induction d'une pensée théorique tandis que le second a une démarche déductive à partir d'éléments réels, sentis ou observés. En cela, sa conception de l'écrivain se rapproche d'un savant naturaliste, observant les résultats de ses expériences avant d'en tirer des conclusions.

Certes, ces deux auteurs se font de la science une idée simplifiée. Cependant, selon leur conception de la science, la création romanesque qu'ils mettent en place (« recherche littéraire » par excellence) correspond tout à fait à un processus scientifique. Selon cette idée, la littérature appartiendrait à la catégorie des sciences expérimentales, toujours fondées sur l'observation de résultats indépendants de l'auteur-scientifique. Cependant, comme la recherche littéraire porte sur la nature humaine, elle a pour sujet quelque chose d'indéniablement subjectif, qui semble ne pas se soumettre aux mêmes conditions d'expérimentation que les végétaux, par exemple. En tant que science, elle peut donc prétendre à une « objectivité scientifique », mais seulement si celle-ci est adaptée à sa nature subjective. Ces deux auteurs considèrent ainsi qu'il est nécessaire de replacer la subjectivité au centre de la conception de l'« objectivité littéraire ».

[4] Lettre d'André Gide à Marcel Proust du 10 mai 1921, M. Proust, *Lettres*, 1ère éd., Paris : Plon, 2004, p. 1009.
[5] M. Proust, « Le Temps retrouvé », *À la recherche du temps perdu IV,* Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 459.

2. La subjectivité comme condition nécessaire à une véritable objectivité littéraire.

Selon Marcel Proust et André Gide, la subjectivité est, paradoxalement, la condition nécessaire à une objectivité littéraire rigoureuse. Prétendre gommer la subjectivité au nom de l'objectivité scientifique, comme le font les romanciers Réalistes et Naturalistes, consiste, selon eux, en un grossier mensonge. En premier lieu, c'est entretenir l'illusion que la nature humaine est rationnelle et objectivement observable, que l'homme est un sujet d'étude comme un autre et qu'il est possible de le comprendre par l'étude rationnelle. Ensuite, cela suggère également que les conclusions des œuvres Réalistes et Naturalistes sont objectivement justes (car fondées sur la science) et qu'elles ne peuvent être mises en doute. Par conséquent, le lecteur est poussé à accepter des créations tout à fait subjectives comme des faits assurés. Il est en quelque sorte prisonnier du statut « scientifique » de ces œuvres alors que celui-ci est pourtant illusoire.

Les deux auteurs dénoncent le leurre de cette objectivité romanesque superficielle. En effet, André Gide souligne dans « les limites de l'art », conférence écrite en 1901, que l'objectivité est une condition abusive du mouvement Réaliste qui ne pourra jamais être pleinement réalisée. Et même, elle n'est pas désirable : car alors toutes les œuvres seraient similaires[6]. Elles différeraient seulement dans la sélection du thème : « […] mais de quel droit même le choix ? Et qu'appelle-t-on "interprétation", sinon ensuite un choix encore, plus subtil et plus détaillé, qui, comme le choix du "sujet", vient toujours indiquer, sinon ma volonté, du moins ma préférence ?... »[7]

L'objectivité pure est impossible : la subjectivité du créateur transparaît dans tout processus de création. Cette idée est également relayée par Marcel Proust. En effet, le narrateur de la *Recherche* fait remarquer à son narrataire que si le récit qu'il avait fait avait été « objectif », c'est-à-dire constitué seulement de ses faits et gestes, le narrataire se serait mépris sur l'état d'esprit du narrateur. Cependant, pour rendre son récit plus précis, plus en accord avec la réalité de ses émotions, ce dernier dut avoir recours à un procédé subjectif, relatant des émotions tout à fait partiales[8]. Il affirme alors qu'un récit « objectif » ne peut exister : « L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en

[6] « Cette opinion [l'art n'est plus que réalisme], formulée en tout son excès, n'a personne pour la défendre, je l'espère ; mais n'est-ce pas là qu'on en vient en disant que l'artiste doit être absent de son œuvre, que l'objectivation est une des conditions de l'art ; de sorte que s'il était possible d'atteindre le but proposé, toute personnalité s'effaçant devant la chose représentée, une œuvre ne différerait plus d'une autre que par le sujet relaté, et l'artiste se serait enfin satisfait pour avoir assuré la durée à quelque vaine contingence — à moins que, trop peu désireux d'éterniser n'importe quoi, il choisisse… » [A. Gide, « Les limites de l'art » (conférence écrite en 1901 mais jamais donnée), *Essais critiques*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1999, pp. 421-422.]

[7] *Ibid.*, pp. 421-422.

[8] « Mes paroles ne reflétaient donc nullement mes sentiments. Si le lecteur n'en a que l'impression assez faible, c'est qu'étant narrateur je lui expose mes sentiments en même temps que je lui répète mes paroles. Mais si je lui cachais les premiers et s'il connaissait seulement les secondes, mes actes, si peu en rapport avec elles, lui donneraient si souvent l'impression d'étranges revirements qu'il me croirait à peu près fou. Procédé qui ne serait pas du reste beaucoup plus faux que celui que j'ai adopté, car les images qui me faisaient agir, si opposées à celles qui se peignaient dans mes paroles, étaient à ce moment-là fort obscures […]. » [M. Proust, « La Prisonnière », *À la recherche du temps perdu III*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 850.]

soi, et, en disant le contraire, ment »[9], écrit-il dans le sixième livre de la *Recherche*. Car en effet, ce qui empêche tout regard objectif sur l'homme est le fait que cette vision explicative est nécessairement émise par un homme, donc par une subjectivité. André Gide rappelle que « […] le seul regard déjà déforme et grossit. »[10]

Puisque la perception humaine ne peut pas être, sans passer par le prisme d'une subjectivité, il est nécessaire de faire surgir la subjectivité dans le roman, pour qu'alors celui-ci devienne véritablement « objectif ». Michel Zéraffa souligne ainsi ce tournant théorique dans l'histoire littéraire : « L'homme étant subjectif dans son essence, les formes du roman doivent dériver d'un principe de subjectivité : à cette loi anti-balzacienne va obéir le roman de Proust à Kafka. Précisons davantage : le principe de subjectivité devient la condition nécessaire de l'objectivité romanesque ».[11]

Ces convictions théoriques poussent les deux auteurs à rejeter les normes romanesques réalistes. Afin de dévoiler l'illusion de l'objectivité romanesque traditionnelle, ils font de leurs œuvres des lieux d'application pratique de leurs idées. Comme la lettre d'André Gide à Marcel Proust, citée au début de cet article, en témoigne, leurs romans doivent être un manifeste de leurs idées pour déciller les yeux du lecteur. Or, ces applications ont lieu à travers deux éléments clés du roman : la narration et la genèse des personnages.

Parmi les procédés narratifs traditionnels, celui considéré par le public (et par la majorité de la critique au XIXe siècle) comme le plus « objectif » est le recours à un narrateur omniscient. L'illusion de l'objectivité littéraire est entretenue chez le lecteur par la prédominance de cette forme narrative, où le narrateur n'est qu'une voix neutre (ou presque), sachant tout de tous. Pourtant, puisque toute narration est nécessairement issue d'un être partial, le démiurge n'est qu'une création artificielle au regard de l'expérience humaine.

Les deux auteurs s'amusent à brouiller les formes narratives de manière à briser le cloisonnement abusif qui suggère qu'une narration à la première personne est subjective et qu'une narration omnisciente est, elle, objective. André Gide souligne ainsi qu'il veut mettre en place « la *présentation indirecte des événements* »[12], c'est-à-dire toujours présenter les péripéties à travers le relais d'un personnage, donc d'une subjectivité. Tout le roman *Les Faux-monnayeurs* est ainsi raconté par des êtres qui ont un parti pris. Un relais important est le personnage d'Édouard : dans la première partie, les chapitres XI, XII et XIII et, dans la troisième partie, les chapitres I, II et III ne sont constitués que du « Journal d'Édouard », formant une suite organisée où les événements relatés sont issus d'un seul personnage. De même, certains récits ne sont faits qu'à travers des lettres où un personnage raconte son expérience personnelle. Par exemple,

[9] M. Proust, « Albertine disparue », *À la recherche du temps perdu IV*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 34.
[10] A. Gide, *Journal,* Paris : Gallimard (La Pléiade), 1927, p. 828.
[11] Michel Zéraffa, *Personne et personnage, le romanesque des années 1920 aux années 1950*, Paris : Éditions Klincksieck, 1969, p. 19.
[12] A. Gide, *Journal, op. cit.*, p. 727.

la lettre de Lilian informe le lecteur de l'évolution de ses relations avec Vincent et celle d'Alexandre donne à voir la folie de Vincent après le meurtre de Lilian. Et même le narrateur, relais principal des péripéties du roman, assume sa subjectivité : il émet des avis, se trompe, et évolue au cours du récit. Pourtant, il apparaît au début de l'œuvre comme un narrateur omniscient et objectif : il connaît le passé des personnages, leurs habitudes, leurs émotions et il se permet même de prédire l'avenir. Cette évolution du narrateur, devenant progressivement « semi-omniscient », déstabilise le lecteur qui découvre qu'un démiurge peut être un être subjectif conservant sa personnalité, ses goûts et ses dégoûts et n'hésitant pas à le faire savoir au lecteur. Ainsi le processus narratif dans *Les Faux-monnayeurs* intègre-t-il la subjectivité dans le récit et, plus encore, la place-t-il au centre.

Dans l'œuvre de Proust, une fausse autobiographie, le narrateur raconte sa vie à partir de son point de vue. Ce roman semble alors tout à fait subjectif. Et même, la subjectivité du narrateur pollue parfois certaines de ses réflexions : il tire des conclusions que le lecteur trouve parfois exagérées[13]. De cette façon, il n'est pas permis au lecteur d'oublier que ce récit provient d'un être particulier, sujet à l'erreur et émettant parfois des jugements abusifs. Cependant, lorsque le narrateur adopte une position omnisciente, rapportant des éléments que seul un démiurge pourrait connaître[14], le lecteur est tenté de considérer ces informations comme objectives. Pourtant, le narrateur demeure le même, celui dont la subjectivité polluante a déjà fait hésiter le lecteur. Ce dernier se voit ainsi contraint de se méfier d'informations pourtant en apparence objectives, parce qu'elles sont issues d'un narrateur à l'omniscience instable. Les deux positions s'interpénètrent donc pour mieux brouiller les codes narratifs traditionnels. Mais le lecteur peut désirer chercher une explication à cette narration contradictoire. Cette œuvre est-elle subjective ou objective ? Comment expliquer cela ? Peut-être le narrateur, rédigeant sa biographie à la fin de sa vie, est-il à même, grâce à un regard rétrospectif, de rétablir l'authenticité des événements passés. Pourtant, à propos de son aventure avec Albertine, son amante, ce dernier déclare :

> […] je ne connaissais qu'imparfaitement la nature suivant laquelle j'agissais ; aujourd'hui j'en connais clairement la vérité subjective. Quant à sa vérité objective, c'est-à-dire si les intuitions de cette nature saisissaient plus exactement que mon raisonnement les intentions véritables d'Albertine, si j'ai eu raison de me fier à cette nature et si au contraire elle n'a pas altéré les intentions d'Albertine au lieu de les démêler, c'est ce qu'il m'est difficile de dire.[15]

Le narrateur de la *Recherche* (et Marcel Proust à travers lui) souligne qu'il est impossible de connaître la vérité objective à propos d'autrui : l'homme n'est pas un élément objectivement observable.

[13] Ainsi le narrateur est-il persuadé qu'une rougeur d'Albertine à la mention de son peignoir de bain est le signe d'une évidente culpabilité. [M. Proust, « Albertine disparue », *À la recherche du temps perdu IV*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 73.] De même, il affirme ne pas être amoureux d'elle alors qu'il est tout à fait obsédé par ses faits et gestes. [M. Proust, « La Prisonnière », *À la recherche du temps perdu III*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 531.]

[14] Il rapporte d'ailleurs sans hésitation les émotions et les pensées de personnages qu'il n'a jamais fréquenté. [M. Proust, « La Prisonnière », *op. cit.*, pp. 774-775.]

[15] M. Proust, « La Prisonnière », *op. cit.*, p. 850.

Le lecteur doit donc accepter l'idée que la subjectivité est centrale à toute narration et que celle qu'il lit n'échappe pas à la règle. Ainsi la narration proustienne place-t-elle en son centre le filtre subjectif du narrateur et des autres personnages qui l'entourent, dont il se fait souvent le porte-parole. Car Marcel Proust considère que ce n'est qu'en se soumettant à l'opinion de ses personnages qu'il peut devenir « absolument objectif »[16], quitte à rapporter des pensées erronées. On remarque donc, qu'en réponse au concept de « présentation indirecte des événements » d'André Gide, Marcel Proust, lui, parle de « l'impressionnisme littéraire »[17], sous-entendant que, de la même façon que l'impressionnisme pictural, la littérature qu'il valorise a pour caractéristique l'impression subjective du créateur.

Mais alors, n'y a-t-il donc aucun moyen de faire un récit positif[18] ? Par exemple, est-ce que décrire des faits, des éléments physiquement observables ne permettrait pas d'être « objectif » ? À cette question Proust répond par la négative : « Déjà, laissé à lui-même, un événement se modifie, soit que l'échec nous l'amplifie ou que la satisfaction le réduise. Mais il est rarement seul. »[19] Selon Marcel Proust, un événement extérieur à l'homme est nécessairement perçu d'un point de vue partial et se voit ainsi modifié. Ayant la même conviction, André Gide critique dans son *Journal* la prétendue objectivité qu'on trouverait dans la narration au degré zéro : « Personnages vus de l'extérieur ; c'est ce qu'ils appellent la peinture objective. »[20] Le romancier accuse ici ce « ils », représentant la majorité des auteurs et des critiques littéraires de son époque, se plaçant clairement en opposition. Par cette formulation, il suggère que la vision extérieure ne suffit pas à rendre un récit strictement positif. Le point de vue de la personne qui raconte suffit à fausser la réalité du geste décrit.

Ainsi, les deux auteurs étudiés ici prennent-ils le parti de faire transparaître la subjectivité du narrateur dans leur récit, pour être véritablement objectifs. Car alors seulement, le récit sera « objectivement subjectif ». Comme le souligne Michel Raimond :

> Avec Proust, Gide, Mauriac, Bernanos, Green, nous sommes dans l'entre-deux : l'omniscience n'a pas disparu, mais l'optique du personnage est souvent épousée. L'omniscience même n'est plus une instance absolue, mais un point de vue supplémentaire, qui permet parfois de dégager ce que les autres points de vue sont incapables d'apercevoir.[21]

Dans la genèse de l'œuvre également, la subjectivité du romancier, bien évidemment au centre de l'invention romanesque, est revendiquée. En effet, la nature même des personnages romanesques, créés par l'imagination, leur ôte déjà toute existence « objective ». Certains critiques s'étonnent de voir des

[16] « Or comme dans mon livre je suis absolument objectif il se trouve que le Côté de Guermantes a l'air antidreyfusard et rectificatif. » [M. Proust, « Lettre à Sydney Schiff du 1er ou 2 septembre 1920 », *Lettres*, 1ère éd., Paris : Plon, 2004, p. 964.]
[17] M. Proust, « *Les Éblouissements* par la comtesse de Noailles », *Essais et articles*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1971, p. 542-543.
[18] Nous prenons ici le sens philosophique du mot « positif » : « qui pose un fait bien établi, qui exclut l'incertitude ».
[19] M. Proust, « Albertine disparue », *À la recherche du temps perdu IV*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989, p. 27.
[20] A. Gide, *Journal, op. cit.*, p. 846.
[21] M. Raimond, *La Crise du roman : des lendemains du naturalisme aux années vingt,* Paris : José Corti, 1966, p. 384.

romanciers se réclamant de l'objectivité relater sans scrupules les aventures de personnages imaginaires[22]. Or, plutôt que de la dissimuler derrière des procédés superficiellement rationnels (comme par exemple l'étude de terrain ou la déduction de traits de caractère à partir de lois pseudo-scientifiques), André Gide et Marcel Proust assument la prédominance de leur subjectivité lors du processus créatif. Tous deux soutiennent que le seul moyen fiable pour créer des êtres authentiques (c'est-à-dire objectivement justes) est l'observation de sa propre subjectivité.

André Gide écrit d'ailleurs dans son *Journal* que « le triomphe de l'objectivité, c'est de permettre au romancier d'emprunter le "je" d'autrui. »[23] En assimilant la subjectivité des acteurs de l'œuvre, l'auteur est alors à même de fournir une invention correspondant exactement à la réalité. Proust affirme, lui aussi, que la subjectivité et l'objectivité sont alliées. Dans une lettre à Mme de Pierrebourg en 1908, il écrit à propos d'une lecture récente : « Ce livre objectif s'il en fut, que je l'ai trouvé pourtant délicieusement subjectif. »[24] L'objectivité ne peut exister qu'à travers la subjectivité, et inversement. Le romancier souligne ainsi que la valeur objective de son œuvre est ignorée par bien des critiques aveuglés par le simple point de vue narratif. « Parce que je dis "je" on croit que je suis subjectif. »[25] écrit-il dans une lettre adressée à Henri Ghéon en 1914. Cette formulation suggère qu'il se considère lui-même comme objectif et que c'est seulement en peignant une subjectivité authentique qu'on peut refléter l'homme dans sa généralité. Créer des êtres « types », généraux, c'est créer des êtres artificiels, car un homme est toujours particulier.

Afin que leurs personnages respectent la nature humaine, Marcel Proust et André Gide décident de les faire grandir en eux-mêmes. Ils transforment leur intériorité (exemplaire indubitable de la nature humaine) en une sorte de boîte de pétri : ils y cultivent leurs personnages et les y regardent pousser. En effet, à partir d'une situation sociale ou d'un geste initial, le personnage commence déjà à se définir de manière indépendante. Comme le souligne Michel Raimond, Jacques Rivière, éminent critique littéraire de la *N.R.F.*, « rappelait que le moi est la première réalité qu'on puisse connaître, il opérait une distinction entre la nécessité d'une introspection qui aboutit à la création objective et l'insuffisance d'une autobiographie qui se limite aux données de l'existence individuelle. »[26] Ainsi, pour un romancier, le retour à soi combiné à l'invention est-il le seul moyen de créer des êtres humainement justes.

Marcel Proust écrit d'ailleurs dans une lettre à Gaston Gallimard en 1916 :

> Seulement je ne conçois pas l'art comme quelque chose à quoi suffisent ni la grande intelligence, ni même l'abdication volontaire de l'intelligence pour simuler l'Inconscient,

[22] Dorrit Cohn écrit que « en décrivant la vie intérieure, le romancier se fait vraiment contrefacteur » et que « il n'en est que plus surprenant de voir que les romanciers les plus soucieux d'authenticité dans leur représentation de l'existence humaine sont aussi ceux qui placent au cœur de leur dispositif une entité qui est le fruit de leur imagination, et qui n'est pas susceptible de vérification expérimentale. » [D. Cohn, *La Transparence intérieure,* Paris : Édition du Seuil, 1981, pp. 17-18.]
[23] A. Gide, *Journal, op. cit.*, p. 759.
[24] M. Proust, *Lettres*, 1ère éd., Paris : Plon, 2004, p. 457.
[25] *Ibid.*, p. 655.
[26] M. Raimond, *op. cit.,* p. 476.

> les dons de l'Instinct. Je crois que la Beauté, ou plutôt les beautés, comme les vérités de la Science, ne se fabriquent pas, mais se *découvrent*. Elles vous appellent, on les pressent, il faut souvent longtemps pour les tirer du fond obscur de son cœur.[27]

Selon lui, c'est donc en se tournant vers lui-même, c'est en plongeant dans ses profondeurs, que l'auteur parvient à découvrir des vérités humaines valables pour tous, objectivement justes. L'œuvre et les personnages seraient donc bien le fruit d'une recherche soumise à un processus logique et leurs conditions de création garantissent qu'ils obéissent aux lois de la nature humaine. Puisque les protagonistes se développent dans l'intériorité du romancier, de la même manière que ce dernier, ils ne peuvent échapper à la nature humaine. Cela ne veut pourtant pas dire que l'auteur fait ce qu'il veut de ses protagonistes : ceux-ci demeurent des êtres indépendants. Car, avant d'obéir au romancier, ils obéissent à leur nature qui ne peut être modifiée sans devenir artificielle. Marcel Proust ne peut donc intervenir dans leur développement sans fausser son expérience. Louis de Robert rapporte que dans une lettre qu'il lui avait adressée, Marcel Proust avait écrit :

> *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*
> Je ne peux, en faveur de l'amitié qui me serait la plus précieuse, ou pour déplaire à un public qui m'est antipathique, modifier le résultat d'expériences morales dont je suis obligé de donner la communication avec une bonne foi de chimiste.[28]

La création des personnages relèverait donc véritablement d'un procédé scientifique : l'auteur n'a pas de pouvoir sur leur évolution, tout comme le scientifique sur les résultats de ses expériences.

Les œuvres d'André Gide proviennent également d'une disposition subjective de l'auteur. Il écrit dans son *Journal* :

> Il me paraît que chacun de mes livres n'a point tant été le produit d'une disposition intérieure nouvelle, que sa cause tout au contraire, et la provocation première de cette disposition d'âme et d'esprit dans laquelle je devais me maintenir pour en mener à bien l'élaboration. Je voudrais exprimer cela d'une manière plus simple : que le livre, sitôt conçu, dispose de moi tout entier, et que, pour lui, tout en moi, jusqu'au plus profond de moi s'instrumente. Je n'ai plus d'autre personnalité que celle qui convient à cette œuvre — objective ? subjective ? Ces mots perdent ici tout leur sens ; car s'il m'arrive de peindre d'après moi (et parfois il me paraît qu'il ne se peut d'autre exacte peinture), c'est que d'abord j'ai commencé par devenir celui-là même que je voulais portraiturer.[29]

Comment alors qualifier son œuvre ? Peut-on dire qu'elle est simplement subjective alors que le romancier est devenu autre ? Car en devenant le réceptacle de l'œuvre en cours, l'artiste abandonne sa personnalité : il n'est plus qu'un lieu d'expérience. Lorsqu'il devient quelqu'un d'autre (un protagoniste

[27] M. Proust, *op. cit.*, p. 779.
[28] L. de Robert, *Comment débuta Marcel Proust,* Paris : Gallimard (N. R. F.), 1969, p. 66.
[29] A. Gide, *Journal, op. cit.*, p. 737.

par exemple) pour écrire une œuvre, il demeure subjectif puisqu'il parle au nom d'autrui. Cependant, le fait d'être dans l'esprit d'un être différent et indépendant de lui est un effort d'objectivité conséquent. Car le romancier peut alors observer de l'intérieur les émotions et les pensées de ce personnage. La distinction entre « objectif » et « subjectif » perd alors toute pertinence. L'un et l'autre s'interpénètrent pour former une œuvre construite objectivement autour de la subjectivité d'autrui. Cette indépendance apparente des personnages témoignerait donc qu'ils sont bien le fruit d'une expérience objective que le romancier ne peut pas truquer. André Gide écrit : « Je me demande sans cesse : un tel effort aurait-il pu être obtenu par d'autres causes ? Chaque fois je dois reconnaître que non ; qu'il ne fallait pas moins de tout cela — et de *cela* précisément ; et que je ne peux ici changer le moindre chiffre sans fausser aussitôt le produit ».[30]

La création des protagonistes paraît donc dirigée par une nécessité intérieure : modifier un élément mettrait en danger toute la construction de leur caractère. Il semble donc que, pour le romancier, fausser ses résultats signifierait créer des marionnettes et non des êtres authentiques.

Marcel Proust et André Gide font ainsi de leur subjectivité le lieu et le principe de l'élaboration d'une œuvre objective. Leur intériorité est l'unique endroit où le romancier peut mener des expériences humaines lui permettant de créer des personnages au caractère forgé et véridique. C'est en assumant l'aspect subjectif de la création, et non pas en assemblant artificiellement des éléments observés de manière prétendument objective, qu'un romancier peut parvenir à créer une œuvre humainement juste.

On peut donc constater que Marcel Proust et André Gide donnent de l'objectivité dans la recherche littéraire une nouvelle définition. Puisque la littérature est une science soumise à la pensée d'un romancier, et donc éminemment subjective, elle ne peut pas prétendre être objective de la même manière que les sciences dites dures. Il est nécessaire de prendre en compte le fait que l'objectivité telle quelle n'existe pas, lorsqu'il s'agit de l'homme et que la subjectivité est centrale à la perception humaine. Ainsi, c'est en assumant la prédominance de leur subjectivité qu'André Gide et Marcel Proust prétendent devenir littérairement objectifs. Refusant l'hypocrisie Réaliste et Naturaliste qui gomme tout signe de subjectivité, ils dénoncent l'usage de l'omniscience comme un dérivé superficiel à l'objectivité. De même, l'usage de l'expérience humaine menée en eux-mêmes leur permet de créer des êtres authentiques, objectivement justes car subjectivement vrais.

On ne peut nier que le processus créatif que décrivent André Gide et Marcel Proust demeure assez obscur pour des non romanciers. Lorsque ces deux auteurs affirment être contraints et forcés par leurs personnages, ne s'agit-il pas seulement d'une posture qu'ils adoptent ? Paul Valéry se permettait d'ailleurs de tourner en dérision ces auteurs qui affirment être victimes de l'indépendance de leurs personnages[31]. La question demeure : le positionnement de ces auteurs est-il sincère, et sont-ils

[30] A. Gide, *Journal des Faux-monnayeurs, op. cit.*, p. 47.
[31] « Tous les personnages littéraires sont fantoches et plus ils sont "vivants", plus ils sont fantoches.

véritablement contraints par leur processus scientifique, ou ce discours n'est-il qu'une posture cherchant à donner à la littérature un poids et une légitimité plus importants, au regard d'une société pour qui la scientificité est essentielle ? On ne peut néanmoins nier qu'en faisant de la subjectivité le cœur de l'objectivité littéraire, Marcel Proust et André Gide refusent l'idée illusoire que la littérature est une science comme une autre.

Bibliographie

Blanchot M., « Gide et la littérature d'expérience » *La Part du feu*, Paris : Gallimard (N.R.F.), 1949, pp. 208-220.

Cohn D., *La Transparence intérieure,* Paris : Édition du Seuil, 1981,

Descombes V., *Proust, philosophie du roman*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1987.

Gide A., *Les Faux-monnayeurs,* Paris : Gallimard, 1925.

Gide A., *Le Journal des Faux-monnayeurs*, Paris : Gallimard (« L'Imaginaire »), 1995.

Gide A., *Journal*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1951.

Moutote D., *André Gide : esthétique de la création littéraire*, Paris : Honoré Champion éditeur, 1993.

Proust M., *À la recherche du temps perdu I*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1987.

Proust M., *À la recherche du temps perdu II*, Paris : Gallimard ((La Pléiade), 1988.

Proust M., *À la recherche du temps perdu III*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1988.

Proust M., *À la recherche du temps perdu IV*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1989.

Proust M., *Contre Sainte Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, Paris : Gallimard (La Pléiade), 1971.

Proust M., *Lettres*, Paris : Édition Plon, 2004.

Raimond M., *La Crise du roman : des lendemains du naturalisme aux années vingt,* Paris : José Corti, 1966.

Robert L. de, *Comment débuta Marcel Proust,* Paris : Gallimard (N.R.F.), 1969.

Tadié J.-Y., *Proust et le roman*, Paris : Gallimard (Tel), 1971.

Valéry P., *Cahiers II,* Paris : Gallimard (La Pléiade), 1974.

Zéraffa M., *Personne et personnage, le romanesque des années 1920 aux années 1950*, Paris : Éditions Klincksieck, 1969.

Biographie

Pauline Gaudier, doctorante en littérature comparée, affiliée au laboratoire « Configuration littéraire » EA1337 de l'Université de Strasbourg.

Le comble de la fantocherie est atteint quand l'auteur lui-même se croit mené par ses personnages et les trouve plus forts que soi. L'auteur croit de bonne foi que la *vie* se marque à cette rébellion de ses créatures, et il connaît qu'il les a créées à leur résistance, en quoi il est comme Dieu. » [Paul Valéry, *Cahiers II,* Paris : Gallimard (La Pléiade), 1974, p. 1205.]

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Génération de phrases littéraires : une approche combinant Traitement Automatique des Langues et Apprentissage automatique

Luis-Gil MORENO-JIMÉNEZ – Juan-Manuel TORRES-MORENO
Avignon Université

Pour citer cet article : Luis-Gil MORENO-JIMÉNEZ – Juan-Manuel TORRES-MORENO, « Génération de phrases littéraires : une approche combinant Traitement Automatique des Langues et Apprentissage automatique » in Sphères, n° 5, 2020, pp. 106-118.

Résumé

Dans cet article nous présentons une nouvelle approche pour la génération de phrases littéraires en espagnol. Cette approche comprend deux étapes : d'abord l'analyse et modélisation de structures grammaticales et ensuite la génération du contenu sémantique. À cette fin, nous avons créé des *corpora* qui ont servi au développement de nos modèles informatiques. Nous proposons une évaluation manuelle afin de mesurer la qualité des textes générés. Les résultats obtenus sont assez encourageants car nos systèmes génèrent des phrases grammaticalement correctes et suffisamment cohérentes, ayant une certaine perception littéraire. En plus, ces résultats nous permettent de supposer qu'il est possible de générer, à partir des structures de phrases littéraires, de nouvelles phrases ayant une nouvelle sémantique mais tout en préservant le sens émotionnel du texte original.

Mots clés : *corpora*, phrases littéraires, GAT, TAL, espagnol

Introduction

La Génération Automatique de Texte (GAT) est un domaine qui a été très abordé par la communauté scientifique en Traitement Automatique des Langues (TAL) depuis longtemps. Néanmoins, pour le développement et le test des modèles, les chercheurs utilisent des *corpora* constitués de documents soit encyclopédiques (notamment Wikipédia), soit journalistiques (journaux ou magazines), soit spécialisés (documents juridiques, scientifiques ou techniques) [1, 20, 23, 25]. Il s'agit de genres textuels bien étudiés qui posent moins de difficultés aux systèmes TAL. Ainsi, les textes littéraires ont été, dans la plupart des travaux, délaissés. Ceci est normal, car il faut reconnaître tout d'abord que le niveau du discours littéraire est (en apparence) plus complexe que les autres genres. Les documents littéraires font souvent référence à des mondes ou à des situations imaginaires ou allégoriques, au contraire des autres genres traitant plutôt de situations factuelles. Ces caractéristiques et d'autres comme l'élégance ou la rareté des mots, rendent la tâche d'analyse automatique extrêmement complexe. Dans ce travail nous proposons d'utiliser des *corpora* littéraires afin de générer automatiquement des réalisations littéraires (nouvelles phrases) qui ne sont pas présentes dans les *corpora* d'entraînement. La production de textes littéraires est le résultat d'un processus où une personne utilise ses aptitudes créatives : le *Processus Créatif*, analysé par Boden [26]. Il a proposé une classification selon trois types de créativité de base :

1 la Créativité Combinatoire (CCO), où des éléments connus sont fusionnés pour la génération de nouveaux éléments ;
2 la Créativité Exploratoire (CE), où la génération se fait à partir de l'observation ou de l'exploration et
3 la Créativité Transformationnelle (CT), où les éléments générés sont le produit de modifications ou d'expériences appliquées au domaine de la CE.

Ce processus, susceptible d'être automatisé, donne lieu à un nouveau concept appelé «Créativité Computationnelle» (CC), abordé par Pérez y Pérez dand [15].

L'étude de texte littéraire et sa génération par des méthodes computationnelles impose une autre difficulté : l'ambiguïté de sa signification. Le manque d'une définition universelle acceptée de littérature provoque une perception littéraire ambiguë. Afin d'éviter en partie cet inconvénient, nous nous bornerons à la définition de *phrase littéraire*. Nous proposons donc une définition en nous appuyant sur ses caractéristiques :

Définition: *Une phrase littéraire est une phrase qui diffère des phrases du langage général, car elle contient des éléments (noms, verbes, adjectifs, adverbes) qui sont perçus comme élégants ou moins familiers que leurs équivalents en langage général.*[1]

[1] Définition originale en espagnol: Una frase literaria es una frase que se diferencia de las frases en lengua general, porque contiene elementos (nombres, verbos, adjetivos, adverbios) que son percibidos como elegantes o menos coloquiales que sus

Cette définition permettra de guider nos analyses et de concentrer nos efforts dans l'étude de ses caractéristiques.

Notre article est structuré comme suit : nous avons réalisé un état de l'art de la génération de texte au chapitre 2. Dans le chapitre 3 nous décrivons les *corpora* utilisés dans nos approches. Ensuite, nous nous focalisons sur la génération automatique de phrases littéraires en espagnol au chapitre 4. Nous proposons une évaluation manuelle de la qualité des phrases générées par notre système dans le chapitre 5 et finalement, une discussion portant sur une adaptation multilingue termine cet article.

État de l'art

Szymanski et Ciota [21] ont présenté un modèle basé sur les séquences de Markov pour la génération stochastique de texte. Leur objectif est de générer un texte grammaticalement correct sans tenir compte ni du contexte ni du sens, ce qui nous semble très limité. Shridaha et al. Dans [20] les auteurs présentent un algorithme permettant de générer automatiquement des commentaires descriptifs pour des méthodes Java. Le générateur identifie les méthodes et leurs appels pour générer un texte en langage naturel qui résume les actions globales du code analysé.

Ces dernières années, des travaux de GAT ont été développés autour d'une approche artistique et littéraire. Par exemple, les travaux de Riedl et Young [17], et de Clark, Ji et Smith [3] proposent des modèles stochastiques basés sur des analyses contextuelles pour la génération de récits de fiction (histoires). Zhang et Lapata [25] utilisent les réseaux de neurones tandis que Oliveira [12, 13] se base sur la technique de TAL appelée «*Canned Text*» (texte en boîte) afin de générer des poèmes. Cette méthode de génération présente l'avantage d'une mise en œuvre informatiquement aisée [4, 8]. Le projet MEXICA [15] a permis de réaliser la difficile tâche de générer des textes d'une certaine taille, tout en surpassant la barrière du paragraphe. MEXICA est un modèle informatique basé sur le paradigme de l'engagement, de la réflexion et de la créativité qui génère des récits sur la mythologie aztèque précolombienne [18].

L'analyse de la personnalité est aussi une tâche complexe qui peut être étudiée sous différents angles [19, 24]. Des recherches récentes ont étudié la relation entre les caractéristiques des textes littéraires et la personnalité, qui peut être comprise comme l'ensemble des attributs tempéramentaux, émotionnels et psychologiques qui caractérisent un individu [6, 18, 19]. Dans [7], les types de personnalités sont détectés en utilisant un modèle neuronal. Le modèle classe les textes dans une des cinq classes de personnalité considérées: {«*Extroversion*» (extraversion), «*Neuroticism*» (neuroticisme), «*Agreeableness*» (amabilité), «*Conscientiousness*» (consciencieux ou scrupuleux) et «*Openness*» (franchise, honnêteté)}. Les caractéristiques étudiées ont été les styles d'écriture et les relations entre les paires de mots significatifs (en l'occurrence, des verbes, des adjectifs et les substantifs).

equivalentes en lengua general. [27]

Corpora employés

Nous avons construit deux *corpor*a constitués de textes littéraires en espagnol (dont certains sont des traductions à partir d'autres langues). Le premier corpus, appelé **MegaLitE** (millions de phrases de Littérature en Espagnol), est composé d'environ 4 000 documents (essentiellement des livres) correspondant aux genres littéraires suivants : récit, poésie et essai. Il contient un vocabulaire assez étendu qui constitue, à nos yeux, un ensemble assez représentatif de la littérature en espagnol. Ce corpus a été utilisé pour entraîner un modèle neuronal Word2vec. Le second corpus, **cGoethe** est composé des œuvres principales de J.W. von Goethe. Il possède une taille bien inférieure au corpus **MegaLitE** (environ 9,2 million de phrases). Le corpus **cGoethe** a ainsi été utilisé dans notre approche pour analyser l'association créative entre certains mots (mono ou multi-termes) du vocabulaire employé par Goethe.

Pour construire les *corpora* **MegaLitE** et **cGoethe**, nous avons traité les œuvres littéraires venant de formats informatiques très hétérogènes (doc, docx, pdf, txt, html, zip, odt, etc.) afin d'avoir des documents texte encodés en *utf8*. Ensuite, nous avons segmenté automatiquement ces documents en phrases afin d'obtenir des documents normalisés avec une phrase par ligne. À l'aide des outils comme NLTK[2], nous avons filtré les documents afin de supprimer les symboles non traitables (droit d'auteur, arobase, chiffres, symboles, etc.). Également, pour la consistance de l'entraînement de modèle neuronal Word2vec, le vocabulaire ayant un nombre d'occurrences inférieur à 3 a été supprimé.

Pour notre étude, nous avons retenu une œuvre du corpus **cGoethe** --qui nous a semblé être très significative pour notre approche-- «The Sorrows of Young Werther» (Les souffrances du jeune Werther) [5], où les émotions et les sentiments des personnages principaux sont plutôt bien perçus par le lecteur. Nous avons extrait les phrases de cet ouvrage pour créer le troisième corpus **cWerther**, contenant uniquement environ 130 phrases sélectionnées manuellement considérées comme étant des phrases littéraires. Le corpus **cWerther** servira dans la tâche de génération de nouvelles phrases (voir section 4). En raison de la petite taille du corpus cWether, nous avons considéré que garder ses phrases dans les corpora **cGoethe** et **MegaLitE**, ne devrait pas biaiser les résultats de nos expériences. Plusieurs tests ont été effectués et ils ont confirmé cette intuition. Le tableau 1 présente les statistiques de base des trois *corpora* étudiés.

[2] Plus d'information est accessible sur le site: http://www.nltk.org/.

Corpus	Phrases	Tokens	Caractères
MegaLitE Moyenne par phrase	9,2 M --	99,7 M 11	604 M
cGoethe Moyenne par phrase	19K --	340 K 17	2 M 103
cWerther Moyenne par phrase	134 --	1,6K 12	9,3K 69

Table 1: Caractéristiques des *corpora* employés (K: un millier, M: un million).

Description du modèle

Le modèle proposé dans ce travail est composé de deux grandes étapes:

1 Construction de Structures Grammaticales Partiellement vides (SGP ou «**P**artially **E**mpty **G**rammatical **S**tructures» en anglais). Une SGP est générée en substituant les mots pleins (verbes, noms, adjectifs) d'une phrase *f*, par leur étiquette grammaticale POS («*Part-Of-Speech*» en anglais), où chaque POS renseigne sur les informations grammaticales des mots pleins. Les étiquettes POS peuvent être calculées à l'aide d'analyseurs grammaticaux avec un haut taux de précision. Nous avons utilisé Freeling [14] pour cette tâche d'étiquetage. Par exemple, pour le mot « Chercheur », Freeling produit l'étiquette POS **NCMS** qui indique «**N**ame, **C**ommun, **M**ale gender, **S**ingulier», c'est-à-dire un nom commun de genre masculin singulier..

2 Remplacement des étiquettes POS par un vocabulaire sémantiquement lié à un contexte *C*. Le contexte est donné par l'utilisateur via une requête *Q*. À ce propos, nous avons mis en place un modèle neuronal basé sur Word2vec [1] qui reçoit en entrée un mot *m* et retourne un ensemble *E(m)* de *n* mots sémantiquement liés. Ce modèle est entraîné sur le corpus **MegaLitE**.

La figure suivante montre le processus complet de notre approche.

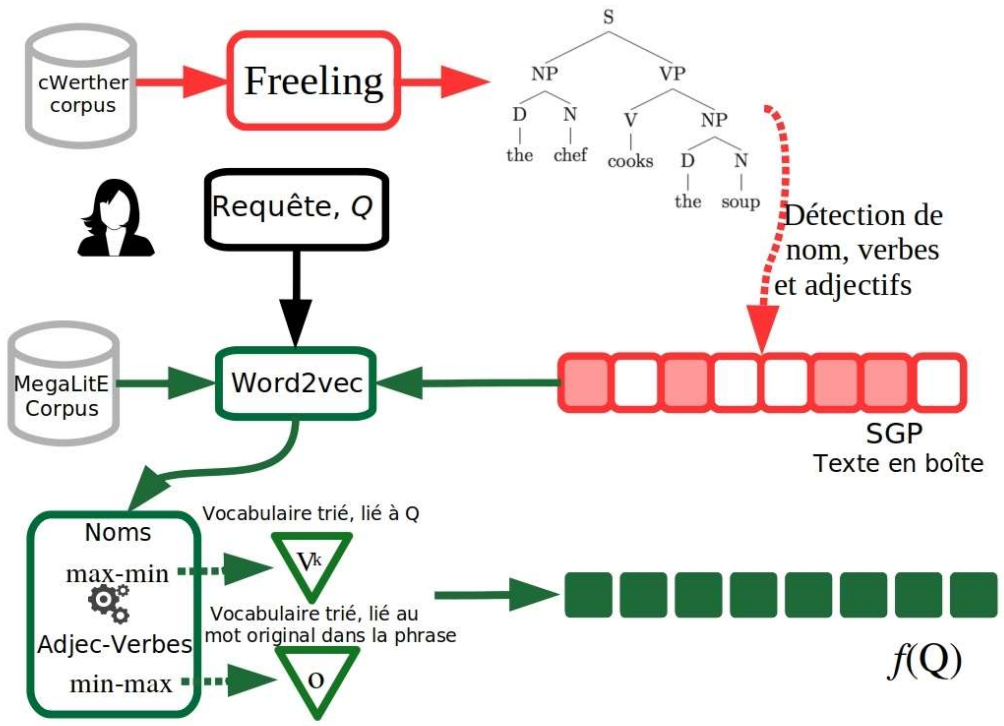

Figure 1: Modèle pour la génération automatique de texte.

Le processus commence par une phrase initiale *f** tirée au hasard du corpus **cWerther**. Ceci garantit une cohérence grammaticale dérivée du style de l'auteur. La phrase *f** est analysée et étiquetée avec Freeling en remplaçant les mots pleins par leur POS. On obtient ainsi une SGP constituée par POS et mots fonctionnels (verbes auxiliaires, articles, ponctuation, etc.). Les étiquettes POS seront remplacées par un vocabulaire correspondant aux informations grammaticales spécifiées. Pour les noms, le vocabulaire doit être sémantiquement lié au contexte défini par la requête *Q*. Pour les adjectifs et les verbes, la relation sémantique est guidée par le mot d'origine de la phrase *f**. L'intuition dans cette idée est de générer une nouvelle phrase, en changeant le sens original de la phrase, mais tout en conservant l'émotion originelle de l'auteur, exprimée dans ses textes. Le réseau de neurones Word2vec effectue une analyse sémantique entre les termes se trouvant dans le corpus d'entraînement. Cette méthode permet de générer de nouvelles phrases basées sur l'homosyntaxe, c'est-à-dire, la préservation de la structure grammaticale tout en exprimant des idées complètement différentes. L'homosyntaxe est un concept opposé à la paraphrase, qui cherche à reproduire une idée en utilisant une grammaire différente de celle d'origine. Nous avons ainsi réussi à maintenir une cohérence acceptable avec des phrases ayant une longueur *l* entre 10 et 15 mots. Nous allons illustrer notre algorithme à l'aide d'un exemple.

La phrase : *f** = ¡Qué [gracia], qué [felicidad] en sus [movimientos]! / *Quelle grâce, quel bonheur dans ses mouvements!,* contient uniquement des noms et des mots fonctionnels. Alors «*grâce*», «*bonheur*» *et*

«mouvements» seront remplacés par un vocabulaire lié au contexte. Nous affichons 3 phrases générées à partir de la phrase *f**, sous le format *f*(contexte) = nouvelle phrase / *traduction en Français*.

1 *f*(AMOUR) = **¡Qué pasión, qué felicidad en sus deseos!** / *Quelle passion, quel bonheur dans vos désirs!*

2 *f*(HAINE) = **¡Qué desesperación, qué angustia en sus sentimientos!** / *Quel désespoir, quelle angoisse dans vos sentiments!*

3 *f*(FEMME) = **¡Qué mujer, qué criada en sus hijos!** / *Quelle femme, quelle bonne dans vos enfants!*

On perçoit une certaine agrammaticalité dans le troisième exemple (en espagnol et dans la traduction). Ceci est dû aux limitations de l'analyseur Freeling qui étiquette de façon erronée le nom «*criada*» (bonne) avec le verbe conjugué «*criada*» (élever). Bien sûr, la traduction française est littérale afin de souligner ce problème.

Nous présentons ci-après, plusieurs phrases générées par nos algorithmes:

1 Contexte: Amour

- **Alegrías lo que nadie busca en la amistad.** / *La joie ce qui personne ne recherche dans l'amitié.*
- **¡Pienso salir! No es amada, es amor.** / *J'ai l'intention de sortir! Ce n'est pas aimée, c'est de l'amour.*
- **Un sombrío afecto y una amistad terrible se apoderaron de mí.** / *Une sombre affection et une terrible amitié se sont emparées de moi.*

2 Contexte: Haine

- **¡Tanto hacen estas angustias mi feliz sentimiento!** / *Une telle angoisse me rend heureux*
- **Cuántas angustias hay que dan del afecto** / *Combien d'angoisse y a-t-il qui donnent de l'affection*
- **Pero no creo que nadie haya prometido contra el buen miedo.** / *Mais je ne pense pas que quiconque ait promis contre la grande peur.*

Le vocabulaire analysé pour remplacer les POS a été extrait à partir du corpus **cGoethe**. On garantit alors que les nouvelles phrases porteront uniquement des mots utilisés par Goethe (ou de l'auteur souhaité). L'idée derrière ce choix a été de simuler le plus possible le style littéraire de l'auteur en question. Ainsi, dans nos expériences ici présentées, les nouvelles phrases contiennent un vocabulaire issu des œuvres de Goethe.

Pour l'instant, notre système génère uniquement des phrases en espagnol. Cependant, l'adaptation de ses modules pour traiter des langues autres que l'espagnol est faisable. En particulier, prochainement nous allons travailler à la génération de texte en français.

Expériences et résultats

Dû à la difficulté de mettre en place un protocole d'évaluation automatique, nous avons opté pour des évaluations manuelles de notre algorithme. Nous avons procédé comme suit : un ensemble de phrases a été généré en utilisant différentes requêtes et deux instances du modèle Word2vec (**w2v_ver1** et **w2v_ver2**), chacune entraînée avec un paramétrage différent afin de mesurer leur impact sur l'analyse sémantique.

Nous décrivons ensuite le protocole d'évaluation mis en œuvre ainsi que les résultats obtenus. 40 phrases ont été générées artificiellement, dont 20 avec le modèle **w2v_ver1** et 20 avec **w2v_ver2**. Cinq groupes de quatre phrases chacun ont été générés pour chaque instance, en utilisant les requêtes : {AMOUR, HAINE, SOLEIL, LUNE}. Cinq personnes ont évalué les 40 phrases. Tous les évaluateurs sont diplômés universitaires ayant l'espagnol comme langue maternelle.

40 phrases semblent être peu, mais dans notre évaluation nous avons privilégié la qualité par rapport à la quantité. En effet, évaluer «ce qui est littérature» porte déjà une grande difficulté à cause de sa perception subjective. Nous avons décidé d'effectuer une évaluation manuelle basée sur des critères très précis qui demandent une grande concentration et des compétences linguistiques de la part de l'évaluateur. Ainsi, cette tâche ne peut pas se réaliser automatiquement à grande échelle. Une quarantaine de phrases à évaluer nous a semblé donc être un bon compromis entre quantité et qualité, afin d'être traitée par des humains.

Nous avons demandé aux évaluateurs de noter pour chaque phrase le nombre de mots ne respectant pas les critères suivants :

1 Grammaire : orthographe, conjugaisons correctes et accord en genre et nombre;
2 Cohérence sémantique de la phrase : perception d'une idée générale.
3 Émotion détectée: les évaluateurs ont annoté l'émotion éveillée à la lecture de chaque phrase : Peur, Tristesse, Espoir, Amour et Bonheur.
4 Perception littéraire de la phrase: les évaluateurs ont indiqué si la phrase leur semblait être littéraire ou pas.

Pour chaque phrase nous avons calculé deux scores, le premier pour la Grammaire et le deuxième pour la Cohérence. Ils ont été définis par le ratio entre le nombre de mots corrects et le nombre total de mots remplaçables (verbes, noms et adjectifs). Pour calculer le Ratio_correct (voir figure 2) nous avons obtenu la moyenne en considérant les *scores* notés par l'ensemble des évaluateurs. Nous affichons également sur la figure 2 la perception littéraire comme un pourcentage.

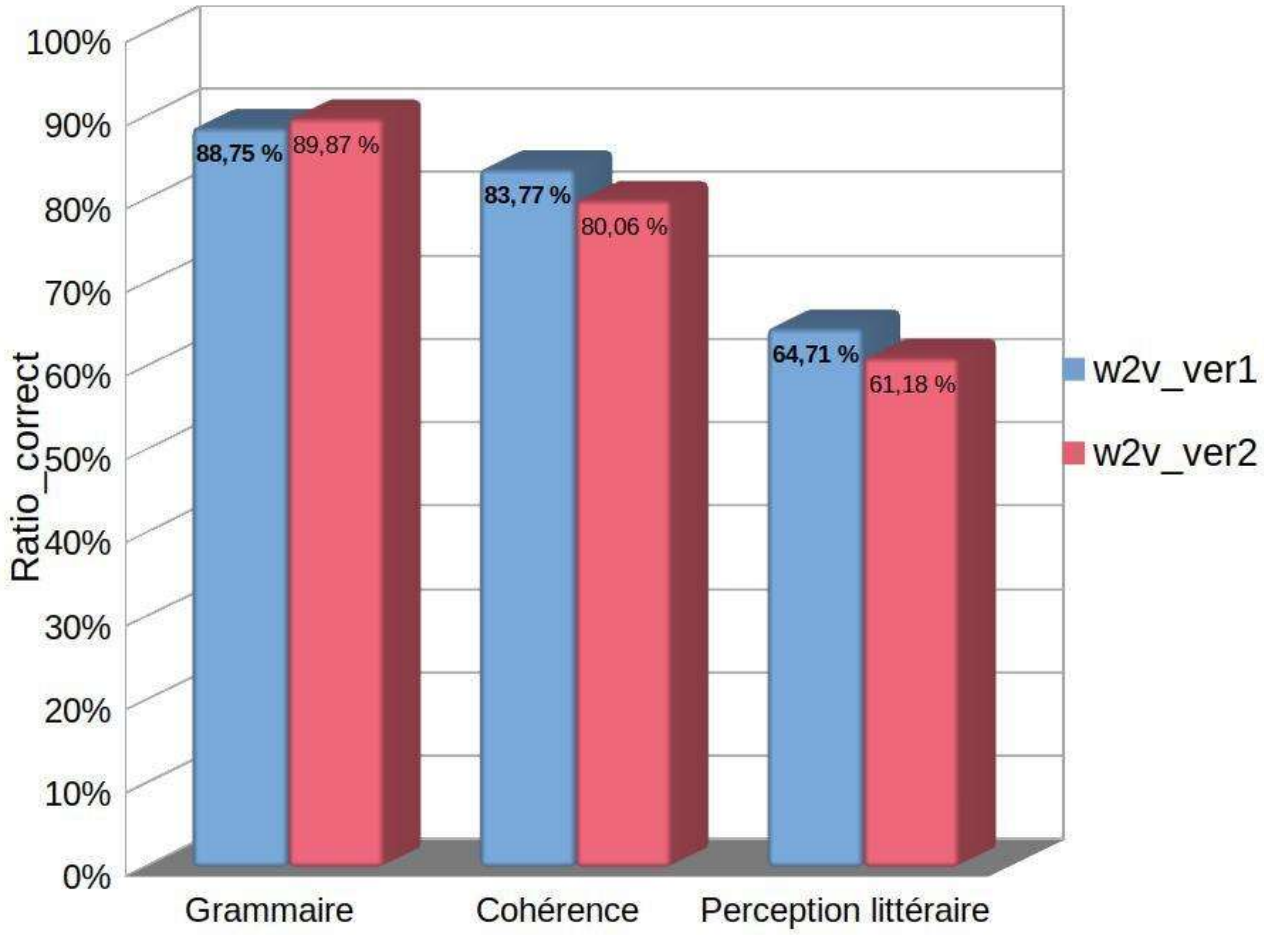

Figure 2 : Résultats de l'évaluation manuelle.

On peut observer que l'instance **w2v_ver1** (en bleu), obtient de meilleurs résultats pour la Cohérence (83,77%) et la Perception littéraire (64,18%). Pour la Grammaire, les deux versions ont obtenu des résultats similaires et également bons. En outre, on peut observer que l'instance **w2v_ver2** (en rouge) génère des phrases grammaticalement correctes mais moins cohérentes. Ce phénomène est montré sur la figure 3, où les phrases expriment principalement les émotions *Tristesse* et *Amour*, correspondant aux principales émotions perçues dans l'œuvre «The Sorrows of Young Werther». Au contraire, pour les phrases générées par l'instance **w2v_ver2**, la perception semble être plutôt aléatoire.

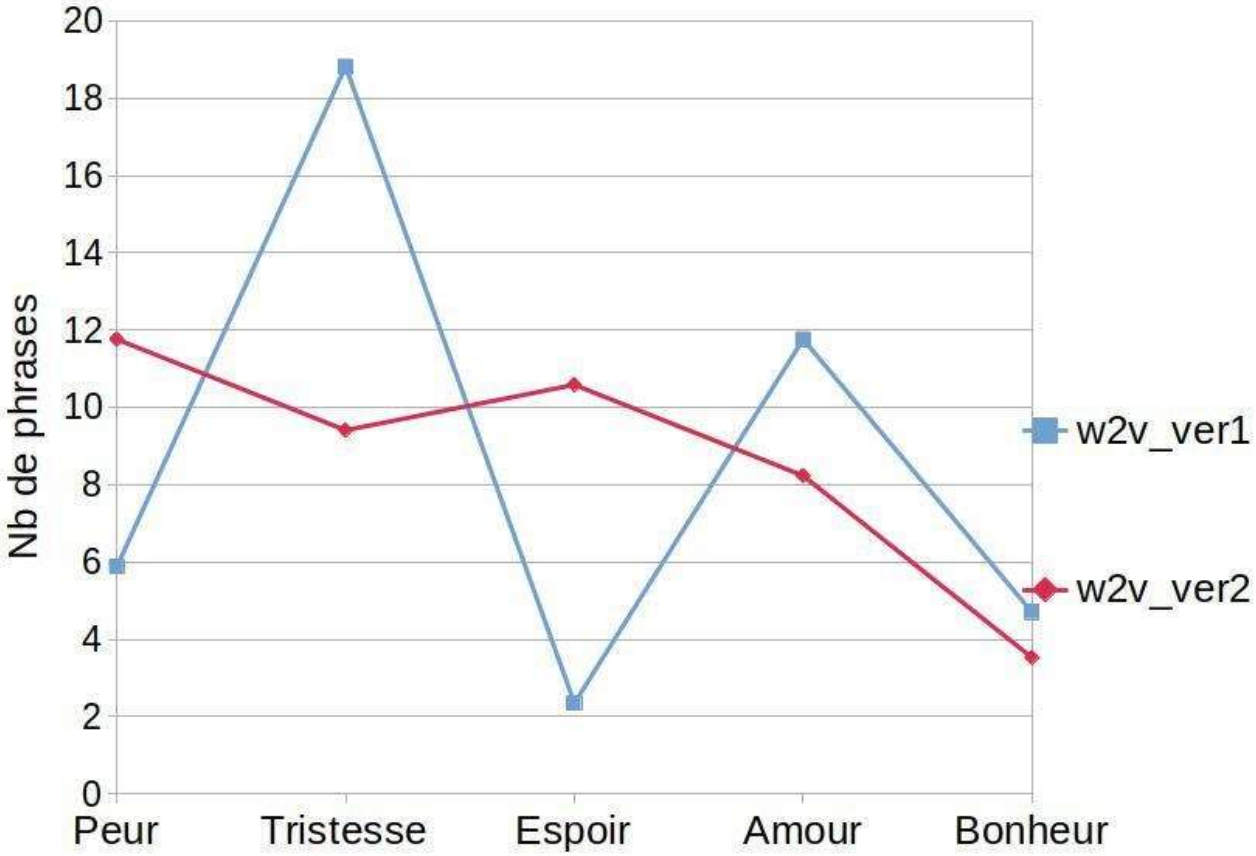

Figure 3 : Perception émotionnelle des phrases générées.

Nos résultats montrent la performance de la méthode classique «*Canned text*» couplée à des méthodes de recherche d'information, ainsi que la richesse lexicale du corpus **MegaLitE**, qui a permis un entraînement neuronal adéquat. Il faut souligner que la perception littéraire est encourageante avec plus de 60% obtenue dans nos expériences.

Il n'existe pas, à notre connaissance, des approches de génération de texte ayant le même objectif que le nôtre. La plupart des études de l'état de l'art abordent le problème de génération de texte dans des domaines pas forcément littéraires, ou bien dans un genre littéraire spécifique. Notre modèle porte sur la génération de phrases littéraires, sans être borné à un genre spécifique. Ces phrases pourraient servir de brique de base à des textes narratifs, théâtraux ou même poétiques. De ce fait, nos objectifs et nos expériences ont été effectués à partir d'une perspective à partir de laquelle il est difficile de se comparer objectivement avec les résultats proposés dans l'état de l'art.

Conclusions et travaux à venir

Nous avons présenté un générateur de réalisations littéraires en espagnol. Le système est capable de générer des phrases grammaticalement correctes, cohérentes et ayant une certaine perception littéraire.

Dans ce travail, nous avons évité d'entrer en concurrence avec les études (et les outils) dédiés à la langue anglaise, car ils sont trop nombreux. Nous avons donc porté notre intérêt vers les langues romanes.

Dans un avenir tout proche, nos travaux vont inclure le traitement des langues autres que l'espagnol. Ainsi nous allons étendre cette étude au français et au portugais. L'intérêt de ces langues consiste à traiter sa richesse morphologique et lexicale, ainsi que le nombre important de flexions des verbes. Tout cela pose des défis linguistiques mais nous pensons que notre système peut les surmonter. En fait, nous avons construit un système modulaire basé sur des statistiques afin de le rendre le plus indépendant possible de la langue. Ainsi, les adaptations envisagées au système sont les suivantes :

1 Analyse grammaticale. Les entrées au système sont pré-traitées avec Freeling, qui dispose de fonctions de bibliothèque appropriées pour traiter les langues romanes. Aucun changement majeur n'est donc nécessaire. Cependant, il faut des heuristiques spécifiques pour traiter les structures difficiles à analyser par Freeling ; par exemple les expressions, les verbes copulatifs et les verbes auxiliaires.

2 Apprentissage de représentations sémantiques. Le système doit réapprendre les représentations neuronales sur des *corpora* dépendants de la langue. Cependant, les modules de calcul de proximité sémantique et du lexique reposent sur des modèles neuronaux et vectoriels : il suffit de relancer l'apprentissage sans trop changer les mécanismes internes.

3 Ressources linguistiques pour l'apprentissage des représentations. Il s'agit d'un ajout majeur de ressources. En particulier nous nous sommes attelés à la production de *corpora* littéraires en français et en portugais. Ces *corpora* sont actuellement en développement avec des centaines d'œuvres littéraires des auteurs allant du XVIIIe au XXe siècle.

4 Ressources linguistiques plus fines. Nous devons recréer des petits corpus dépendant de la langue afin de simuler les styles et les personnalités des auteurs.

5 Tests. Un protocole de tests amélioré doit être mis en place, où nous ferons appel à des évaluateurs francophones et lusophones natifs.

Bibliographie

Bengio, Y., Courville, A., Vincent, P.: Representation learning: A review and new perspectives. IEEE Transactions on Pattern Analysis and Machine Intelligence 35(8):1798-1828 (2013)

Bracewell, D.B., Ren, F., Kuriowa, S.: Multilingual single document keyword extraction for information retrieval. CNNLPKE. pp. 517–522. IEEE, Wuhan (2005)

Clark, E., Ji, Y., Smith, N.A.: Neural text generation in stories using entity representations as context. NACACL-HLT v1, pp. 2250–2260. New Orleans (2018)

van Deemter, K., Theune, M., Krahmer, E.: Real versus template-based natural language generation: A false opposition? Computational Linguistics 31(1):15-24 (2005)

von Goethe, J.W.: The Sorrows of Young Werther. Penguin, London (2006, 1st edition 1774)

Mairesse, F., Walker, M.A., Mehl, M.R., Moore, R.K.: Using linguistic cues for the automatic recognition of personality in conversation and text. Journal of Artificial Intelligence Research 30:457-500 (2007)

Majumder, N., Poria, S., Gelbukh, A., Cambria, E.: Deep learning-based document modeling for personality detection from text. Intelligent Systems 32(2):74-79 (2017)

McRoy, S., Channarukul, S., Ali, S.: An augmented template-based approach to text realization. Natural Language Engineering 9:381-420 (2003)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M., Wedemann R.S.: Generación de Frases Literarias: un experimento preliminar. PLN, 65:29-36 (2020)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M.: LiSSS: A Corpus of Literary Spanish Sentences Sentiment for Emotions Detection. CILCC, Medellín, (2020) in press

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M., Wedemann, R.S.: Generación automática de frases literarias en español. ArXiv (2001.11381) (2020)

Oliveira, H.G.: Poetryme: a versatile platform for poetry generation. In: Computational Creativity, Concept Invention and General Intelligence. v1. Institute of Cognitive Science, Osnabrück, (2012)

Oliveira, H.G., Cardoso, A.: Poetry generation with poetryme. Computational Creativity Research: Towards Creative Machines. v7. Atlantis Thinking Machines, Paris, (2015)

Padró, L., Stanilovsky, E.: Freeling 3.0: Towards wider multilinguality. In: 8th LREC. Istanbul, (2012)

Pérez y Pérez, R.: Creatividad Computacional. Larousse-Grupo Editorial Patria, México (2015)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M.: LiSSS: A toy corpus of Spanish Literary Sentences for Emotions detection. ArXiv (2005.08223) (2020)

Riedl, M.O., Young, R.M.: Story planning as exploratory creativity: Techniques for expanding the narrative search space. New Generation Computing 24(3):303–323 (2006)

Sharples, M.: How We Write: Writing as creative design. Routledge, London, (1996)

Siddiqui, M., Wedemann, R.S., Jensen, H.J.: Avalanches and generalized memory associativity in a network model for conscious and unconscious mental functioning. Physica A: Statistical Mechanics and its Applications 490:127-138 (2018)

Sridhara, G., Hill, E., Muppaneni, D., Pollock, L., Vijay-Shanker, K.: Towards automatically generating summary comments for java methods. IEEE/ACM ICASE. p. 43–52. Antwerp, (2010)

Szymanski, G., Ciota, Z.: Hidden markov models suitable for text generation. WSEAS. pp. 3081-

3084. Athens, (2002)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M.: LiSSS: A New Multi-annotated Multi-emotional Corpus of Literary Spanish Sentences. MICAI, pp. 1139–1147 CDMX, (2020)

Torres-Moreno, J.M.: Automatic Text Summarization. ISTE/Wiley, London, (2014)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M., Wedemann, R.S., Boucheneb H.: FLE: A Fuzzy Logic Algorithm for Classification of Emotions in Literary Corpora. KDIR (2020), in press.

Zhang, X., Lapata, M.: Chinese poetry generation with recurrent neural networks. EMNLP. pp. 670–680. ACL, Doha, (2014)

Boden, Margaret A. 2004. The creative mind: Myths and mechanisms. Routledge.

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M., Wedemann, R.S., SanJuan, Eric : Generación Automática de Frases Literarias. Linguamatica 2(1):15-30 (2020)

Moreno-Jiménez, L.G., Torres-Moreno, J.M., Wedemann, R.S.: Literary Natural Language Generation with Psychological Traits. NLDB, pp. 193-204, (2020)

Biographies

Luis-Gil Moreno-Jiménez. Chercheur doctorant en informatique au LIA de l'Université d'Avignon, France avec la thèse «*Créativité Computationnelle : génération des phrases littéraires*». Diplômé de Master en Génie Informatique par le Centre de Recherche et Développement Technologique (Mexique), dans le domaine de la Classification Automatique et Reconnaissance des Entités Nommées. Il a effectué deux stages de recherche : au LIA en 2017 et à Universidade do Estado do *Rio de Janeiro,* (Brésil) en 2019. Il est coauteur de 12 articles scientifiques.

Juan-Manuel Torres-Moreno. Maître de Conférences HDR en informatique à l'Université d'Avignon, France. Chercheur au Laboratoire Informatique d'Avignon (LIA). Son domaine de spécialité est à l'intersection du Traitement Automatique des Langues et de l'Apprentissage automatique. Il est auteur des livres «*Automatic Text Summarization*» Wiley 2014, «*Résumé Automatique de documents : une approche statistique*» et «*Introduction aux systèmes d'exploitation*», en plus d'être coauteur d'environ 200 articles scientifiques.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Une lecture génétique de la traduction grâce aux Archives Janheinz Jahn

Giuseppe SOFO
Université Ca' Foscari Venise

Pour citer cet article : Giuseppe SOFO, « Une lecture génétique de la traduction grâce aux Archives Janheinz Jahn » in *Sphères*, n° 5, 2020, pp. 119-141.

Résumé

Les Archives Janheinz Jahn, conservées à l'université Humboldt de Berlin, sont exemplaires d'exhaustivité. Nous explorerons dans cet article le contenu de celles-ci et les possibilités offertes par les archives de traducteur en vue d'une compréhension approfondie du travail et du processus de traduction. Après une présentation des documents des Archives Janheinz Jahn, nous passerons à l'étude génétique de l'évolution de ses traductions des poèmes de Césaire grâce à sa collaboration avec l'auteur et d'autres traducteurs.

Mots-clés : génétique de la traduction, archives de traducteurs, processus de traduction, Janheinz Jahn

Les Archives Janheinz Jahn (Janheinz Jahn-Archiv), conservées à l'université Humboldt de Berlin auprès de l'IAAW (Institut für Asien-und-Afrikawissenschaften), sont peut-être les archives de traducteur les plus exhaustives. Elles nous offrent une perspective globale sur l'œuvre et la vie d'un traducteur ayant joué un rôle fondamental dans l'accueil et la diffusion de la littérature francophone et anglophone d'Afrique et de la diaspora africaine en Allemagne et en Europe d'après-guerre.

Dans cet article, nous essayerons d'exposer les possibilités que ces archives offrent pour une étude génétique de la traduction, ainsi que pour une compréhension approfondie du processus de traduction depuis le choix d'une œuvre jusqu'à sa réception par le lectorat, en passant par le travail éditorial, les nombreuses révisions ou traductions, les mises en scène théâtrales et tout ce qui relève du processus de création, de traduction et de diffusion d'une œuvre.

Janheinz Jahn et les Archives Janheinz Jahn

Janheinz Jahn, né en 1918 et décédé en 1973, est un chercheur et traducteur allemand. Il a joué un rôle fondamental dans la diffusion des littératures africaines et de la diaspora en Allemagne et dans le reste de l'Europe. C'est grâce à une conférence tenue par Léopold Sédar Senghor à Francfort le 1er décembre 1951, à l'invitation d'Erica de Bary, que Jahn découvre la poésie africaine et décide, comme il l'écrit à Senghor en 1968, de « documenter et d'étudier cette littérature » et de « consacrer [sa] vie à l'étude de la littérature moderne africaine[1] ». Il a correspondu avec des centaines d'auteurs dans sa quête de nouvelles œuvres et son travail inlassable lui a permis de signer plus de trente ouvrages, dont neuf ouvrages critiques, trois ouvrages de référence et vingt-cinq anthologies et ouvrages dirigés (parfois traduits dans plusieurs langues), quatre-vingt-sept essais et articles et quarante-cinq essais radiophoniques[2].

Pourtant, comme je l'ai précisé ailleurs :

> Son œuvre a été vivement critiquée, surtout dans le monde anglophone, à cause de sa tentative évidente d'influencer les auteurs qu'il traduisait. De plus, sa vision d'une philosophie et d'une littérature « néo-africaine » et « panafricaine » était perçue comme une simplification et une approche trop généraliste du complexe panorama culturel et littéraire de l'Afrique[3].

[1] Janheinz Jahn, Lettre à Léopold Sédar Senghor, 18 octobre 1968, Korrespondenz Senghor 1961-1970, Janheinz Jahn-Archiv. Les lettres de Jahn présentent parfois des fautes de langue que nous ne corrigeons pas. Tout passage cité est transcrit tel qu'il apparaît dans la correspondance originale.
[2] Ulla Schild, « Janheinz Jahn, 1918-1973' in *Research in African Literatures*, vol. 5, n. 2, 1974, pp. 194-195; *Ead.*, « A Bibliography of the Works of Janheinz Jahn » in *Research in African Literatures*, vol. 5, n. 2, 1974, pp. 196-205.
[3] Giuseppe Sofo, *Les Éclats de la traduction : Langue, réécriture et traduction dans le théâtre d'Aimé Césaire*, Éditions Universitaires d'Avignon, Avignon, 2020, p. 159.

Sa collaboration avec Senghor puis avec Césaire a certainement permis à Jahn d'entrer dans les bonnes grâces des auteurs francophones beaucoup plus facilement que cela n'a été le cas avec les auteurs anglophones, même si Jahn parlait et écrivait l'anglais mieux que le français (au point que Césaire a parfois traduit certains mots et passages de ses poèmes vers l'anglais pour faciliter la compréhension de Jahn[4]). De fait, comme on le constate dans certaines de ses lettres, Jahn s'est efforcé de façonner le travail de ces auteurs selon son goût et sa vision de ce qu'il appelait la « littérature néoafricaine ». Cela dit, on ne saurait nier l'importance de sa contribution à la diffusion de ces littératures en Europe, particulièrement en Allemagne.

L'histoire des archives de traducteurs est celle d'immenses trésors négligés non seulement par la recherche, mais par les traducteurs eux-mêmes. Fabienne Durand-Bogaert écrivait en 2014 que les archives de traducteurs n'ont « jamais suscité, de la part des bibliothèques, des éditeurs, des ayants droit, voire des intéressés eux-mêmes, le même souci de préservation que l'archive des écrivains[5] ». Il faut souligner que cela a changé ces dernières années. Comme l'écrit Patrick Hersant :

> Au cours des dernières décennies, quelques bibliothèques ont commencé à acquérir des manuscrits et des correspondances de traducteurs […]. S'il est probable que des trésors se sont perdus, on peut espérer que d'autres seront un jour exhumés et que les prochaines années verront s'étouffer le volume global des archives de traduction[6].

La rencontre heureuse entre la génétique textuelle et la traductologie a montré l'importance d'une étude de ces « avant-textes » qui nous offrent « a rare opportunity to gauge the different strategies and the different degrees of creativity and autonomy exercised by the translator or translators during the writing process[7] ». Ils permettent une compréhension approfondie des multiples lectures possibles d'une œuvre, car « les brouillons donnent à voir la dimension expérimentale et créatrice. Ce qu'ils dévoilent, révèlent de la fabrique du texte, même partiellement, nous permet d'envisager l'œuvre autrement. Leur interprétation exige quelques précautions, mais elle permet néanmoins d'ouvrir l'œuvre à d'autres lectures possibles[8] ».

C'est surtout à Jahn et à son classement maniaque que nous devons la conservation de ces archives dont l'histoire est marquée par plusieurs déplacements et réorganisations. Après la mort prématurée de Jahn en octobre 1973, Ulla Schild, son assistante et compagne, proposa à Ernst Wilhelm

---

[4] Voir : Ernstpeter Ruhe, *Une œuvre mobile : Aimé Césaire dans les pays germanophones*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2015, p. 109.
[5] Fabienne Durand-Bogaert, « Les Deux corps du texte » in *Genesis*, n. 38, 2014, p. 16.
[6] Patrick Hersant, « Présentation » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, pp. 8-9.
[7] Anthony Cordingley et Chiara Montini, « Genetic Translation Studies: An Emerging Discipline » in *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, n. 14, 2014, pp. 14-15.
[8] Ludivine Bouton-Kelly**,** « La Traduction au brouillon : Une écriture à l'ouvrage » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, p. 150.

Müller, professeur au département d'Anthropologie de l'université de Mainz, d'acquérir la bibliothèque personnelle de Jahn. En décembre 1974 ce projet obtient un financement de la DFG (Deutsche Forschungsgemeinschaft) qui permet de créer en 1975, au sein du département d'Anthropologie de l'université de Mainz, la Bibliothèque Janheinz Jahn pour la littérature africaine moderne, dont Schild est nommée directrice. Les archives et la bibliothèque deviennent ainsi un point de référence pour les études africaines et les colloques internationaux organisés à Mainz par Schild (les Janheinz Jahn Symposia) permettent une discussion ininterrompue sur les littératures et les cultures africaines.

Malheureusement, cette première organisation n'a pas suivi des méthodes très rigoureuses d'archivage ; par exemple, tous les documents manuscrits (lettres, brouillons, etc.) ont été perforés pour être rangés dans des classeurs. Dans certains cas cette perforation a non seulement abîmé le document, mais rendu illisibles certains passages de la main de Jahn. C'est seulement en 2005 que l'Institut d'Études africaines de l'université Humboldt de Berlin, à l'initiative de Flora Veit-Wild et avec le soutien financier de la Fondation Fritz Thyssen, a acquis les Archives Janheinz Jahn. À Berlin, elles sont de nouveau réorganisées entre 2007 et 2010 par Anja Schwarz[9] sous la direction de Flora Veit-Wild. Les archives que nous consultons aujourd'hui sont donc le fruit d'un travail en trois étapes : un premier classement par Jahn lui-même, qui conservait toutes ses lettres et tous les documents liés à ses ouvrages et aux œuvres des auteurs avec lesquels il était en contact ; la réorganisation à l'université de Mainz après acquisition de la bibliothèque personnelle de Jahn et la fondation de la Bibliothèque Janheinz Jahn ; enfin, la réorganisation d'Anja Schwarz à l'université Humboldt de Berlin lors de la cession des archives en 2005.

Les archives contiennent une quantité et une diversité considérables de documents[10] : on compte autour de 18 000 lettres (les originaux de toutes les lettres reçues et les copies de toutes les lettres envoyées par Jahn), 4 743 articles de journaux, 75 interviews et 3 936 photos et diapositives. Il faut y ajouter ses journaux dans lesquels il a soigneusement consigné toutes ses activités quotidiennes, sa bibliothèque avec des livres annotés, des projets de traductions, des enregistrements audio et vidéo et des contrats avec les auteurs et les éditeurs, entre autres documents.

[9] Anja Schwarz a aussi consacré sa thèse à l'œuvre de Jahn. Voir : Anja Schwarz, *Janheinz Jahn (1918-1973) als Vermittler Afrikanischer Literaturen und Kulturen*, thèse de doctorat, Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin, 2016.

[10] Pour donner un aperçu des fonds d'archives, je propose ici un nouveau classement générique qui ne se base qu'en partie sur les divisions déjà établies dans l'organisation actuelle des archives. Correspondance : avec l'Allemagne (rangée par nom) ; avec l'étranger (rangée par pays et par nom) ; avec les éditeurs (rangée par éditeur) ; avec les stations de radio (rangée par station radio et lieu) ; avec les institutions (rangée par institution) ; relative à certains projets (rangée par projet) ; relative aux contrats (rangée par type de contrat). Œuvres et travaux de recherche de Jahn : manuscrits d'œuvres de Jahn (essais, prose, poésie) ; traductions ; travaux de recherche ; émissions radiophoniques. Œuvres et manuscrits d'auteurs autres que Jahn : œuvres sur lesquelles Jahn a travaillé (rangées par genre : poésie, théâtre et radio, prose) ; autres œuvres. Presse : coupures de presse (articles de Jahn, sur Jahn et sur son œuvre) ; communiqués de presse (rangés par œuvre) ; comptes rendus (rangés par provenance des auteurs : Caraïbe, Afrique, USA et Amérique latine) ; revues et autres articles. Médias visuels et sonores : photos et diapositives ; cassettes audio et bandes magnétiques. Privé : journaux ; documents privés ; correspondance privée. Autres documents : contrats ; brochures ; programmes ; travaux universitaires d'Ulla Schild.

Pourtant, aucun inventaire analytique complet n'existe actuellement. Le catalogue des bibliothèques de l'université Humboldt comprend une liste des classeurs dans lesquels les documents sont conservés, avec un titre et une courte explication de ce qu'ils contiennent, mais ces indications très génériques ne permettent pas de connaître exactement le contenu de ces classeurs.

Toute tentative de logistique dans l'organisation d'archives physiques comporte des chevauchements inévitables, ce qui est évident en ce qui concerne la correspondance classée selon plusieurs critères. La plus grande partie est divisée entre Allemagne et correspondance étrangère. Pourtant, certains classeurs ont été consacrés aux échanges avec des maisons d'éditions allemandes et françaises ou à une maison d'édition en particulier (c'est le cas par exemple de Carl Hanser Verlag, éditeur avec lequel Jahn a longtemps collaboré), voire des stations de radio. Certains classeurs sont consacrés à un seul auteur (c'est le cas de Senghor, par exemple, mais non de Césaire) ou bien à un projet (c'est le cas, par exemple de la bibliographie de la littérature néo-africaine), ou encore à la correspondance avec des institutions dans le but d'obtenir des financements. Cependant, des lettres échangées avec des éditeurs sont également conservées dans les classeurs consacrés aux correspondants étrangers (c'est le cas de l'éditeur italien Einaudi), et certaines étaient aussi destinées à obtenir des financements. De plus, la division par nationalité comporte quelques imprécisions et un certain degré d'inconstance. La correspondance avec Aimé Césaire est ainsi rangée dans le classeur « Ausland K-O » sous le « M » de Martinique. Non seulement la Martinique est un département français d'outre-mer et non un pays indépendant, mais la plupart des lettres de Césaire proviennent directement de Paris. Dans le cas de correspondants moins renommés que Césaire, cela pourrait donner lieu à des difficultés pour repérer les documents recherchés ; surtout, l'absence d'inventaire analytique ne permet pas de connaître tous ceux avec qui Jahn a correspondu.

Ce qui manque avant tout est un inventaire précis de toutes les diverses ressources des archives : la richesse même de ce fonds ne permet pas une lecture intégrale, d'autant plus qu'il est réservé à la consultation sur demande et sur autorisation. En même temps, il est impossible pour un chercheur intéressé par une œuvre en particulier de savoir quels documents pourraient lui être utiles : à qui a-t-il écrit à propos de ce texte ? À qui a-t-il demandé des financements ? Où trouver des informations sur son travail sur telle œuvre ?

Les Archives Janheinz Jahn ont récemment entrepris un grand projet de réorganisation et de numérisation de leurs documents. Ce projet à long terme, d'une durée de dix ans, comprend trois volets différents : une réorganisation physique, une numérisation et un support à la recherche scientifique concernant les matériaux contenus dans les archives. Le projet de réorganisation physique des archives prévoit une amélioration de la conservation des archives par le biais d'un déménagement sécurisé du matériel et une réorganisation selon les méthodes les plus récentes. Il existe un fonds qui peut nous

éclairer sur les différences entre les méthodes utilisées dans la première moitié des années 1970 et celles utilisées aujourd'hui, et qui peut en outre nous donner un aperçu de ce qui est en train de se produire aux Archives Janheinz Jahn. En 2016, l'IAAW, cette fois à l'initiative de Susanne Gehrmann, directrice des archives, a acquis un autre fonds de grande importance pour les études africaines en Allemagne : les archives personnelles d'Erica de Bary.

Les Archives Erica de Bary sont à présent conservées par la même institution, dans la même salle et juste en face des étagères où se trouvent les Archives Janheinz Jahn. Cependant, Humboldt est la première institution à les accueillir puisqu'elles ont été acquises directement auprès de la famille de Bary, ce qui a permis à l'Institut de suivre les procédés les plus récents pour la conservation des documents. Au lieu des classeurs à anneaux qui sont la cause de la perforation des lettres de Janheinz Jahn, tous les documents des Archives Erica de Bary sont conservés dans des chemises rangées dans des boîtes, les deux en carton sans acide et résistant au vieillissement pour une meilleure conservation du papier. La réorganisation physique des Archives Janheinz Jahn qui a déjà commencé suivra cette même démarche, ce qui permettra de mieux conserver les documents, mais il est bien sûr impossible de revenir en arrière et d'empêcher les altérations dues aux précédents classements.

Un autre objectif de cette réorganisation physique est la création d'un inventaire analytique complet et détaillé des documents contenus dans les archives, outil indispensable pour la recherche. De plus, cette réorganisation sera accompagnée par la numérisation des archives[11] avec comme priorité celle de la correspondance, et la création d'une base de données annotée de cette correspondance. La création de l'inventaire numérique pourrait donner lieu à la mise en place d'un espace numérique allant bien au-delà d'un outil de consultation. Une plateforme numérique bien intégrée avec les archives physiques pourrait permettre une nouvelle appréhension des Archives Janheinz Jahn, offrant de nouvelles perspectives de recherche en favorisant et démultipliant les pistes de réflexion grâce à la synergie des documents.

La traduction au prisme des archives

La richesse des Archives Janheinz Jahn nous permet d'étudier la traduction sous toutes ses facettes, en tant que processus complexe, au lieu de voir seulement la traduction publiée. La recherche en traductologie s'est souvent limitée à l'analyse contrastive du texte original et de la traduction, pour

[11] Il faut distinguer entre « archives numériques […] qui ont été créées sous forme numérique et qui n'existent généralement sous aucune autre forme » et « archives numérisées […] qui ont été créées sous une forme différente (non numérique) et dont la numérisation soulève d'importantes difficultés en matière de droit d'auteur. » (David Sutton, *Document d'information sur les archives et le droit d'auteur, XXXVIII session, Genève, 1-5 avril 2019*, Comité permanent du droit d'auteur et des droits connexes, 2019 : https://www.wipo.int/edocs/mdocs/copyright/fr/sccr_38/sccr_38_7.pdf [consulté le 30 novembre 2020]).

identifier les choix, les techniques et les stratégies adoptées par les traducteurs, considérant ainsi le texte original et la traduction comme deux objets finis, sans tenir compte de leur dynamique et de leur fluidité.

La génétique des traductions nous ouvre à une approche différente qui considère le texte et ses traductions comme des étapes d'une même œuvre en mouvement. Si on lit la traduction depuis cette perspective, les Archives Janheinz Jahn nous offrent des informations sur le processus intégral de traduction, parce que la quantité et la qualité des documents qui les constituent nous permettent de comprendre comment le traducteur est arrivé à choisir ses textes et pour quelles raisons ; comment les a-t-il lus et interprétés ; quels ont été ses choix de traduction et les raisons de ces choix ; comment en a-t-il obtenu la publication ; quelle diffusion ont-ils connue ; quelle a été la réception des traductions et des œuvres qui en sont dérivées.

En ce qui concerne le choix des textes, la correspondance entre Jahn et les auteurs nous informe amplement sur leur genèse : ce sont souvent les auteurs qui envoient leurs textes à Jahn, à sa demande, mais parfois ce sont d'autres auteurs ou d'autres correspondants qui lui conseillent des œuvres ou des auteurs à lire et à considérer pour une traduction. On peut comparer ses lettres à Aimé Césaire et à Derek Walcott pour leur demander des exemplaires de textes qu'il souhaite inclure dans les anthologies qu'il dirige ; elles signalent déjà une grande différence non seulement dans l'appréciation des textes[12], mais aussi dans leur repérage. Pour l'anthologie de poésie *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären*[13], par exemple, dans la première édition de laquelle figurent dix poèmes par Césaire et un poème par Walcott, Jahn écrit aux deux poètes :

> Cher Monsieur Césaire,
>
> Je suis le rédacteur et traducteur d'une anthologie de la nouvelle poésie nègre qui sera publié par l'éditeur Carl Hanser, Munich. L'anthologie sera de 200 pages et le projet est de donner le plus vaste abrégé de la nouvelle poésie nègre y compris les Etats-Unis, les Antilles, l'Afrique et l'Amérique latin. […] Votre poésie, cher Monsieur Césaire, sera si vous êtes d'accord, le centre de mon recueil et de mon préface. J'en suis grand admirateur et j'en ai déjà traduit un certain nombre[14].

> Dear Mr. Walcott,
>
> Mr. Frank A. Collymore wrote me that you write good poetry. Please send me some for my anthology of modern negro-poetry which will be published in German (Carl Hanser editor) and French (éditions Présence Africaine, Paris and Dakar) next year. Please send

[12] Il faut aussi souligner que Walcott, né en 1930, n'avait que vingt-trois ans à cette époque.
[13] Janheinz Jahn, *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären*, München, Carl Hanser Verlag, 1954 ; *Id.*, dir., *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären*, Frankfurt am Main, Fischer Bücherei, 1960 ; *Id.*, dir., *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären*, München, Carl Hanser Verlag, 1964.
[14] Janheinz Jahn, Lettre à Aimé Césaire, 4 août 1953, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.

me some of your poems, with some biographical lines as to yourself[15].

Si la poésie de Césaire est au centre du projet de l'anthologie *Schwarzer Orpheus*, il ne connaît aucun poème de Walcott, mais décide de lui écrire sur les conseils de Frank Collymore, écrivain et chercheur de la Barbade et directeur de la revue *BIM*[16]. Lorsqu'il demande des textes pour l'anthologie de pièces africaines et afro-américaines, il écrit encore une fois à Césaire et Walcott en des termes très différents : il demande à Césaire les droits sur une pièce qu'il n'avait même pas lue, alors qu'il invite Walcott à participer à une « sorte de compétition » pour être inclus dans l'anthologie :

Lettre à Césaire :

> Réservez-moi, s'il-vous-plait, les droits allemands pour votre nouvelle pièce de théatre que vous écrivez maintenant. J'ai déjà fait le contrat avec un éditeur allemand (Langen-Müller) pour une anthologie de pièces de théatre néo-africaines. Pour chaque pièce on payera DM 300.- à l'auteur (environ 360.-NF). Les droits pour les théatres n'y sont pas comprits, ce sera un nouveau contrat comme celui des « Chiens »[17].

Lettre à Walcott :

> It must be a full length play. And I cannot promise to include the play you send into the anthology. The publisher only wants those plays to be included which have some chance to be represented in some German theatre. It is to encourage Theaters to play these plays. Secondly it is a kind of a competition. The anthology will hold seven plays. The seven most interesting plays from Africa and America will be included. I already have 3 plays which certainly will be included[18].

En ce qui concerne la lecture et l'interprétation des textes par Jahn, plusieurs documents peuvent nous éclairer, à commencer par les textes dans lesquels il présente les œuvres traduites. Parmi ces textes, on trouve les articles consacrés aux œuvres ou aux auteurs, ce qui est le cas par exemple des articles consacrés à l'œuvre de Césaire[19] ; les communiqués de presse qui accompagnent leur publication, conservés dans un classeur et rangés par œuvre ; les émissions de radio de Jahn au sujet de la littérature africaine et de la diaspora, et qui étaient souvent strictement liées aux œuvres sur lesquelles il travaillait[20].

---

[15] Janheinz Jahn, Lettre à Derek Walcott, 29 août 1953, Korrespondenz Ausland P-S, Janheinz Jahn-Archiv.
[16] Jahn sera aussi publié dans cette revue, sans doute la plus importante pour les littératures anglophones de la Caraïbe au moment de la rédaction de cette lettre. Voir : Janheinz Jahn, « The Contribution of the West Indies to Poetry » in *Bim*, vol. 6, n. 21, 1954, pp. 16-22.
[17] Janheinz Jahn, Lettre à Aimé Césaire, 21 novembre 1960, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.
[18] Janheinz Jahn, Lettre à Derek Walcott, 14 décembre 1960, Korrespondenz Ausland P-S, Janheinz Jahn-Archiv.
[19] Voir : Janheinz Jahn, « Aimé Césaire und der Surrealismus » in *Texte und Zeichen*, vol. 2, n. 4, 1956, pp. 430-433 ; *Id.*, « Aimé Césaire » in *Antares*, n. 2, 1957, pp. 25-28 ; *Id.*, « Aimé Césaire » in *Black Orpheus*, n. 2, 1958, pp. 32-36.
[20] Voir : Janheinz Jahn, *An Afrika von Aimé Césaire*, émission de radio, Hessischer Rundfunk 1957 ; *Id.*, *Aimé Césaire – Léopold Sédar Senghor : Zwei Möglichkeiten schwarzer Dichtung*, émission de radio, Süddeutscher Rundfunk 1957.

Les journaux de Jahn nous informent sur les circonstances de lecture et d'étude des textes, et sur ses activités nécessaires au travail de traduction. En lisant ses journaux, on découvre par exemple quand Jahn a rendu visite à Césaire à Paris pour discuter de la traduction de ses œuvres, ou durant quelles périodes il a consacré son travail à telle ou telle autre œuvre. Enfin, Jahn parle souvent dans ses lettres aux auteurs de leurs œuvres et leur pose des questions qui peuvent nous renseigner sur sa lecture et son interprétation de ces textes.

Ces questions sont aussi au centre de la compréhension des choix de traduction de Jahn, car le traducteur demande aux auteurs sur lesquels il travaille de lui expliquer certains passages qu'il ne comprend pas ou des termes dont il ne trouve aucune traduction, surtout quand il s'agit de mots spécifiques du contexte africain ou antillais. Les enregistrements sur bande magnétique de la discussion entre Jahn et Césaire nous fournissent de nombreux exemples de questions sur des passages spécifiques que le traducteur ne comprend pas, parfois même après l'explication de Césaire[21].

Ernstpeter Ruhe a démontré que ces questions ont eu une importance significative non seulement sur les traductions de Jahn, mais aussi sur les versions françaises des œuvres de Césaire[22]. Puisqu'il s'agit d'un auteur qui n'a jamais cessé de retravailler ses propres textes, dialoguer avec son traducteur devient pour Césaire l'occasion de se remettre à l'œuvre. Comme Ruhe l'écrit à propos de leurs échanges, « Jahn demande des éclaircissements sur des passages difficiles et Césaire lui répond point par point ; Jahn lui soumet le manuscrit définitif et explique ses doutes et ses hésitations, Césaire le conseille, et Jahn tiendra compte des commentaires[23] ». Le travail de Césaire ne s'arrête pas là, car Ruhe nous montre que « Césaire n'hésite pas à prendre l'exemplaire du recueil dans lequel Jahn aimerait puiser et, en le relisant le stylo à la main, il retravaille ses poèmes[24] », et cela est surtout le cas de poèmes inédits publiés en traduction avant leur version française. Ce processus de remaniement par Césaire après les questions de Jahn était si commun que Jahn, comme il l'écrit à Friedhelm Kemp, en arrive au point d'« éviter, dans la mesure du possible, de poser trop de questions à Césaire. Car quand il commence à s'occuper intensément d'un passage, tant d'idées lui viennent qu'il est tenté de changer le texte[25] ».

Jahn a conservé toutes les lettres et tous les contrats passés avec les auteurs et les éditeurs, ce qui nous permet de découvrir les démarches de Jahn pour publier ses œuvres et ses traductions auprès de

---

[21] Ce passage cité par Ruhe est très éloquent à ce sujet : « Jahn : C'est clair. Césaire (rit) : Non, ce n'est pas clair. Jahn : C'est clair » (Cité dans Ernstpeter Ruhe, *Une œuvre mobile*, *op. cit.*, p. 113).

[22] Voir : Ernstpeter Ruhe, *Aimé Césaire et Janheinz Jahn : Les débuts du théâtre césairien : La nouvelle version de « Et les chiens se taisaient »*, Würzburg, Königshausen & Neumann 1990 ; *Id.*, *Une œuvre mobile*, *op. cit.*

[23] Ernstpeter Ruhe, « "La Littérature, mon poumon essentiel" : Le souffle créateur d'Aimé Césaire » in *Aimé Césaire : une pensée pour le XXIe siècle*, sous la direction de Christian Laboussinière, Paris, Présence Africaine, 2003, p. 407.

[24] *Ibidem*, p. 407.

[25] Janheinz Jahn, Lettre à Friedhelm Kemp, 30 décembre 1964, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv, traduction d'Ernstpeter Ruhe : « wollen wir nach Möglichkeit vermeiden, Césaire zu viele Fragen zu stellen, denn wo er beginnt, sich mit einer Stelle nachhaltig zu beschäftigen, fällt ihm so viel ein, daß er gereizt ist, den Text zu verändern ».

maisons d'édition ou d'institutions susceptibles de les financer. De tels documents sont essentiels si l'on veut bien comprendre les modalités de publication de ces textes, mais aussi le rôle exact joué par Jahn dans chaque publication. C'est à travers le contrat[26] signé pour *Et les chiens se taisaient* qu'on découvre que la paternité de la version allemande[27] de cette pièce de Césaire[28], traduite et réécrite par Jahn, est partagée entre les deux. Et c'est à travers ses contacts avec Einaudi qu'on découvre le rôle que Jahn a eu dans la sélection des œuvres des littératures africaines publiées par la maison d'édition italienne[29].

Une fois publiées, les œuvres deviennent disponibles pour le public, mais Jahn continue à s'intéresser à leur réception et à toutes leurs transformations. Le traducteur a conservé tous les comptes rendus publiés de ses œuvres et des œuvres qu'il a traduites (rangés selon la provenance de leur auteur dans trois classeurs : Caraïbe ; Afrique ; USA et Amérique latine), ainsi que tous les articles publiés à propos des auteurs qu'il a traduits et tous les comptes rendus des œuvres dérivées de ses traductions comme les représentations des pièces de théâtre (dont on trouve dans les archives les programmes) ou les lectures radiophoniques (dont on trouve aussi les enregistrements), et il reçoit par ses éditeurs des lettres de lecteurs.

L'évolution génétique des traductions de Jahn par le travail collaboratif

Après avoir introduit les types de documents présents dans les Archives Janheinz Jahn et avoir discuté de leur rôle dans une compréhension du processus de traduction et de l'évolution génétique des traductions de Jahn et des originaux qu'il traduit, passons à une étude de cas, analysant l'évolution génétique des traductions des poèmes de Césaire par Jahn, grâce à sa collaboration avec l'auteur et d'autres traducteurs.

Les collaborations entre auteurs et traducteurs sont fondamentales pour la génétique des traductions car elles nous offrent, comme l'écrit Hersant, « un précieux aperçu de l'atelier du traducteur » et elles « expose[nt] au grand jour un travail d'ordinaire voué à l'ombre, celui de la traduction en devenir, dont elle révèle les lignes de force ou de fracture, les hésitations et les remaniements, les repentirs et les

[26] Aimé Césaire, Contrat de cession de droits pour *Und die Hunde schwiegen*, 15 mai 1956, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.
[27] Aimé Césaire, *Und die Hunde schwiegen* (nouvelle version, traduite du français et adaptée pour la scène par Janheinz Jahn), Emsdetten, Lechte Verlag, 1956.
[28] Aimé Césaire, *Et les chiens se taisaient (Tragédie)* in Aimé Césaire, *Les Armes miraculeuses*, Paris, Gallimard, 1946, pp. 96-191 ; *Id.*, *Et les chiens se taisaient : Tragédie (Arrangement théâtral*), Paris, Présence Africaine, 1956.
[29] Voir : Mario Giuseppe Losano, Lettre à Janheinz Jahn, 15 avril 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv ; *Id.*, Lettre à Janheinz Jahn, 15 avril 1966, annotée par Janheinz Jahn, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv ; *Id.*, Lettre à Janheinz Jahn, 6 juin 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv ; Janheinz Jahn, Lettre à Mario Giuseppe Losano, 26 mai 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv ; *Id.*, Lettre à Mario Giuseppe Losano, 18 décembre 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

audaces[30] ». On a déjà vu à quel point la collaboration entre Jahn et Césaire a influencé les versions allemandes et françaises des œuvres du poète martiniquais, mais il y a d'autres formes de collaboration qui auraient pu rester inaperçues sans une étude des archives des traducteurs et qui nous donnent une autre perspective sur la traduction en devenir[31].

Dans une étude consacrée aux premières traductions de Jahn des poèmes de Césaire, j'ai montré à quel point la collaboration avec Erica de Bary en 1953 a influencé son travail et conséquemment les premières versions publiées dans *Schwarzer Orpheus* et *Sonnendolche*[32]. Grâce aux lettres échangées entre Jahn, de Bary et Césaire, nous avons découvert que la traductrice allemande a permis à Jahn de se décider entre plusieurs solutions possibles, voire de changer complètement de traduction, surtout quand il ne comprenait pas le texte original.

Avant la publication de l'anthologie *An Afrika*, Jahn a dû travailler de nouveau ses traductions et un document fondamental nous montre une étape intermédiaire de l'évolution génétique des traductions de Jahn, de *Sonnendolche* à *An Afrika*. Jahn a entièrement annoté une copie de *Sonnendolche* conservée dans les archives[33], corrigeant ses propres traductions en vue de la nouvelle publication, et ce à plusieurs reprises, utilisant un crayon et des stylos de différentes couleurs (bleu, noir, rouge et vert). On peut voir dans ce livre annoté des centaines de modifications qui donnent lieu parfois à des versions corrigées et d'autres fois à des versions entièrement nouvelles.

Une partie des modifications sont dues au fait que Césaire avait depuis réécrit ses poèmes. Comme le remarque Ruhe[34], Jahn avait inclus dans *Sonnendolche* des poèmes inédits qui avaient ensuite été publiés dans le recueil *Ferrements*, c'est-à-dire : « Afrique », « Bucolique », « C'est le courage des hommes qui est démis », « C'est moi-même, Terreur, c'est moi-même », « De mes haras », « Intimité marine » et « Pour Ina ». Césaire, qui ne perd aucune occasion de retravailler ses œuvres, avait apporté plusieurs modifications à ces poèmes pour la publication en français. Jahn est ainsi obligé de modifier les versions originales de certains poèmes, en tenant compte des publications dans *Ferrements*[35] et *Cadastre*[36], et à revoir ses traductions en conséquence.

---

[30] Patrick Hersant, *Traduire avec l'auteur*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2020, p. 7.
[31] Sur ce point, voir : Anthony Cordingley et Céline Frigau Manning, dir., *Collaborative Translation : From Renaissance to the Digital Age*, London-New York, Bloomsbury, 2017 ; Enrico Monti et Peter Schnyder, dir., *Traduire à plusieurs / Collaborative Translation*, Paris, Orizons, 2018.
[32] Giuseppe Sofo, « "La Traduction en bonne collaboration" : Traduction littéraire et culturelle dans la correspondance entre Césaire, Jahn et De Bary » in *Expressions et dynamiques de l'interculturel dans des correspondances des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, sous la direction de Marina Geat, Rome, Roma TrE-Press, 2020, pp. 117-142.
[33] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil : Lyrik von den Antillen*, traduit du français par Janheinz Jahn, Heidelberg, Wolfgang Rothe Verlag, 1956, version annotée par Janheinz Jahn, Janheinz Jahn-Archiv.
[34] Ernstpeter Ruhe, « Mouvances césairiennes : Le poète et son "introducteur", Janheinz Jahn » in *Palabres*, vol. IV, n. 1, *Rencontres Antilles/Afrique*, 2001, p. 14.
[35] Aimé Césaire, *Ferrements*, Paris, Seuil, 1960.
[36] Aimé Césaire, *Cadastre*, Paris, Seuil, 1961.

C'est par exemple le cas d'« Afrique », pour lequel Jahn efface dans sa copie les trois vers allemands qui correspondent aux trois vers expurgés de la version française de *Ferrements* :

~~Hände gegen Hände, Lachen gegen Lachen,~~
~~deine entwaffneten Hände so nackt von den Büschen~~
~~gegen ihr glückliches Orgiengelächter!~~[37]

Pour la version d'*An Afrika*, Jahn remplace aussi la troisième et la quatrième strophe (qui n'ont jamais été publiées dans aucune version française du poème, mais seulement dans *Sonnendolche*) par la strophe publiée dans *Ferrements* :

Sonnendolche :
Afrique ces os rompus ces faces outragées ces prisons ces crachats
nouent au creux du futur un dieu de source,
l'éclair y mène boire un haut troupeau de lèvres
et la source même avide que l'été ment au roc.

Afrique entre les temps de tes tambours entre les murailles de ton rire
tout au fond de toi-même s'exalte l'aigle d'un souvenir
fumant ;
l'esprit de proie aux yeux de mercure
de sa puanteur énorme écrase le printemps,
mais la parole est dure l'élan sur et les temps sont fendus[38]

An Afrika :
Boutis boutis
terre trouée de boutis
sacquée
tatouée
grand corps
massive défigure où le dur groin fouilla[39]

De même pour le poème « À hurler », où les trois vers qui suivent « Fou à hurler je vous salue de mes hurlements plus blancs que la mort » disparaissent dans *An Afrika*[40].

Encore plus intéressant est le cas du poème « Ton portrait », beaucoup plus long dans *Sonnendolche* que dans les éditions françaises, à partir de *Corps perdu*[41], au point que Jahn croyait qu'il s'agissait d'un texte inédit. Le texte commence dans la version de *Sonnendolche* avec vingt-trois vers divisés en deux

[37] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 41.
[38] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, *op. cit.*, p. 40.
[39] Aimé Césaire, *An Afrika : Gedichte* (traduit du français par Janheinz Jahn, avec la collaboration de Friedhelm Kemp), München, Carl Hanser Verlag, 1968, p. 120.
[40] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, pp. 48-49 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, pp. 166-167.
[41] Aimé Césaire, *Corps perdu*, Paris, Fragrances, 1950, pp. 85-95.

strophes qui ne sont pas présents dans la version de *Cadastre*[42]. Jahn écrit en haut à gauche de la version française, au-dessous du titre, que « la première partie a un nouveau titre : Exil fade »[43] et il décide de séparer les deux poèmes dans la version d'*An Afrika*, où « Exil fade » / « Fades Exil »[44] paraît juste avant « Ton portrait » / « Dein Bildnis »[45]. Cependant, le « nouveau titre » de ce poème n'est cité que par Jahn dans sa nouvelle anthologie et ne figure dans aucune version française.

Pourtant, il faut préciser que les modifications ne sont pas dues uniquement aux réécritures de Césaire. Jahn décide de retravailler profondément ses propres traductions, ce qui est évident avec les corrections de plusieurs poèmes, changeant parfois même de titre. Celui du poème « De mes haras » en allemand passe de « Aus meinem Gestüt[46] » à « Aus meinen Gestüten[47] », mais il change aussi en français car « haras » avait été écrit « harras » dans la version de *Sonnendolche*[48]. Plus intéressant encore est le cas d'« Allure ». Dans sa lettre à Césaire et de Bary, Jahn avait proposé comme traduction « Verlauf » et « Geste[49] », et plus bas il avait écrit : « ALLURE ne m'est pas clair — qu'est-ce qu'on entend par cela ?[50] ». Césaire avait gommé les deux solutions et commenté : « Il s'agit de l'allure des choses, de la nature dont le poète sollicite l'assistance (l'aide)[51] ». Jahn avait choisi « Gefüge[52] » pour sa traduction dans *Sonnendolche*, mais ce titre est effacé et corrigé deux fois sur sa version annotée, passant de « Gefüge » à « Fährte », et enfin à « Spur[53] », la solution qu'il adopte pour *An Afrika*[54].

Les titres ne sont absolument pas les seuls à changer car ces deux poèmes ont été profondément transformés d'une version à l'autre, suivant les corrections apportées par Jahn sur sa copie de *Sonnendolche*. On peut remarquer à ce propos une profonde variation de la deuxième strophe de « De mes haras » en comparant les deux versions :

> *Sonnendolche (version annotée par Jahn) :*
> Nacht. Was? All die Materie die lastet und sich erschöpft um Raum zu werden.
> Das Paßwort. Was? ~~Presse~~ |1 ~~d~~<D>ie Welt |3 durch ein Sieb <treiben> |2 und <die Unzuverlässigkeit aller> ~~keine~~ Aus~~rede~~<flüchte> ~~bleibt bestehen~~[55].

[42] Aimé Césaire, *Cadastre*, *op. cit.*, pp. 83-84.
[43] Janheinz Jahn in Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 60, notre traduction : « Teil 1 hat neuen Titel ».
[44] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, pp. 174-175.
[45] *Ibidem*, pp. 176-177.
[46] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil : Lyrik von den Antillen* (traduit du français par Janheinz Jahn), Heidelberg, Wolfgang Rothe Verlag, 1956, p. 69.
[47] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 115.
[48] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, *op. cit.*, p. 68.
[49] Janheinz Jahn, Lettre à Aimé Césaire, 7 décembre 1953, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.
[50] *Ibidem*, notre traduction : « ALLURE ist mir unklar – was ist gemeint? »
[51] *Ibidem*.
[52] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, *op. cit.*, p. 51.
[53] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 51.
[54] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 123.
[55] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 69. L'annotation génétique des passages corrigés par Jahn sur sa copie de *Sonnendolche* suit le protocole établi à l'ITEM pour la collection « Planète libre ».

An Afrika :
Nacht. Was? All die Materie die lastet und sich abmüht, Raum zu werden.
Das Paßwort. Was? Die Welt und die Unzuverlässigkeit aller Ausflüchte durch ein Sieb treiben[56].

Les autres strophes sont aussi corrigées dans le texte de *Sonnendolche* et presque toutes ces modifications sont respectées dans la version d'*An Afrika*. On peut en dire de même pour « Allure ». Jahn efface « du » et remplace « in » par « unter » dans le premier vers, et ajoute « und » avant « selbst » dans le deuxième et il remplace « Berge » par « Gesteine » à la fin du texte, et toutes ces modifications sont conservées dans la nouvelle version[57].

Un des exemples les plus évidents que la version annotée de *Sonnendolche* est la base du remaniement des traductions par Jahn nous vient du tout premier poème du recueil de 1956, « Question préalable ». Ce poème, qui change lui aussi de titre, passant de « Vorbedingung[58] » à « Vorfrage[59] », est entièrement revu par Jahn et les corrections apportées dans la version d'*An Afrika* étaient déjà toutes présentes dans la reformulation de la traduction par Jahn sur les pages de la première version publiée, comme on peut le voir en comparant les trois versions :

Sonnendolche :
Wenn man mich quält
liefere ich einen Lianenwald
Hängt man mich auf
falle ich als eine Reihe von Feigenbäumen in Ohnmacht
Die Schwäche vieler Menschen besteht darin daß sie nicht wissen
wie man zum Stein wird oder zum Baum

Was mich betrifft ich stecke mir gelegentlich Zunder zwischen die Finger
nur um das Vergnügen zu haben mich einen Abend lang in frischen Poinsettia=
blüten zu entflammen
die rot sind und grün und im Winde zittern
wie unsre Morgenrote in meiner Kehle[60]

Sonnendolche (version annotée par Jahn) :
~~Wenn~~<Questcht> man ~~mich quält~~<mir das Beim ein>
<speie>~~liefere~~ ich einen Lianenwald <aus>
Hängt man mich auf
~~falle~~ ich ~~als~~ eine Reihe von Feigenbäumen ~~in Ohnmacht~~ <auf>
<~~schwind~~><löse ich mich>
Die Schwäche vieler Menschen besteht darin daß sie nicht wissen
<wie man zum Stein wird oder zum Baum

[56] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.,* p. 115.
[57] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 51 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.,* p. 123.
[58] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, *op. cit.*, p. 7.
[59] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 187.
[60] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, *op. cit.*, p. 7.

Was mich betrifft ich stecke mir ~~gelegentlich~~<manchmal> Zunder zwischen die Finger
~~nur um das Vergnügen zu haben |[2] mich einen Abend lang |[4] in frischen Poinsettia=~~
~~<in Flammen zu> <den ganzen> <mit jungen>~~
~~blüten zu entflammen~~
<nur um das Vergnügen zu haben |[2] in Flammen zu stehen |[1] den ganzen Abend lang |[3] mit ~~fri~~ jungen ~~Poinsetti~~blüten><Poinsettia>
die rot sind und grün und im Winde zittern
wie uns<e>~~re~~ Morgenro~~te~~<t> in meiner Kehle[61]

An Afrika :
Quetscht man mir das Bein ein
speie ich einen Lianenwald aus
Hängt man mich auf
löse ich in eine Reihe von Feigenbäumen auf

Die Schwäche vieler Menschen besteht darin daß sie nicht wissen
wie man zum Stein wird oder zum Baum

Was mich betrifft ich stecke mir manchmal Zunder zwischen die Finger
nur um das Vergnügen zu haben den ganzen Abend lang in Flammen zu stehen mit jungen Poinsettiablüten
die rot sind und grün und im Winde zittern
wie unser Morgenrot in meiner Kehle[62]

Comme on peut le voir, toutes les corrections apportées par Jahn sur sa copie de l'anthologie de 1956 ont été publiées telles quelles et il y a bien d'autres poèmes pour lesquels c'est également le cas[63].

D'autres poèmes montrent, au contraire, des révisions qui ne vont pas du tout dans le sens indiqué par les corrections de Jahn sur sa copie de *Sonnendolche* et à la base de ces révisions il y a une autre collaboration, celle avec Friedhelm Kemp. Les échanges entre Jahn et Kemp nous apprennent qu'ils ont commencé à envisager une collaboration cinq ans avant la publication de l'anthologie. Jahn envoie une lettre à Kemp le 7 juillet 1963 dans laquelle il écrit qu'ils ont déjà un accord de base pour ce qui concerne leur « collaboration pour la traduction des poèmes de Césaire[64] » et il l'invite chez lui pour une discussion préparatoire au processus de traduction collaborative entre eux deux et avec Césaire. Kemp répond onze

[61] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 7.
[62] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 187.
[63] Voir surtout les traductions des poèmes suivants : « Perdition » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 11 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 41), « Bucolique » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 13 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.,* p. 119), « La tornade » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 19 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 137) et « Transmutation » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 34 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 179).
[64] Janheinz Jahn, Lettre à Friedhelm Kemp, 7 juillet 1963, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv, notre traduction : « Lieber Herr Dr. Kemp, über unsere Zusammenarbeit an der Übersetzung der Gedichte von Césaire sind wir uns in den Hauptzügen einig ».

jours plus tard qu'il est trop occupé par les corrections d'épreuves pour se déplacer et il invite Jahn chez lui pour qu'ils puissent prendre le temps de discuter de leur collaboration[65].

Les premiers résultats de cette collaboration arrivent en janvier 1965[66], quand Kemp envoie toutes ses annotations, remarques et corrections à Jahn, qui répond onze jours plus tard pour lui envoyer de nouvelles versions de ses traductions à revoir. Il écrit :

> J'ai maintenant corrigé au crayon vert et gardé ici tous les poèmes pour lesquels j'ai accepté vos remarques. Je vous renvoie les autres, avec les parties qui ne sont pas encore claires marquées en vert sur la gauche. Veuillez utiliser un stylo d'une autre couleur cette fois-ci et barrer mes commentaires là où vous êtes d'accord […][67].

Les archives ne comprennent malheureusement pas de copie de ces poèmes corrigés par Kemp et par Jahn, mais ce dernier indique en bas de page les codes qui correspondent aux poèmes suivants : « N'ayez point pitié de moi » (A3), « Afrique » (F68), « Le Griffon » (C81), « Fils de la foudre » (C86), « La roue » (C94), « An neuf » (C96), « Marche des perturbations » (C109), « Barbare » (C110), « Cercle non vicieux » (C114), « À hurler » (C118), « Mot » (C120), « Exil fade » (C126), « Le coup de couteau du soleil dans le dos des villes surprises » (S136), « Délicatesse d'une momie » (S148).

Grâce à la réponse de Kemp, datée 10 février 1965, nous pouvons aussi apercevoir la méthode choisie. Kemp écrit :

> […] C[ésaire] exploite souvent à l'excès les possibilités de la syntaxe française, ce qui fait que le lien logique est en lambeaux. C'est là que commence le domaine de l'intraduisible (*Unübersetzbaren, Nichtzuübersetzenden*). J'ai fait ce que j'ai pu, certains textes ont été entièrement réécrits à titre de suggestions ; d'autres devraient être traités de la même manière. Dans de nombreux cas, il ne suffit pas de réécrire les pages corrigées. Vous devriez, me semble-t-il, reprendre les traductions problématiques et, avec une vue d'ensemble à propos de la direction et du sens général de l'ensemble, donner une nouvelle forme aux différents textes. La plupart des annotations ne sont que des corrections, des indications et des suggestions, mais pas des nouvelles versions définitives…
>
> […] Du 10 au 26 avril, nous serons en voyage, à Paris. On pourrait peut-être rendre visite à Césaire et lui poser quelques questions. Souhaitez-vous éventuellement mettre en place un questionnaire (avec des informations précises sur le poème, le numéro de page, le recueil de poèmes) ?[68]

---

[65] Friedhelm Kemp, Lettre à Janheinz Jahn, 18 juillet 1963, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.
[66] Friedhelm Kemp, Lettre à Janheinz Jahn, 8 janvier 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.
[67] Janheinz Jahn, Lettre à Friedhelm Kemp, 19 janvier 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv, notre traduction : « Ich habe nun mit Grünstift wieder durchgesehen und alle Gedichte hierbehalten, in denen ich ganz Ihren Vorschlägen folgte. Die anderen schicken ich Ihnen nochmals anbei, unklare Stellen sind links grün angekreuzt. Bitte verwenden Sie diesmal ein Stift mit anderer Farbe und streichen Sie bitte meine Bemerkungen, wo Sie zustimmen […] ».
[68] Friedhelm Kemp, Lettre à Janheinz Jahn, 10 février 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv, notre traduction : « […] C. die französischen Syntaxmöglichkeiten oft überstrapaziert, wobei denn der logische Zusammenhang in

Ce qui rend difficile la reconnaissance des interventions de l'un et de l'autre est le fait que Jahn et Kemp ont avant tout discuté de vive voix de ces traductions, comme le prouve une dernière lettre de novembre 1956 dans laquelle Jahn dit se réjouir que leur travail commun se soit bien passé lors de la visite de Kemp. À cette occasion, Jahn lui renvoie douze textes travaillés ensemble à revoir avec Césaire et qui sont accompagnés d'une liste de poèmes pour lesquels ce sera à Kemp de « diriger » la nouvelle traduction[69].

Bien qu'il soit difficile d'attribuer à Kemp ou à Jahn l'une ou l'autre des modifications présentes dans les nouvelles traductions, il est significatif que les poèmes qui changent le plus par rapport à la version annotée de *Sonnendolche* soient parmi ceux cités explicitement dans la lettre de Jahn à Kemp[70], alors que ceux qui changent le moins n'y sont pas mentionnés. Un exemple est le deuxième poème du recueil, « Marche des perturbations », pour lequel Jahn avait fait plusieurs annotations dans sa copie de *Sonnendolche* qui ne sont presque jamais conservées dans la version d'*An Afrika*, même si le poème a été largement revu :

Version annotée par Jahn :
SO FINDET DIE UMWÄLZUNG STATT

Ein harter Donner fährt drohend
über die unberührbarste Stirn der Welt

In dir ist alles Licht
das ~~übrigblieb vom~~<zur Witwe wurde beim> Untergang
der von den Vögeln rings erdolchten Städte

Und gib auf den Raben acht der nicht fliegt
es ist mein Kopf
~~und reckt sich auf dem Pfahl auf meinen~~<~~der aufragt auf dem~~><aufgesteckt auf den Mittelpfahl meiner> Schultern
~~und~~ stößt <er> den alten Schrei der Bauchaufschlitzer aus

Fetzen flöten geht. Da beginnt dann der Unübersetzbaren, Nichtzuübersetzenden. Ich habe getan, was ich konnte, einige ~~Txte~~ Texte auch als Vorschläge ganz neu geschrieben; manche andere sollten ähnlich behandelt werden. Es genügt in vielen Fällen nicht, dass Sie bloss die durchkorrigierten Blätter noch einmal ins Reine schreiben lassen. Sie sollten sich, scheint mir, die problematischen Übersetzungen noch einmal vornehmen und/im freien Überblick über Richtung und allgemeine Meinung des Ganzen das Einzelne ~~spredhe~~ sprechend-schreibend in eine neue Form bringen. Die meisten Eintragungen sind ja nur Richtigstellungen, Hinweise und Vorschläge, nicht aber endgültige Neufassungen… / […] Ab 10. bis 26. April sind wir verreist, in Paris. Vielleicht könnte man aber auch Césaire aufsuchen und ihn einiges fragen. Wollen Sie unter Umständen eine[n]/ Fragenbogen aufsetzen (mit genauen Angaben über Gedicht, Seitenzahl, Gedichtsammlung)? »

[69] Janheinz Jahn, Lettre à Friedhelm Kemp, 5 novembre 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv, notre traduction : « Eine Liste der Gedichte, bei denen Sie die Führung übernehmen würden ».

[70] Voir surtout les traductions des poèmes suivants : « An neuf » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 22 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 141), « Cercle non vicieux » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 20 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 165) ; « La roue » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 24 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 139) ; « Le Griffon » (Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 44 ; *Id.*, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 127).

Pisten Pisten sanfte Bruststätten für Schwertlilien und Wolfsmilch[71]

An Afrika :
So finden Verstörungen statt

Ein kräftiger Donner drohend
über der unberührbarsten Stirne der Welt
in dir ist alles verwaiste Licht
der Dämmerung über
den von den Vögeln rings erdolchten Städten
Und gib acht auf den Raben der nicht fliegt das ist mein Kopf
der sich aufreckt über dem Mittelpfahl zwischen meinen Schultern
und stößt den alten Schrei der Bauchaufschlitzer aus

Pisten Pisten sanfte Bruststätten für Schwertlilien und Wolfsmilch[72]

Comme on peut le voir, le poème a été profondément modifié : seuls les deux derniers vers restent identiques. Cependant, aucune des modifications apportées par Jahn sur sa copie de *Sonnendolche* n'est conservée, à part « Mittelpfahl » au lieu de « Pfahl » pour traduire « poteau mitan ». La définition de ce terme est la seule chose que Jahn garde de ses annotations, en l'ajoutant au glossaire qui se trouve dans les dernières pages d'*An Afrika*[73].

L'analyse de l'évolution génétique des traductions de ces poèmes ne peut être exhaustive dans l'espace limité de cet article et elle pourra être complétée soit en repérant les documents échangés entre Jahn et Kemp soit en analysant les corrections apportées aux poèmes de Césaire en parallèle avec les corrections que Kemp avait apportées aux traductions par Jahn des poèmes de Senghor, lors de leur collaboration[74]. Cette exploration partielle nous montre pourtant déjà, me semble-t-il, certaines des possibilités offertes par les Archives Janheinz Jahn à une étude génétique de la traduction. C'est grâce à ces documents qu'on peut maintenant identifier au moins cinq stades différents dans l'évolution des traductions des poèmes de Césaire par Jahn entre 1953 et 1968 : les premières ébauches de traductions par Jahn ; la collaboration avec Césaire et de Bary ; la révision des textes en collaboration avec Césaire ; l'annotation de *Sonnendolche* ; la collaboration avec Kemp.

[71] Aimé Césaire, *Sonnendolche / Poignards du Soleil*, version annotée par Janheinz Jahn, *op. cit.*, p. 8.
[72] Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 161.
[73] L'explication que Jahn donne à ce terme est exactement celle qu'il avait écrite au crayon sur *Sonnendolche*, avec pour seule différence que dans *An Afrika* il traduit entre parenthèses les termes « Loa », « Hunsi » et « Hounfort », qu'il avait annotés en dessous de l'explication pour se souvenir d'ajouter aussi les définitions de ces termes : « *Mittelpfahl* (Poteau mitan): im Wodukult auf Haiti ist der Mittelpfeiler des Hounfort (Woduheiligtum) der "Weg der Loas" (Loas: Götter), über den sie herabstiegen, um die Hunsi (Gläubigen) zu "reiten" » (Janheinz Jahn in Aimé Césaire, *An Afrika*, *op. cit.*, p. 193).
[74] Les échanges à propos de Senghor, pour lesquels les archives conservent aussi des copies des poèmes corrigés par Kemp, nous montrent des exemples très intéressants qui pourraient servir de base à une compréhension du rôle de Kemp dans la correction des textes de Césaire.

Conclusion

Jahn est l'un de ces traducteurs qui ont conservé tous leurs documents de travail. Nous avons vu qu'ils ne sont pas nombreux, la position ancillaire de la traduction dans les études littéraires n'ayant pas favorisé la conservation de tous les brouillons, réécritures ou ébauches qui peuvent si bien nous informer sur le processus à la fois intellectuel et éditorial de traduction. Selon Samoyault, cela est dû, d'une part, au fait que « le texte d'une traduction ne fait l'objet d'aucune sacralisation et il paraîtrait incongru, voire outrecuidant d'en conserver les différents états comme on le fait avec les œuvres originales » et, d'autre part, « une autre motivation psychologique à la destruction des brouillons d'une traduction tient aussi à la peur que peut ressentir le traducteur de se montrer vulnérable, de laisser voir ses erreurs ou ses fautes, comme si sa compétence pouvait être mise en cause dans cette "épreuve", au double sens du terme[75] ».

Cependant, Jahn n'avait ni peur de montrer ses faiblesses ni d'être accusé d'outrecuidance, et son organisation maniaque des archives témoigne de ce qu'il était bien conscient du poids et de l'importance de la tâche qu'il s'était donnée. C'est cela qui nous permet aujourd'hui d'accéder à un patrimoine conséquent pour la génétique des traductions et pour la critique génétique textuelle des auteurs avec lesquels il a collaboré, dont Césaire n'est qu'un exemple. Le projet de réorganisation physique et numérique des archives pourrait nous permettre d'essayer un nouveau modèle d'archives de traducteur dans lequel ce serait le processus de traduction lui-même plus que le traducteur, l'auteur ou même l'œuvre qui serait au centre de la recherche.

Si Durand-Bogaert écrivait en 2014 que « l'atelier du traducteur reste un mystère[76] », quelques années ont suffi pour affirmer sans aucun doute que les institutions culturelles s'intéressent de plus en plus à la sauvegarde de ces fonds et que la recherche a commencé à rentrer dans cet espace mystérieux et à mieux le connaître. Cela nous permet d'accéder à un double « espace de la traduction » car il s'agit de « both a material and a symbolic space[77] ». Un premier sens métaphorique, car les archives nous donnent accès à ce que Romanelli définit comme « the space of translation[78] », c'est-à-dire un espace épistémologique qui nous dévoile les possibilités de transformation du texte à travers la traduction, et un second sens physique, car les archives deviennent un espace à part entière, un lieu matériel de découverte

[75] Tiphaine Samoyault, « Vulnérabilité de l'œuvre en traduction » in *Genesis*, n. 38, 2014, p. 59.
[76] Fabienne Durand-Bogaert, « Ce que la génétique dit, la traduction le fait » in *Genesis*, n. 38, 2014, p. 8.
[77] María Constanza Guzmán, « (re)Visiting the Translator's Archive: Toward a Genealogy of Translation in the Americas » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, p. 47.
[78] Sergio Romanelli, *Manuscripts and Translations*, *op. cit.*, p. 87.

de la traduction[79]. Tout cela fait des archives de traducteurs, et des Archives Janheinz Jahn en particulier, l'espace idéal pour une lecture génétique de la traduction.

Bibliographie

Sources

Bouton-Kelly Ludivine, « La Traduction au brouillon : une écriture à l'ouvrage » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, pp. 134-151.

Césaire Aimé, *Et les chiens se taisaient (Tragédie)* in Aimé Césaire, *Les Armes miraculeuses*, Paris, Gallimard, 1946, pp. 96-191.

Césaire Aimé, *Corps perdu*, Paris, Fragrances, 1950.

Césaire Aimé, *Sonnendolche / Poignards du Soleil : Lyrik von den Antillen* (traduit du français par Janheinz Jahn), Heidelberg, Wolfgang Rothe Verlag, 1956.

Césaire Aimé, *Et les chiens se taisaient : Tragédie (Arrangement théâtral)*, Paris, Présence Africaine, 1956.

Césaire Aimé, *Und die Hunde schwiegen* (nouvelle version, traduite du français et adaptée pour la scène par Janheinz Jahn), Emsdetten, Lechte Verlag, 1956.

Césaire Aimé, *Ferrements*, Paris, Seuil, 1960.

Césaire Aimé, *Cadastre*, Paris, Seuil, 1961.

Césaire Aimé, *An Afrika : Gedichte* (traduit du français par Janheinz Jahn, avec la collaboration de Friedhelm Kemp), München, Carl Hanser Verlag, 1968.

Césaire Aimé, *Œuvres complètes*, 3 vols, Fort-de-France, Désormeaux, 1976.

Cordingley Anthony et Montini Chiara, « Genetic Translation Studies: An Emerging Discipline » in *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, n. 14, 2014, pp. 1–18.

Cordingley Anthony et Céline Frigau Manning, dir., *Collaborative Translation : From Renaissance to the Digital Age*, London-New York, Bloomsbury, 2017.

Durand-Bogaert Fabienne, « Ce que la génétique dit, la traduction le fait » in *Genesis*, n. 38, 2014, pp. 7-10.

Durand-Bogaert Fabienne, « Les Deux corps du texte » in *Genesis*, n. 38, 2014, pp. 11-33.

Farge Arlette, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

[79] Plusieurs chercheurs ont écrit sur l'importance de la matérialité de cette rencontre avec les archives qui ne peut être sous-estimée. Munday écrit en 2013 : « Touching the paper and seeing the ink used by the translators also puts the scholar into the closest contact with great translators. It is a physical sensation. For me, the archive allows the researcher literally to feel and smell the presence of literary creation. » (Jeremy Munday, *The Role of Archival and Manuscript Research in the Investigation of Translator Decision-making*, *op. cit.*, p. 135.) Hersant cite ce passage et un autre de Farge pour décrire l'unicité de l'expérience d'une lecture physique des archives : « Un texte imprimé ou électronique ne saurait produire cet "effet de réel" propre au brouillon ni susciter ce "plaisir physique" dont s'accompagne si souvent la consultation de fonds d'archive. Unique, fragile et précieux, le manuscrit invite le chercheur à remonter le temps, mais aussi à se transporter par l'esprit jusqu'au bureau, proche ou lointain, où eurent lieu les opérations mentales et scripturales qu'il s'apprête à reconstituer. » (Patrick Hersant, *Présentation*, *op. cit.*, p. 11 ; Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, pp. 18-19.) Guzmán conclut son article cité plus haut avec une image très forte de cette matérialité : « There is a phenomenological aspect to the experience of encountering its materiality. Coming into contact with unpublished material […] is an existential, multi-sensory, and embodied – even somatic – experience. If physically present, one feels the temperature in the room, takes in the smells, touches the paper, notices its fragility, sees its color, discovers drawings, struggles to decipher handwriting. » (María Constanza Guzmán, « (re)Visiting the Translator's Archive », *op. cit.*, p. 56.)

Guzmán María Constanza, « (re)Visiting the Translator's Archive: Toward a Genealogy of Translation in the Americas » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, pp. 45-58.

Hersant Patrick, *Traduire avec l'auteur*, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2020.

Hersant Patrick, « Présentation » in *Palimpsestes*, n. 34, 2020, pp. 7-13.

Jahn Janheinz, *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären, München*, Carl Hanser Verlag, 1954.

Jahn Janheinz, « The Contribution of the West Indies to Poetry » in *Bim*, vol. 6, n. 21, 1954, pp. 16-22.

Jahn Janheinz, « Aimé Césaire und der Surrealismus » in *Texte und Zeichen*, vol. 2, n. 4, 1956, pp. 430-433.

Jahn Janheinz, Aimé Césaire in *Antares*, n. 2, 1957, pp. 25-28.

Jahn Janheinz, *An Afrika von Aimé Césaire*, émission radio, Hessischer Rundfunk, 1957.

Jahn Janheinz, *Aimé Césaire – Léopold Sédar Senghor : Zwei Möglichkeiten schwarzer Dichtung*, émission radio, Süddeutscher Rundfunk, 1957.

Jahn Janheinz, « Aimé Césaire » in *Black Orpheus*, n. 2, pp. 32-36.

Jahn Janheinz, dir., *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären*, Frankfurt am Main, Fischer Bücherei, 1960.

Jahn Janheinz, dir., *Schwarzer Orpheus : Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären, München*, Carl Hanser Verlag, 1964.

Monti Enrico et Schnyder Peter, dir., *Traduire à plusieurs / Collaborative Translation*, Paris, Orizons, 2018.

Monti Enrico, *Introduction : Traduire, une démarche plurielle* in *Traduire à plusieurs / Collaborative Translation*, sous la direction d'Enrico Monti et Peter Schnyder, Paris, Orizons, 2018, pp. 9-17.

Munday Jeremy, « The Role of Archival and Manuscript Research in the Investigation of Translator Decision-making » in *Target*, vol. 25, n. 1, 2013, pp. 125-139.

Romanelli Sergio, « Manuscripts and Translations: Spaces for Creation » in *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, n. 14, 2015, pp. 87–104.

Ruhe Ernstpeter, *Aimé Césaire et Janheinz Jahn : Les débuts du théâtre césairien : La nouvelle version de « Et les chiens se taisaient »*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1990.

Ruhe Ernstpeter, « Mouvances césairiennes : Le poète et son "introducteur", Janheinz Jahn » in *Palabres*, vol. IV, n. 1, Rencontres Antilles/Afrique, 2001, pp. 13-23.

Ruhe Ernstpeter, « "La Littérature, mon poumon essentiel" : Le souffle créateur d'Aimé Césaire » in *Aimé Césaire : une pensée pour le XXI^e siècle*, sous la direction de Christian Laposssinière, Paris, Présence Africaine, 2003, pp. 405-417.

Ruhe Ernstpeter, *Une œuvre mobile : Aimé Césaire dans les pays germanophones*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2015.

Samoyault Tiphaine, « Vulnérabilité de l'œuvre en traduction » in *Genesis*, n. 38, 2014, pp. 57-68.

Schild Ulla, « Janheinz Jahn, 1918-1973 » in *Research in African Literatures*, vol. 5, n. 2, 1974, pp. 194-195.

Schild Ulla, « A Bibliography of the Works of Janheinz Jahn » in *Research in African Literatures*, vol. 5, n. 2, 1974, pp. 196-205.

Schwarz Anja, *Janheinz Jahn (1918-1973) als Vermittler Afrikanischer Literaturen und Kulturen*, thèse de doctorat, Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin, 2016.

Sofo Giuseppe, « "La Traduction en bonne collaboration" : Traduction littéraire et culturelle dans la correspondance entre Césaire, Jahn et De Bary » in *Expressions et dynamiques de l'interculturel dans des correspondances des XIX^e et XX^e siècles*, sous la direction de Marina Geat, Rome, Roma TrE-Press, 2020, pp. 117-142.

Sofo Giuseppe, *Les Éclats de la traduction : Langue, réécriture et traduction dans le théâtre d'Aimé Césaire*, Avignon, Éditions Universitaires d'Avignon, 2020.

Sutton David, *Document d'information sur les archives et le droit d'auteur, XXXVIII session, Genève, 1-5 avril 2019*, Comité permanent du droit d'auteur et des droits connexes, 2019 : https://www.wipo.int/edocs/mdocs/copyright/fr/sccr_38/sccr_38_7.pdf (consulté le 30 novembre 2020).

Sources d'archives

Césaire Aimé, Contrat de cession de droits pour *Und die Hunde schwiegen*, 15 mai 1956, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.

Césaire Aimé, *Sonnendolche / Poignards du Soleil : Lyrik von den Antillen*, traduit du français par Janheinz Jahn, Heidelberg, Wolfgang Rothe Verlag 1956, version annotée par Janheinz Jahn, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Aimé Césaire, 4 août 1953, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Derek Walcott, 29 août 1953, Korrespondenz Ausland P-S, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Aimé Césaire, 7 décembre 1953, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Aimé Césaire, 21 novembre 1960, Korrespondenz Ausland K-O, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Derek Walcott, 14 décembre 1960, Korrespondenz Ausland P-S, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Friedhelm Kemp, 7 juillet 1963, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Friedhelm Kemp, 30 décembre 1964, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Friedhelm Kemp, 19 janvier 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Friedhelm Kemp, 5 novembre 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Mario Giuseppe Losano, 26 mai 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Mario Giuseppe Losano, 18 décembre 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

Jahn Janheinz, Lettre à Léopold Sédar Senghor, 18 octobre 1968, Korrespondenz Senghor 1961-1970, Janheinz Jahn-Archiv.

Kemp Friedhelm, Lettre à Janheinz Jahn, 18 juillet 1963, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Kemp Friedhelm, Lettre à Janheinz Jahn, 8 janvier 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Kemp Friedhelm, Lettre à Janheinz Jahn, 10 février 1965, Korrespondenz Deutschland H-K, Janheinz Jahn-Archiv.

Losano Mario Giuseppe, Lettre à Janheinz Jahn, 15 avril 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

Losano Mario Giuseppe, Lettre à Janheinz Jahn, 15 avril 1966, annotée par Janheinz Jahn, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

Losano Mario Giuseppe, Lettre à Janheinz Jahn, 6 juin 1966, Korrespondenz Ausland H-J, Janheinz Jahn-Archiv.

Biographie

Enseignant-chercheur de langue et traduction française à l'Université Ca' Foscari de Venise et ancien boursier de l'Université Franco-italienne et du DAAD (*Deutsche Akademische Austauschdienst*), Giuseppe Sofo a enseigné auprès de différentes universités en France (Avignon), Italie (Urbino, Parma, L'Aquila) et aux États-Unis (Dickinson College). Il traduit prose, théâtre et poésie et il a a publié deux livres consacrés à la réécriture et aux enjeux de la traduction (*I sensi del testo : Scrittura, riscrittura e traduzione*, Novalogos, Rome, 2018; *Les Éclats de la traduction : langue, réécriture et traduction dans le théâtre d'Aimé Césaire*, Éditions Universitaires d'Avignon, Avignon, 2020) et codirigé un ouvrage collectif sur la traduction avec Giuliano Rossi (*Sulla traduzione*, Solfanelli, Chieti, 2015) ainsi qu'un numéro de revue sur le genre et la traduction avec Anne-Emmanuelle Berger (*de genere*, n° 5, 2019).

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Angela Hume and Gillian Osbourne (editors), *Ecopoetics: Essays in the Field*, Iowa City : University of Iowa Press, 2018

Molly GILBERTSON
E01-4752, Approche participative des activités scientifiques de l'ICTT
Avignon Université

Ecopoetics: Essays in the Field is a collection of essays edited by Angela Hume and Gillian Osborne that showcases the depth and reach of the emerging study of ecopoetics, asserting its place in contemporary criticism and theory as more than a simple genre of writing. In their introduction, Hume and Osborne define ecopoetics, attributed to Kate Rigby, as "the incorporation of an ecological or environmental perspective into the study of poetics," and go on to place the critical approach within a diverse series of creative practices built out of and responding to modern industrial economic practices and their ensuing consequences. The intent of the collection as put forth by the authors is not so much to pinpoint a specific ideological principle of ecopoetics, but rather to demonstrate that like critical race, gender, postmodern, or postcolonial studies, ecopoetics is an interdisciplinary practice that demands new points of view to respond to the question of how humans engage with their home, their environment, their ecology.

By broadly situating ecopoetics within the practice of literary critique and social theory, the editors make way for the essays that follow to exemplify the growingly diverse and innovative ways that we can negotiate environmental ethics through artistic practice. The essays of this volume vary greatly in form and content, departing from the traditions of environmental writing as mimetic, lyric, and preservationist, moving into serious negotiations of humans' place within and in relation to the surrounding environment. These essays address the common tension between the individual and a greater ecosystem, proposing new approaches to understanding ecology and ecopoetic practices in ways that are as effective in contemplative theory as they are in daily practice.

The first part of the collection, "The Apocalyptic Imagination," examines different ways in which poetics examines and reckons with "the end of times", the finality of human life both as individual bodies and as a greater humanity. By recognizing the inevitable tensions born of conceiving the end of human life, the authors propose renewed affective and rational understandings of our present

circumstances.

The second part of the collection, "Embodiment and Animality," includes essays of much greater thematic diversity, underscoring ecopoetics' capacity to transcend any given creative form or genre. Here the authors demonstrate through various poetic studies and performance projects the significance of human emotion, feeling, and animality in integrating the physical body into a given environment, be it land, water, or cosmic.

The third part of the collection, "Environmental Justice," draws connections between notions of toxicity and degradation and its detrimental effects on marginalized social groups. The authors examine the poetic representations that call our attention to the political mitigation of bodies in spaces.

The final part of the collection, "Beyond Sustainability," studies and criticizes the adaptability of sustainable thinking to real environmental change, and the consequences of such in the implementation of sustainable planning and policy. The authors of these essays question the limits of the Anthropocene, of anthropocentric thinking and anthropogenic poetics and its dissipation into daily practice, giving preference to understanding biological systems in parallel to social ones and accepting alterities as a framework for realizing sustainable futures.

Biographie

Molly Gilbertson is an English Lector at Avignon University, where she is also currently completing a Master's degree in Anglophone studies.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Sandra Lucbert, *Personne ne sort les fusils*, Paris : Seuil, 2020

Roberto LAGHI
Avignon Université – Università di Parma

Sandra Lucbert nous dit - et ce n'est pas sans douleur - que la langue que nous parlons tous les jours est devenue un piège, une cage. Ou mieux : un outil de dissimulation, d'occultation du réel. Et que la langue littéraire peut nous aider à sortir de cet aveuglement. « La littérature est ce qu'il y a de plus vrai dans ce qui nous entoure et offre aux politiques une clef de lecture de la 'réalité', peut-être la plus féconde de toutes »[1], vient au secours Jean-Paul Fitoussi. Économiste, il s'interroge depuis quelques années sur l'emprise d'une novlangue sur nos sociétés. « Suffirait-il alors de retrouver un langage de vérité (c'est-à-dire de sincérité, car que savons-nous de la vérité?) pour retrouver la confiance des citoyens ? »[2]. Lucbert parle un langage de vérité-sincérité et nous emmène dans un territoire où économie, politique, littérature et linguistique se croisent, s'influencent et façonnent nos vies : « les mots d'une société ne contiennent qu'elle »[3]. Comment peut-on, donc, porter un regard critique sur cette société si la langue qu'elle nous impose ne nous le permet pas ? Lucbert force cette langue dans la direction d'une réponse et, « par littérature interposée »[4], arrive à en faire un outil de dévoilement. *Personne ne sort les fusils* n'est pas un roman et pas non plus un essai, ce n'est pas de la poésie ni un reportage journalistique non plus. On pourrait le définir comme un objet narratif hybride, non conforme, qui dépasse les genres et les structures des textes écrits et sa puissance, sa prise sur le réel réside aussi en ce dépassement.

La novlangue dont nous parle Fitoussi est la même novlangue décrite par Lucbert mais, bien qu'à l'origine du terme il y a George Orwell et son *1984* (« newspeak », désormais traduit par « néoparler »), la référence (explicite) de l'écrivaine est plutôt Victor Klemperer, philologue allemand, auteur de *LTI – La langue du troisième Reich: carnet d'un philologue*, un travail fondamental d'analyse du langage utilisé par le pouvoir (nazi, dans son cas). Cette référence n'est pas un hasard : le livre s'ouvre avec une image du procès de Nuremberg. Mais c'est un autre procès qui est au centre du récit de Lucbert : le procès France Télécom.

1 Jean-Paul Fitoussi, *Comme on nous parle. L'emprise de la novlangue sur nos sociétés*, Paris, Les liens qui libèrent, 2020, p. 67.
2 Ibid., p. 68.
3 Sandra Lucbert, *Personne ne sort les fusils*, Paris, Seuil, 2020, p. 33.
4 Ibid., p. 21.

Le procès, ouvert le 6 mai 2019 au tribunal de Paris, a été l'aboutissement d'une bataille judiciaire (commencée en 2009) d'anciens employés de France Télécom et des leurs familles pour permettre la reconnaissance du « harcèlement moral » causé par le management de l'entreprise. L'histoire de ces « années noires de France Télécom, qui ont culminé dans ce qu'on a appelé la 'crise des suicides', en 2009 »[5], est connue et a fait les unes des médias pendant des années. Sept anciens dirigeants ont été condamnés en première instance le 20 décembre 2019[6].

Sandra Lucbert a assisté au procès et en est sortie avec une « rage indescriptible »[7]. C'est cette rage qui l'amène à *hacker* le langage néolibéral qu'elle a entendu dans la salle du tribunal et qui est, certes, la langue du management mais aussi la langue de nous tous, de nos sociétés, la « LCN : lingua capitalismi neoliberalis », comme Lucbert la définit en suivant l'exemple de Klemperer. Une définition nécessaire : pour viser les cibles. En latin : pour tenter une extériorité par rapport à une langue dont nous sommes (malgré nous) à l'intérieur, pour nous soustraire à une grammaire par laquelle *nous sommes parlés*.

Cette grammaire soutient un ordre social, qui est machinal : « mais toute machine est machinée »[8]. Or, cette machine « se voit uniquement en s'extirpant de la langue générale »[9] et « depuis un ailleurs, le machinal ressemble souvent à un torture énigmatique »[10].

La construction de cet ailleurs, Lucbert la poursuit à travers deux opérations. Tout d'abord, grâce au recours aux œuvres littéraires d'auteurs comme Proust, le Kafka de *La colonie pénitentiaire*, Rabelais, le Melville de *Bartleby* : celles-ci forment « quantité d'états de langage »[11] que l'auteure « trimballe »[12] avec elle, car la littérature impose « un écart permanent d'avec tout ce qu'*on* dit »[13]. Cette pratique de la littérature, ces références permettent un décalage du point d'observation. Deuxièmement, Lucbert change en permanence le registre de son écriture : narration, citations littéraires et journalistiques, analyse du langage, monologues en vers libre. Il s'agit d'un choix stylistique qui vise à mettre le lecteur dans une condition d'inconfort qui l'« oblige à se demander comment on parle »[14]. Si « le procès France Télécom

5 Corinne Audouin, France Télécom : un procès pour quoi faire ?, France Inter, 2.07.2019, https://www.franceinter.fr/justice/france-telecom-un-proces-pour-quoi-faire (consulté le 28.12.2020).
6 Pour une chronique détaillée de l'affaire Télécom France et du procès, on renvoie aux deux dossiers de Mediapart : https://www.mediapart.fr/journal/france/dossier/dossier-france-telecom-des-suicides-au-proces, https://www.mediapart.fr/journal/france/dossier/france-telecom-chroniques-du-proces-d-un-harcelement-moral-grande-echelle (consultés le 28.12.2020).
7 Sandra Lucbert, interview dans « Par les temps qui courent », France Culture, 18.09.2020. https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-vendredi-18-septembre-2020 (consulté le 28.12.2020).
8 Sandra Lucbert, op. cit., p. 25.
9 Ibid., p. 25.
10 Ibid., p. 19.
11 Ibid., p. 19.
12 Ibid., p. 19.
13 Ibid., p. 19.
14 Sandra Lucbert, interview dans « Par les temps qui courent », France Culture, 18.09.2020, voire note 7.

est l'histoire d'un enlisement grammatical »[15], sa narration ne peut que commencer par la langue et ses structures, ses automatismes, par leur dévoilement, par leur déconstruction.

Tout d'abord, la LCN renomme les choses : on ne dit plus « protégés » mais « assistés », on ne dit plus « salariés » mais « collaborateurs » ou « partenaires » ; l'anglais liquide du « flow » remplace une langue liée aux choses par le « flux » - « agilité, flexibilité, changement, mouvement, *scalability* »[16] -, les idées sont acquises mais jamais expliquées ni démontrées - « *on* dit *parce-que-la-dette*, *le-cash-flow-il-faut*, *les-salariés-faut-pas*. Plus on l'affirme, plus on est convaincu, et toujours sans comprendre »[17]. On avance par « glissements lexicaux »[18] : « sans compréhension de la cause, on n'aperçoit pas la cause »[19]. Mais cette logique machinale ne touche pas la machine qui la met en place. Elle touche des êtres humains et produit de la souffrance qui, à son tour, est déshumanisée, reconduite à la machine par la machine : « le DSM [Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders] invente des maladies à mesure que des nouvelle tortures de management apparaissent »[20]. La souffrance est donc privatisée et médicalisée[21], sa cause est cachée par la novlangue et les individus qui sont touchés se voient attribuer la responsabilité de leur souffrance. « Les comptables de France Télécom appelaient 'CDI sans chaise' les postes à éliminer du bilan. C'est consigné dans l'ordonnance de renvoi. La logique du flow commande de retirer les chaises. La LCN fabrique les mots pour homologuer l'idée. Privés de chaise, le gens tombent. Le DSM leur attribue la chute »[22].

Cette langue dessine donc un monde en nous empêchant, en même temps, de le comprendre : ses mots ne sont plus liés aux choses que nous connaissons. C'est comme cela qu'« une société entre dans le gens »[23]: « la machine sociale creuse les commandements dans les corps – jusqu'à les suicider »[24]. La LCN peut arriver à l'absurdité, sans sourciller : « L'entreprise ne reconnaît pas le harcèlement mais de négociations seront ouvertes pour déterminer un principe d'indemnisation. Donc : il y a des victimes de harcèlement mas il n'y a pas de harcèlement »[25]. On dirait de la dissonance cognitive : face à des éléments contradictoires (on reconnaît qu'il y a des victimes d'un crime mais on ne peut pas reconnaître le crime parce que cela entraînerait des lourdes conséquences sur le plan judiciaire mais aussi moral) le sujet met en place une stratégie rationalisante pour minimiser le conflit cognitif qui en résulte.

15 Sandra Lucbert, op. cit., p. 21.
16 Ibid., p. 50.
17 Ibid., p. 35.
18 Ibid., p. 31.
19 Ibid., p. 132.
20 Ibid., p. 53.
21 C'est ce que Mark Fisher appelle, dans ses œuvres, « the privatisation of stress » en soulignant : « the social and political causation of distress is neatly sidestepped at the same time as discontent is individualised and interiorised ». Mark Fisher, *The privatisation of stress*, in *K-Punk. The collected and unpublished writings of Mark Fisher (2004-2016)*, London, Repeater, 2018, p. 467.
22 Sandra Lucbert, op. cit., p. 59.
23 Ibid., p. 75.
24 Ibid., p. 80.
25 Ibid., p. 74.

Lucbert démantèle « le plus précisément possible le système langagier »[26] qui nous tient dans sa cohérence. Cette façon de disséquer le langage - qui renvoie aux pratiques de *hacking* du code informatique – nous permet de voir la structure qui le tient, de comprendre ses logiques et ses mécanismes et comprendre c'est aussi se donner les outils pour (ré)agir.

Le travail de Lucbert nous empêche de détourner le regard, même quand elle décrit les histoires des suicides et des dépressions racontées par les victimes et les témoins. Page après page, le livre exige toute notre attention pour que nous comprenions qu'eux (dominants) et nous (dominés) parlons la même langue. Klemperer l'avait déjà bien dit: les victimes se retrouvent à parler la langue des bourreaux qui leur a été imposée, petit à petit, un mot ou une expression à la fois. Mais nous ne devons pas oublier qu'« un monde n'est pas inéluctable ; c'est une version des rapports humains temporairement victorieuse »[27], surtout face aux conséquences qu'un capitalisme rapace a produit en nous et autour de nous et qu'aucune novlangue peut effacer : crise environnementale, sociale et économique sont bien là.

Mark Fisher écrivait sur l'incapacité de saisir le présent et de l'articuler dans un discours culturel, en analysant nos sociétés néolibérales[28] ; il parlait de production musicale, mais il aurait bien pu aussi parler de narration. Cette incapacité passe aussi par le langage. Nous vivons une époque touchée par la menace très concrète de la catastrophe (et peut-être ce n'est pas une nouveauté dans l'histoire humaine) mais c'est avec grande difficulté que les écritures sur le contemporain arrivent à briser la (nov)langue qui nous domine pour tracer des pistes possibles vers un (nouveau) futur. Souvent elles s'arrêtent sur le seuil d'un désespoir amer. *Personne ne sort les fusils* franchit le cap et constitue un pas fondamental grâce à son travail sur le langage qui se fait outil de construction critique d'un demain possible, témoignage de courage, lucidité et détermination.

Bibliographie

Fisher, Mark, *Ghosts of my life: writings on depression, hauntology and lost futures*, Winchester : Zero Books, 2014

Fisher, Mark, *K-Punk. The collected and unpublished writings of Mark Fisher (2004-2016)*, London, Repeater, 2018

Fitoussi, Jean-Paul, *Comme on nous parle. L'emprise de la novlangue sur nos sociétés*, Paris : Les liens qui libèrent, 2020

Lucbert, Sandra, *Personne ne sort les fusils*, Paris : Seuil, 2020

26 Sandra Lucbert, interview dans « Par les temps qui courent », France Culture, 18.09.2020, voire note 7.
27 Sandra Lucbert, op. cit., p. 131.
28 Mark Fisher, *Ghosts of my life: writings on depression, hauntology and lost futures*, Winchester, Zero Books, 2014.

Roberto Laghi, « Personne ne sort les fusils »

Biographie

Roberto Laghi est doctorant en Études littéraires, langues et littératures romanes au laboratoire ICTT d'Avignon Université (sous la direction de Laurent Lombard) en cotutelle avec l'Università di Parma (sous la co-direction de Giulio Iacoli). Sa recherche porte sur les influences du numérique sur l'écriture du présent et sur les représentations de la réalité, à l'horizon de la production culturelle et littéraire de l'Anthropocène.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Laurent Chikhoun, *Le Royaume-Uni et l'Europe : Histoire d'une Relation Complexe*, Paris : L'Harmattan, 2016

Romain LECLERCQ
M1 Théâtres et Cultures Anglophones Contemporains
Avignon Université

The book entitled *Le Royaume-Uni et l'Europe: Histoire d'une Relation Complexe* was written in 2016 by Laurent Chikhoun, a teacher and researcher in anglophone civilization at Sorbonne Université. In his book, Laurent Chikhoun details the historical main events that shaped the relationship between the United Kingdom and the European Union. It is divided into three parts that are chronologically linked.

In the first part, Laurent Chikhoun explains the ideas and myths that had impacted the birth of what was at the origin of the European Union. In this part, going from 1948 to 1963, we learn that Winston Churchill was the first British politician to mention the possibility of having an economic and political union in order to help the reconstruction of Continental Europe and to counter the growing influence of the Soviet Union in Eastern Europe. Although Laurent Chikhoun reminds us that, in the 1950s, it was a will both shared by France and the United Kingdom that prevented the British from being part of the European Coal and Steel Community. At first, some British politicians were reluctant to be bounded with Europe and privileged the relationship with the United States.

The second part details the bones of contention which impacted the late entrance of the United Kingdom into the Economic European Commission in 1973. We can understand that France played a big part to prevent the British from being part of Europe, as they considered that the British economy at the time was too weak to be a part of the shared economic market. The French government also considered that the "special relationship" between the United Kingdom and the United States could also potentially damage the European institution. On the British side of the matter, even if the agreement was signed in 1973, some politicians tried to push for the United Kingdom to leave the EEC (for instance a referendum was voted as soon as 1975, and if the result were different, Brexit could have arguably occurred much earlier), arguing that Europe was in fact under the influence of both the French and Germans who tried to shape European rules to be more favourable to their own interests.

Finally, Laurent Chikhoun ends up with summarizing the milestones of the relationship between Europe and the United Kingdom from its entrance in 1973 to the 2015 referendum campaign under Cameron. The author gives us the elements which shaped every British Prime Minister's vision on Europe. Thanks to this thorough analyses, one can better understand, for instance, the reasons why Margaret Thatcher gave her seminal 1979 speech "I want my money back". We can see that a couple of recurrent disagreements destabilized a good relationship between the two sides. Through this part, we can see that the British were not actually against the European Union but they always considered it as a biased institution. The British thought that the Common Agricultural Policy was too unequal for them and that they had to pay too much for something they could not really benefit from, compared to other members. They also never accepted to be under the European economic market and insisted on remaining isolated from an economic standpoint.

In conclusion, Laurent Chikhoun explained that David Cameron took many risks by accepting a new referendum about the future of the United Kingdom's relationship with the European Union and by potentially resigning as Prime Minister if the referendum would give ground to Europhobia. In light of the United Kingdom's departure from the EU, as these lines are being written, and the perspective of a new Referendum in Scotland over its independence from the Union and potential re-entrance into the EU, Chikhoun's book is an important read for those seeking to gain a critical and contextual understanding of Brexit.

Biographie

Romain Leclercq is currently completing a master's degree in Anglophone studies at Avignon University. His dissertation explores the transformation of the myth of the Frontier through the prism of contemporary American cinema.

Revue du Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité | Avignon Université
Éditions Universitaires d'Avignon | https://eua.hypotheses.org
ISSN : 2606-5401 | https://ictt.univ-avignon.fr/spheres

Renee Christine Romano and Claire Bond Potter, *Historians on Hamilton: How a Blockbuster Musical Is Restaging America's Past*, New Brunswick : Rutgers University Press, 2018

Elodie PUISNEL
M1 Théâtres et Cultures Anglophones Contemporains
Avignon Université

Hamilton, an American Musical has become such a phenomenon today that it increasingly calls for academic scrutiny. Some would argue, that since it depicts the American revolution and the early stages of the American Republic, it particularly calls for historical scrutiny. This is what Historians on Hamilton is about, fifteen historians offering their historical analyses of the play, also tackling the cultural, commercial, and educational aspects of the musical. We can even feel, in many of the essays, the need to counterbalance the euphoria and excitement that Hamilton has provoked in the recent years. Indeed, critics have been numerous to praise the musical and fans cannot get enough of it, but the historians in this book want us to stop and think, is it really revolutionary? And what kind of historical narrative does it create?

While they strongly debate on the former question, the latter seems to bring them all together. Indeed, while Hamilton, an American musical, deals with a historical period, it is also a work of art, and as such, it is fictional. Therefore, it cannot be a precise depiction of History and they all agree on that. However, their ways of dealing with historical changes are sometimes at odds: while some of them recognize the limits of the theatrical genre and take into account the voluntary blurring of boundaries between past and present, some others claim that it is still not enough to justify some important historical erasures in the musical. No matter which side one may choose after reading the book, these exchanges among the academic community fortify a new vision on the very popular phenomenon that is Hamilton, an American musical. Moreover, for those who want to know more about Hamilton the man, who is inescapably different from Hamilton the character, and other historical aspects that are modified or erased in the musical, Historians on Hamilton constitutes a more accurate insight into the revolutionary era and the building of the United States. It also launches discussions on politics and History, and if there is one thing on which historians must all agree, is that they owe something to the very musical that

sparked a new interest in the revolutionary era. One may add that this is also far from being the only achievement of this musical, that succeeded in crossing political, racial, social and generational boundaries, achievements that some rightly point out in Historians on Hamilton.

However, other historians, more critical of the musical, play a major role in offering some clues for future artistic endeavors tackling History. Still, theatre is not History and its creative process should not be too much hindered by historical concerns, especially when, like for Hamilton, an American musical, theatre aspires to much more than a simple representation of the past. That is why the writing of a dramatic counterpart to this book would further complete the analyses around the musical and trigger an enriching dialogue between historians, specialists of theatre and playwrights.

Biographie

Elodie Puisnel is currently completing a master's degree in Anglophone studies at Avignon University. Her dissertation project attempts to shed light on various iterations of *Hamilton* from stage to screen.

La revue Sphères se veut principalement sphère d'échanges pluridisciplinaires entre les différents domaines de recherche en Sciences Humaines et Sociales, tout en s'ouvrant à d'autres disciplines universitaires selon les thématiques choisies au fil de ses numéros. Publiée au sein du laboratoire de recherche Identité Culturelle, Textes et Théâtralité (ICTT, ÉA 4277), la revue s'est dotée en 2018 d'un nouveau comité de direction, et d'un nouveau comité éditorial pluridisciplinaire et international, qui comprend jeunes chercheurs et chercheuses, ainsi que professionnel·les de théâtre venant de plusieurs pays européens (France, Angleterre, Italie, Grèce, Allemagne), afin de permettre une approche interdisciplinaire et qui associe la théorie à la pratique. Depuis 2019, la revue figure au sein du catalogue des EUA (Éditions Universitaires d'Avignon).

Directeur :
Giuseppe Sofo, Università Ca' Foscari Venezia

Éditrice adjointe :
Cyrielle Garson, Avignon Université

Comité éditorial :
Anne-Laure Andevert, Avignon Université
Johanna Bielher, Avignon Université
Jacopo Bodini, Université Jean Moulin Lyon 3
Giuseppe Gatti, Università Roma Tre
Roberto Laghi, Avignon Université
Christine Müller, Universität Bremen
Niki Orfanou, Roehampton University, London